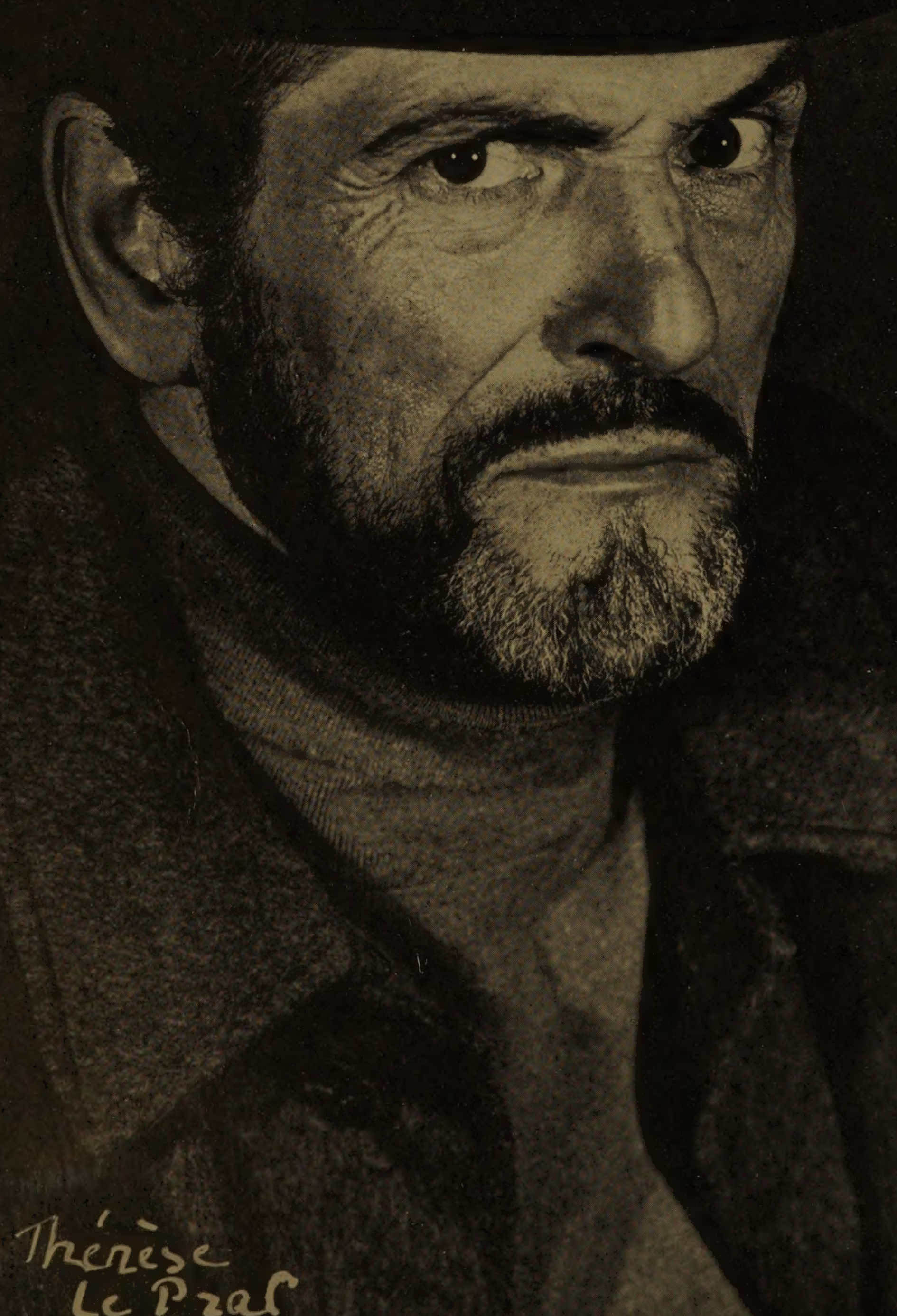

Y 7634,001
THEATRE
l'Avant-Scène
Sommaire
GORGONIO
de Tullio Pinelli
adaptation Claude Santelli
JUSQU'A MINUIT
1 acte de Claude Santelli
Chronique du Théâtre dans le monde
par Jean-Claude Huens et René Hainaux
NUMERO 241
BIMENSUEL
15 AVRIL 1961


Thérèse
Le Prat

Comédie des Champs-Élysées
(Direction : Claude Sainval)

Pièce en trois actes
de Tullio Pinelli

Adaptation de Claude Santelli

Mise en scène de Claude Sainval

Décors et costumes
de Jean-Denis Malclès

GORGONIO

Distribution

(par ordre d'entrée en scène)

Gorgonio	**Jacques Dumesnil**
Vespina	**Françoise Deldick**
Enée	**Bernard Noël**
Apollinaire	**Roger Crouzet**
Rose	**Jenny Orléans**
Le docteur	**Marcel-André**
Le notaire	**Maurice Nasil**
Le curé	**Robert Moor**
Première vieille dame	**Mag-Avril**
Deuxième vieille dame	**Marguerite Garcya**
L'ivrogne	**Gabriel Gobin**

Gorgonio : C'est maintenant, c'est demain, que ton amour enfin va naître...
(Portrait Thérèse Le Prat.)

« Gorgonio » a été créée le 23 février 1961 à la Comédie des Champs-Elysées



GORGONIO (*Jacques Dumesnil*) : Tombeau magnifique, à deux places, en marbre vert et noir...

Quelques scènes de GORGONIO



APOLLINAIRE (*Roger Crouzet*) : Vous attendez Monsieur Gorgonio?



GORGONIO à ROSE (*Jenny Orléans*) *et* APOLLINAIRE (*Roger Crouzet*) : Mes mains accomplissent des miracles. . .

(Ph. Pic et Bernand)

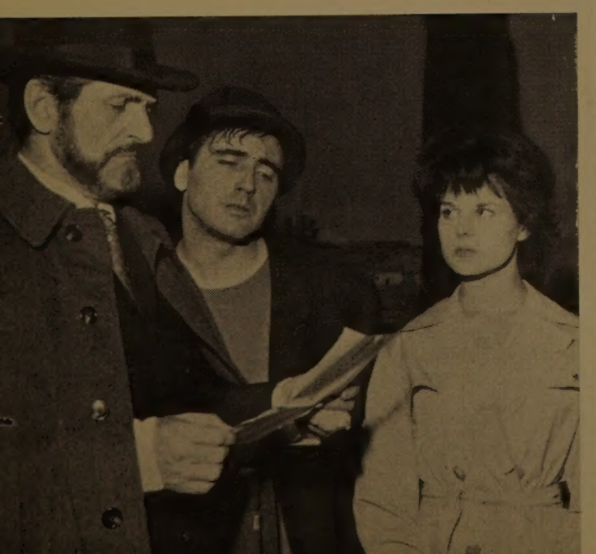


Apollinaire (*Roger Crouzet*) : Il faut t'arracher à cet enchantement diabolique...



Gorgonio *à* Vespina (*Françoise Deldick*) : On ne peut pas vivre sans connaître Périclès !

Gorgonio, *lisant* : Je, soussignée, Vespina reconnais avoir circonvenu...





Le docteur (*Marcel André*) : Sa fleur de cristal, Messieurs, elle s'est brisée entre ses doigts



Gorgonio à Vespina (*Françoise Deldick*) : Tu es solaire, lunaire, vitale...

Claude Santelli

TULLIO PINELLI

Piémontais d'origine, comme Cesare Pavese, qui fut son ami et son condisciple. Turin, sa patrie, est alors la ville des jeunes écrivains antifascistes. Il y exerce quelques mois la profession d'avocat. Mais bientôt Rome l'appelle, et le cinéma.

A Rome, il est chez lui : son œil bleu sourit aux pierres d'hier comme aux filles d'aujourd'hui et, la nuit, au milieu du forum, ses mèches blanches ont exactement la couleur du clair de lune. Je l'ai vu, un matin pluvieux de printemps, dans les ruines d'Ostie : rien ne l'étonnait, de ces jarres intactes, de ces portiques comme neufs où s'encadre soudain un séminariste en robe rouge. Il semblait le jardinier de cette terre latine pétrie de tous les levains, où les mêmes pierres, chaque fois redressées, ont abrité César et saint Pierre. Il venait de me montrer les mosaïques de Saint-Paul-hors-les-murs ; il semblait prêt maintenant à débusquer derrière les pins la dernière des nymphes, entre les colonnes. Il devenait buste. Son masque aigu semblait descendu d'un haut relief : faune ou sage, on ne savait trop. On le verrait cardinal sous les Borgia, poète exilé pour excès de satire sous Caligula ; augure, de ceux qui ne pouvaient pas se regarder sans rire.

Il est bien de cette Rome qui a greffé hardiment le chrétien sur le païen, l'autel sur le cirque. Comme cette église multiple que l'on visite, où chaque âge, chaque **credo**, de Mitra à Jésus-Christ, a bâti son étage.

C'est à Rome qu'il rencontre Federico Fellini, avec lequel il forme depuis 1947 une des équipes les plus prestigieuses du cinéma d'aujourd'hui. Mais le théâtre est sa passion de toujours.

Les Français connaissaient déjà Gelsomina et Zampano, Cabiria, les Vitelloni et les Bidonistes. Famille d'égarés, traîneurs de trottoirs et de places nocturnes, brebis perdues par naïveté, par surdité, par paresse de corps ou d'âme. Poupées agitées, entêtées, mais toujours sauvées, et, comme les Bacchantes de la « Dolce Vita », finalement en quête d'un dieu.

Gorgonio est leur frère. Ses débordements, ses scandales ne sont que sa manière d'interroger le ciel, de secouer une éternité trop prompte à s'endormir.

Plus proche de nous encore, peut-être : Gorgonio est de la race des Alcestes, des Argans, des Jourdains : de ces entêtés sublimes qui ne transigent pas avec leur règle, qu'elle se nomme misanthropie, maladie, noblesse. Amour : c'est celle de notre héros. Mais, entendons-nous bien : il a l'impudence de ne vouloir refuser à ce mot aucune des significations que les hommes lui ont attachées, de Platon à Freud.

Amour. Il faudrait inventer, en l'honneur de Gorgonio, pour écrire ce mot, une majuscule particulière ; le redoubler comme dans une litanie. Amour de l'Amour. Ce serait plus exact : amour où l'être aimé ne compte guère finalement. Gorgonio aime comme Don Quichotte se bat : sans objet. L'un comme l'autre n'ont pas fini de terrifier ou d'amuser les hommes d'ordre ; ceux pour qui la vie, la mort et l'amour sont des mots sans surprise ; ceux qui ne verront jamais qu'un moulin, là où se profile un géant ; ceux qui ne connaissent rien au vertige de l'impossible.

L'impossible : Tullio Pinelli le regarde comme il regarde Rome : avec le sourire.

Max Favalelli

CLAUDE SANTELLI

1955 faillit être une année noire pour la critique dramatique parisienne. Cette dernière fut, en effet, menacée d'un schisme, et une querelle furieuse la sépara en deux clans qui s'affrontèrent avec véhémence au cours d'une lutte dont seuls quelques auteurs eurent à se réjouir.

Nous étions tous réunis, un jour de mai, pour décerner le Prix Molière, destiné à récompenser le meilleur spectacle de la saison. Et, avant même que nous ayons attaqué le rôti, deux camps fratricides s'opposaient farouchement. Les uns, rangés derrière la bannière de la tradition que brandissait notre regretté Robert Kemp, en tenaient pour le **Port-Royal** de M. Henry de Montherlant ; les autres formaient une troupe tumultueuse et turbulente qui se découvrait une parenté étroite avec **La Famille Arlequin**.

Au dessert, cependant que Mme Elsa Triolet se réfugiait dans une défense solitaire de M. Arthur Miller et s'acharnait à porter les couleurs de Salem, en répétant avec une douce obstination : « Je suis **Sorcières !** », les croisés de **La Famille Arlequin** l'emportaient. Et j'abandonnai la place jonchée de reliefs pour aller saluer les triomphateurs.

Ils étaient deux. Je me heurtai tout d'abord à une masse chaleureuse et bredouillante, une sorte de Sancho Pança gorgé de malice : c'était Jacques Fabbri. Dans son ombre, un garçon mince, élégant, au visage et au sourire aigus : c'était l'auteur, Claude Santelli.

Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que Santelli gravitait autour de cette planète — la plus grosse du cosmos théâtral. Deux années auparavant, Jacques Fabbri a fait la connaissance d'un jeune universitaire qui enseigne notre langue aux étudiants venus de l'étranger à l'Alliance Française et à l'Institut d'Etudes Politiques. Les deux hommes sympathisèrent d'autant plus vite que le professeur, après avoir reconnu être natif de Metz, sans renier pour autant ses fières origines corses, avouait un penchant secret pour le théâtre.

— J'ai même été comédien, au lendemain de la Libération. Oh ! de façon épisodique. Tout juste quelques tournées en Allemagne occupée, avec des classiques.

Fabbri remue sa trompe et, avec la subtilité de l'éléphant dont le flair est légendaire, demande insidieusement :

— Vous n'auriez pas, par hasard, au fond de quelque tiroir...



L'AUTEUR ET L'ADAPTATEUR

C'est le genre de provocation auquel ne saurait résister aucun auteur dramatique en puissance. A peine avait-il prononcé ces mots que Fabbri était détenteur d'un manuscrit.

— C'est vous qui l'aurez voulu ! Plaute, ça ne vous effraie pas trop ?

Jacques Fabbri dévore le texte, rugit de contentement, s'emballe. Et après l'avoir présentée au mois de juin 1954, au Premier Festival de la Ville de Paris (qui devait devenir le Théâtre des Nations), il crée en octobre, à l'Atelier, l'adaptation du **Fantôme** de Plaute. Ainsi se noue une fructueuse complicité entre Fabbri et Claude Santelli.

Celui-ci explique son propos en ces termes :

« *Que viens-je faire dans cette galère ? Simplement il* « *était si agréable de rêver Plaute plutôt que de le* « *traduire, de dialoguer avec lui plutôt que de le* « *dialoguer. Le rajeunir ? Non pas, parce que c'est lui* « *le jeune et nous les vieux, parce que, pour réveiller* « *ce spectre endormi sous les gloses des philologues,* « *le meilleur traitement était le plus énergique. Et,* « *pour la cure de jouvence, l'électro-choc du rire, on* « *peut faire confiance à Jacques Fabbri.* »

Confiance justifiée. **Le Fantôme** reçoit un accueil enthousiaste. André Fraigneau, parodiant Mme de Sévigné, écrivait dans « Arts » :

« *Vous ne vous pardonneriez pas d'être les derniers à* « *rire aux larmes, à trépigner d'enthousiasme, bref à* « *fêter comme il convient les responsables du spectacle* « *le plus drôle, le moins vulgaire, le plus dynamique,* « *le moins prétentieux, le moins conformiste, le plus* « *civilisé, le moins pédant...* »

C'est alors la grande époque de la Compagnie Jacques Fabbri, qui compte dans ses rangs Rosy Varte, Marguerite Cassan, Raymond Devos, André Gille, Gabriel Jabbour, Charles Charras, etc. Claude Santelli se lie d'amitié avec eux. Et c'est pour eux que, pendant un an, il écrira la pièce dont le titre pourrait leur servir d'enseigne : **La Famille Arlequin.** Il ne s'agissait tout d'abord que de quelques sketches destinés à distraire les comédiens, en marge du succès obtenu par **Les Hussards,** de P.-A. Bréal. Mais, peu à peu, se compose un véritable spectacle qui s'enrichit, se nourrit au cours d'allègres discussions. Sans laisser à son encre le temps de sécher, Santelli court lire dans les coulisses la scène qu'il vient d'inventer. On la joue aussitôt. On fait des critiques, des suggestions. En somme, Claude Santelli revit le temps de la Commedia dell'Arte et les joies grisantes que connurent Goldoni ou Gozzi.

— Ce fut l'exemple parfait d'une pièce de commande et j'en garde une nostalgie profonde ! soupire-t-il encore aujourd'hui.

Dès qu'il eut poussé sur la scène du Vieux-Colombier, en mars 1955, son premier vagissement, on devina qu'il s'agissait d'un enfant de l'amour, conçu dans la bonne humeur. **La Famille Arlequin,** dans une tempête de cabrioles, de gifles, de baisers, de coups de batte, de sérénades, s'agrandissait à grands cris. A minuit, elle pouvait tomber le masque et ranger ses guitares : le triomphe lui était acquis.

Après avoir coupé ces lauriers, Claude Santelli entra à la Télévision Française, où il occupe actuellement une place éminente, non point pour s'endormir sur lesdits lauriers, mais pour y écrire des émissions destinées à la jeunesse (**Le Tour de la France par deux enfants**), pour y devenir le producteur de **Livre, mon ami**, et pour y diriger le Théâtre de la Jeunesse qui vient de présenter, sur le petit écran, **Le Prince et le Pauvre, Cosette,** etc.

Pourtant, Jacques Fabbri se l'annexa une troisième fois, et le 19 mars 1958, le rideau de la Renaissance se levait sur une comédie héroïque en trois journées de Claude Santelli : **Lope de Vega.** Après avoir médité sur la condition du comédien, Santelli prenait pour modèle le célèbre dramaturge espagnol afin de cerner la condition de l'auteur. Robert Kemp, dans « Le Monde », écrivait : « Il est clair que ce puissant ragoût, pimenté comme il faut, aromatisé à l'anis doux et au safran fort, n'est pas une œuvre négligeable. Elle doit être un peu compliquée pour la scène. Je crois qu'on aura du plaisir à le lire. » Or, en dépit de ces louanges, la pièce essuya un échec, qui la rend évidemment plus chère au cœur de son infortuné père, assuré que ce chétif rejeton aura un jour sa revanche. Ne serait-ce qu'à l'automne prochain à Munich.

Par bonheur, cet insuccès ne nous priva pas d'un écrivain de la plus rare qualité puisqu'il y a quelques semaines, le nom de Claude Santelli apparaissait sur l'affiche de la Comédie des Champs-Elysées. **Gorgonio,** de Tullio Pinelli — collaborateur attitré de Fellini au cinéma — lui fournissait une nouvelle occasion d'exercer un talent dont nous sommes en droit d'attendre d'autres fruits, qui passeront les promesses des fleurs.

M. F.

acte 1

La scène est en Italie dans un petit bourg de campagne.

Un jardin soigneusement entretenu avec des massifs réguliers de myrtes et de fleurs violettes qui lui donnent un peu l'air d'un cimetière de village.

De la maison on n'aperçoit que l'entrée — une porte sombre et menaçant ruine, percée dans un mur vétuste et précédée de deux marches de pierre, et une fenêtre du rez-de-chaussée. D'un côté de la porte est suspendu un drap noir comme on en met pour les enterrements.

C'est le petit matin. Un soleil étincelant fait briller partout la rosée. Une cloche, très proche, sonne l'angélus dans le silence.

Un temps. La porte s'ouvre et sur le seuil paraît Gorgonio. Il est long, osseux, mais donne une impression de force. Ses cheveux gris se dressent en brosse au-dessus d'un visage très maigre, couleur de cire.

Il est vêtu d'un pantalon noir et d'un tricot de corps blanc. A la main il tient un extenseur de gymnaste.

Il s'arrête un instant sur le seuil, contemple le soleil et le ciel et fait une profonde inspiration. Puis il descend lentement le perron et s'arrête.

Toujours lentement, il commence à étirer bras et jambes pour se dégourdir et s'arrête brusquement.

GORGONIO, *à mi-voix.* Aïe !... (*La grimace devient sourire.*) La rotule !... (*Il fléchit à nouveau la jambe.*) Elle craque !... (*Il fléchit l'autre jambe.*) L'autre aussi !... La rotule droite comme la rotule gauche. (*Un temps.*) Le bras ?... (*Il le plie.*) Il craque... Tout craque ! (*Il gesticule en pliant jambes et bras comme une marionnette.*) Hanche, fémur, rotule, tibia, tarse et métatarse !... (*Triomphant.*) Je suis vieux ! (*Un silence.*) Le calme des forts ! Le calme des vainqueurs ! (*Un silence. Il regarde autour de lui.*) Des fleurs de mort... Un voile funèbre... Le silence... Il ne manque rien. (*Un temps.*) Allons ! Il n'y en a plus pour longtemps ! Quelques jours peut-être et mon asthme aura le dernier mot. Je peux lui faire confiance ! Le poumon bat déjà en retraite ! Le cœur !... (*Il rit et se met à tousser.*) Et ma chère petite toux du matin qui vous mine peu à peu l'intérieur !... Bientôt, ce sera la grande déroute... (*Il se regarde.*) La citadelle tombe en ruines ! (*Il ouvre les bras et les contemple.*) Corps merveilleux ! Formidable ! Vingt-cinq ans que je m'acharne sur toi, jour après jour. Sans pitié. Sans trêve. Oh ! Tu as résisté, ma vieille carcasse ! Ma noble et chère carcasse ! Ce fut une belle bataille ! (*Il sourit.*) Je n'ai pas de haine pour toi, tu le sais bien, mon noble adversaire : car tu es un don de Dieu ! Pourquoi n'es-tu pas mort il y a vingt-cinq ans ? C'est le seul reproche que je t'adresse !...

(*Un temps. Puis il se met en position et commence ses exercices de gymnastique en comptant à mi-voix.*)

Deux, trois, quatre... Deux, trois, quatre... (*Il s'arrête soudain, saisi.*) Vingt-cinq ans ! (*Il regarde longuement autour de lui, pâle.*) Il y a vingt-cinq ans, heure pour heure, tout était fini. Je l'entendais respirer pour la dernière fois. Elle posait sur moi son dernier regard... (*Il reste un instant, les yeux perdus dans une vision lointaine, puis reprend mécaniquement.*) Deux, trois, quatre... Deux, trois, quatre...

(*Des larmes coulent sur son visage. Ses mouvements se ralentissent.*)

Aimante, patiente... La plus aimante ! La plus obéissante ! Indulgente à mes défauts, orgueilleuse de mes vertus ! Sachant paraître ou disparaître, selon mon désir ! Nécessaire ! Nécessaire et suffisante !... (*Un temps. Il murmure.*) Allons, notre blessure est toujours brûlante ! Nous saignons comme au premier jour ! (*Il se redresse.*) Mais... Je suis serein ! Parfaitement serein ! Je ne pleure pas ! Pourquoi pleurer ? Vingt-cinq ans ! Vingt-cinq ans de combat ! Vingt-cinq ans, j'ai brandi au-dessus de la mêlée l'étendard sacré de la fidélité ! C'est fini : voilà le terme, la victoire ! Voici l'heure de la récompense ! (*A mi-voix.*) Voilà. Je suis vieux. (*Avec exaltation.*) Vieux ! (*Ses yeux se mouillent à nouveau.*) Amour, ô mon unique amour, le voilà donc le jour de notre rendez-vous !

(*Un temps.*)

Le calme des forts ! Le calme des vainqueurs...

(*Il ouvre les bras pour reprendre ses exercices. Soudain il se fige. Venant d'un buisson au fond du jardin, on entend crier une petite voix de femme.*)

VOIX DE FEMME, *avec un petit rire étouffé.* Voulez-vous me lâcher !

(*Gorgonio immobile, les bras écartés, regarde autour de lui sans voir personne. Un silence.*)

LA VOIX. Je vous dis de me lâcher ! (*Elle rit.*) Sale type !

(*Gorgonio fixe soudain les buissons de myrte au fond du jardin. Un court silence. La voix reprend. Elle sort indiscutablement de ces buissons. Gorgonio, comme un chasseur aux aguets, s'approche à pas longs et lents, en silence, vers la haie, s'arrête et écoute.*)

LA VOIX, *toujours riant.* Mais lâchez-moi donc !

(*Gorgonio, à quatre pattes, s'approche avec précaution de la haie, puis bondit brusquement comme un chat et écarte les branches avec violence. De la haie on voit émerger soudain un jeune homme en manches de chemise qui s'enfuit vers le fond. Une jeune fille est là, assise par terre, les vêtements en désordre. Gorgonio est resté à genoux. Il crie vers le jeune homme qui s'enfuit.*)

GORGONIO. Halte-là, Monsieur ! Arrêtez !

(*Mais le jeune homme a déjà disparu dans les buissons. Gorgonio est toujours à genoux à quelques pas de la jeune fille qui, les yeux baissés, les cheveux sur la figure, essaie de remettre de l'ordre dans sa mise. Un long silence. Gorgonio cramoisi, bégaie.*)

Dans mon jardin !... Dans mon jardin !...
(*La jeune fille se lève d'un bond et achève de se rajuster rapidement en faisant la moue. Gorgonio est toujours à genoux.*)

LA JEUNE FILLE (VESPINA). Levez-vous donc, Monsieur. Ne restez pas comme ça !
(*Gorgonio se lève avec effort. Elle l'aide. Gorgonio debout, halète, en s'essuyant le visage avec son mouchoir.*)

GORGONIO, *bégayant.* Ça alors !... C'est... c'est pas croyable !

VESPINA, *de sa petite voix, faisant mine de s'en aller.* Faut m'excuser, Monsieur. Je ne connais pas le coin.

GORGONIO, *brutal.* Arrêtez ! (*Elle s'arrête. Toujours brutal.*) D'où sortez-vous ? (*Bégayant.*) Me faire ça ! Là !... Aujourd'hui !...
(*Vespina aperçoit soudain le drap noir, regarde rapidement Gorgonio et sursaute brusquement, comme prise de terreur, et porte une main à son visage.*)

VESPINA. Ah ! mon Dieu ! (*Elle fait mine de s'enfuir.*)

GORGONIO, *brutal.* Arrêtez, j'ai dit ! (*Elle s'arrête. Il continue d'une voix étranglée.*) Qui est cette brute ? Répondez ! Vous ne voulez pas me répondre ? (*Comme s'il avait aperçu quelqu'un, il appelle soudain vers la maison.*) Enée !

VESPINA. Mon Dieu ! Mon Dieu !

GORGONIO, *à Vespina.* Qui êtes-vous ? (*Appelant de nouveau.*) Enée !
(*Enée entre, d'un pas lent et tranquille. C'est un jeune homme beau et brun, corpulent, avec les manières d'un homme mûr. Sous son costume neuf noir on aperçoit un chandail vert émeraude.*)

ENÉE. Monsieur m'a appelé ? (*Il salue.*) Bonjour, Monsieur Gorgonio. Monsieur Gorgonio va bien ? (*A Vespina.*) Tu as porté son lait à Monsieur Gorgonio ?
(*Gorgonio reste figé. Il regarde fixement Enée et Vespina. Vespina reste un instant immobile, muette, puis se dirige vers le buissons et en extrait une bouteille de lait. Enée, à Gorgonio, en montrant Vespina.*)
Je l'ai envoyée chercher le lait de Monsieur à la ferme. Dame, si c'est pour que je continue à faire tout le travail, c'est pas la peine que j'aie une femme et Monsieur une fermière ! (*Il rit.*) C'est pas vrai ? (*A Vespina qui revient avec la bouteille.*) Qu'est-ce qui te prend ? Tu mets le lait à rafraîchir dans le buisson ? En voilà une idée !
(*Vespina, les yeux baissés, tend la bouteille à Gorgonio qui la prend machinalement. Silence.*)
Faut l'excuser, Monsieur Gorgonio : c'est que le premier jour ! Petit à petit, elle prendra les bonnes habitudes : Monsieur peut me faire confiance ! (*A Vespina en lui expliquant avec beaucoup de suffisance.*) Tu la vois, cette bouteille. Tous les soirs, tu vas la porter à la ferme. Vide. Le lendemain matin, tu retournes prendre ta bouteille. Pleine. Et tu la portes à Monsieur Gorgonio. C'est pas compliqué ? (*A Gorgonio.*) Comme ça, tout de suite, elle prend le pli ! (*A Vespina.*) Bon. Quand tu vois que midi va sonner, vite, un petit tour au verger. Un panier de fruits pour Monsieur Gorgonio. Tous les jours la même chose. Des fruits et de la salade, il ne mange que ça, Monsieur Gorgonio. C'est pas compliqué ? Moi, je suis là pour te donner le panier. (*Il enlève son chapeau, essuie le bord intérieur avec son mouchoir, tout en continuant.*) Voyons maintenant, l'après-midi. Monsieur Gorgonio n'a pas fini de déjeuner, toi, tu es déjà dans le jardin. Tu cueilles des fleurs. Les plus ouvertes. Tu fais un bon bouquet pour la promenade de Monsieur Gorgonio. Tous les après-midi, son petit bouquet de fleurs. C'est pour... (*Baissant les yeux sur son chapeau et à voix basse.*) ... pour la tombe de Madame Lilia... ! (*Un silence. Il soupire profondément.*) Eh oui !... (*Il remet son chapeau.*) Bon. Le reste : le poulailler, les bêtes, le jardin, etc., j'ai tout le temps de te l'expliquer. Mais le lait dans le buisson, ça, j'avoue que ça me dépasse ! (*Il tend un sachet à Gorgonio.*) Si Monsieur veut bien accepter. Ce sont les dragées... (*A Vespina.*) Donne à Monsieur Gorgonio.
(*Vespina, après une légère hésitation, prend le sachet et, les yeux toujours baissés, le tend à Gorgonio qui le prend machinalement.*)
Les dragées de notre mariage.

GORGONIO, *machinalement.* Merci.

ENÉE, *montrant Vespina et clignant de l'œil à Gorgonio.* On devait continuer la fête aujourd'hui. Quand on se marie..., c'est pour la vie ! Pas vrai, Monsieur Gorgonio ? (*Il rit, puis réalise.*) Enfin, je veux dire... (*Il bredouille, puis, très convaincu, reprenant.*) Mais, pas question ! C'est moi qui n'ai pas voulu, Monsieur peut bien penser ! Demandez-lui donc ce que je lui ai dit ! « Vespina, je lui ai dit — elle s'appelle Vespina —, comment, Vespina, je lui ai dit, on lui ferait ça, à Monsieur Gorgonio ? On le laisserait tout seul le jour où il célèbre le douloureux anniversaire ! Je voudrais bien voir ça, par exemple ! Monsieur Gorgonio, il doit passer avant tout le monde, je lui ai dit ! » (*Il s'émeut lui-même en parlant.*) « Qui c'est qui m'a fait une position ? Veux-tu me le dire ? Monsieur Gorgonio !... Et qui me donne à manger tous les jours que le bon Dieu fait ? Monsieur Gorgonio... Un vrai père pour moi, qu'il a été, Monsieur Gorgonio !... Un vrai père !... » (*Reprenant un ton naturel.*) La dernière bouchée avalée, j'aurais voulu que vous voyiez ça ! On a filé, et sans demander notre reste ! Monsieur peut me croire ! On était là, hier soir, juste à la nuit tombée... Monsieur dormait déjà... (*Il insiste.*) Ça, on n'a pas perdu de temps !... Même que... (*Il rit, gêné.*) Même que le repas de noces... Je l'ai pas payé... (*Pas de réponse. Il soupire, regarde sa montre.*) Bon. Maintenant, je prends la camionnette et je file à la gare chercher Madame votre fille et Monsieur votre gendre... (*Toujours pas de réponse de Gorgonio.*) Voilà... Monsieur n'a pas d'ordres à me donner ?

GORGONIO, *absent.* Non.

ENÉE. Bien, Monsieur. (*A Vespina, bas, en passant.*) Faut pas faire attention... C'est...
(*D'une mimique expressive il désigne son front, puis le voile noir de la fenêtre et lui fait signe de se taire. Avant de partir il se retourne. Haut.*)
A tout à l'heure, Monsieur Gorgonio. (*Il sort.*)
(*Silence. Gorgonio est resté là, bouteille dans une main, dragées dans l'autre. Il se retourne lentement vers Vespina. Enée revenant soudain.*)
Ah ! j'oubliais, Monsieur Gorgonio. (*Montrant.*) J'ai vu qu'il y a un trou dans la haie. On ne sait jamais : des vagabonds qui passent... Je m'occuperai de ça, que Monsieur ne s'inquiète pas ! (*Pas de réponse.*) Allez, on y va ! (*Il sort.*)
(*Gorgonio sursaute brusquement et pose sur le banc les deux objets qu'il avait à la main.*)

GORGONIO, *s'étranglant.* Incroyable ! (*Il se tourne vers elle, s'éponge.*) Vous n'avez pas cru que j'étais votre complice, j'espère !
(*Vespina, la tête basse, ne répond pas et serre nerveusement le petit mouchoir de couleur qu'elle tient à la main. Un temps. Gorgonio va et vient de long en large, puis s'arrête brusquement face à elle. Explosant.*)
C'est incroyable ! Le lendemain du mariage ! Avec un inconnu par-dessus le marché ! Et moi qui suis là, moi qui vois tout ! Qui entends tout ! Et il faudrait que je ne dise rien ! (*Elle ne répond pas*

et continue à mordre son mouchoir.) Ah non ! par exemple, je voudrais voir ça ! Mais, vous me prenez pour un naïf ! Et ce pauvre garçon là-bas qui continuerait à se pavaner dans son bonheur ! Un bonheur bâti sur la trahison, sur une infamie ! Ah non ! (*Il s'arrête devant elle.*) Vous m'en voyez désolé, Madame. Si, si !... Vous êtes jeune ! (*Il la regarde.*) Tellement jeune !... (*Il se reprend.*) Mais ce n'est pas une excuse ! Je n'ai rien dit tout à l'heure : j'étais... suffoqué littéralement, incapable de prononcer une parole... Mais maintenant, je ne peux plus me taire. Vous voyez : je vous avertis loyalement ! (*Il va et vient.*) Enée fera ce qu'il voudra. Il vous renverra chez vos parents, c'est probable ! C'est ce qu'il peux faire de mieux. Pour la justice. La justice et la morale sacrée. (*Il s'incline légèrement, raide.*) Voilà, Madame. Je n'ai plus rien à vous dire. (*Il pirouette sur lui-même et fait mine de reprendre ses paquets comme pour s'en aller rapidement.*)

VESPINA. Et moi, je vais me tuer.

(*Gorgonio a un sursaut, s'arrête et se retourne. Un temps. Vespina continue de serrer et de déchirer son petit mouchoir et, sans lever les yeux, de sa petite voix larmoyante.*)

D'abord, tout ça, c'est la faute à Enée ! S'il m'avait accompagnée, comme je lui ai demandé, ça ne serait pas arrivé, parfaitement ! Je tombe sur un sale type : C'est pas ma faute. Je savais pas qui c'était ! Je ne pouvais pas deviner ! Il me dit qu'il va me montrer le chemin. Je ne connais pas votre patelin, moi ! Quand on ne connaît pas... C'est vrai !

GORGONIO, *bondissant, rouge, suffoqué.* Allez, mais allez donc ! Du chantage maintenant ! Et vous croyez que c'est comme ça que vous allez m'avoir ! Avec du chantage ! Taisez-vous ! Chantage et mensonges ! Mensonges et encore mensonges ! (*Le doigt tendu vers elle.*) Vous ne saviez pas que vous étiez dans mon jardin ! Non, bien sûr ! Mais dites aussi qu'il n'y avait personne avec vous ! Que ce n'était pas un homme ! Qu'il ne vous a pas touchée ! Que je n'ai pas vu...

VESPINA, *criant.* Qu'est-ce que vous avez vu ?

GORGONIO. J'ai... (*Il bégaie.*) Suffit ! Ne m'obligez pas à en dire davantage. (*Il s'éloigne, fermant les yeux d'indignation.*) Aujourd'hui !

(*Vespina déchire son mouchoir avec les dents et le jette à terre, puis se laisse tomber sur le banc à côté d'elle en sanglotant.*)

Oh ! ce n'est pas la peine de pleurer pour m'attendrir ! D'ailleurs il n'y a pas à discuter ! Tout est clair. Très clair. Mon devoir est clair. Il faut que vous partiez. C'est tout. A la seule pensée de vous revoir ici, entourée, honorée, traitée comme une épouse respectable, demain, après-demain, je sens tout mon être qui se hérisse d'indignation ! (*S'approchant.*) Voulez-vous que je vous dise, moi, ce que je pense ? Ce n'est pas la première fois que ça vous arrive ! Ni la dernière ! Taisez-vous ! La preuve ? (*Il s'approche encore plus, tremblant.*) La preuve, c'est que vous n'avez pas crié au secours. Répondez : vous avez crié au secours ? Non. J'ai entendu.

VESPINA. Qu'est-ce que vous avez entendu ?

GORGONIO. J'ai entendu que vous n'avez pas crié au secours ! N'essayez pas de m'entortiller. J'ai été jeune, moi aussi, et je sais ce que parler veut dire ! (*A lui, indigné.*) Aujourd'hui ! (*A Vespina.*) Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Il n'y a rien de pur en vous. Ni pureté, ni conscience. Il n'y a qu'à regarder vos yeux. Je l'ai vu tout de suite : vous avez des yeux sensuels ! Allons, n'en parlons plus. Vous partirez. Oh ! je ne risque pas d'avoir des remords. (*Court silence.*) Et vous ne vous tuerez pas non plus !

(*Silence. Il passe plusieurs fois la main sur son visage moite. Soudain, il aperçoit à ses pieds le petit mouchoir déchiré de Vespina. Il le regarde un instant sans parler, puis le ramasse et se tourne vers Vespina comme pour le lui donner. Vespina a cessé de sangloter. Elle se redresse puis, d'un mouvement de tête, jette sa lourde chevelure sur une épaule et commence à se repeigner avec un peigne qu'elle a tiré de sa poche. Gorgonio reste immobile, la contemplant sans s'en rendre compte. Vespina, rejetant ses cheveux en arrière durant une seconde, jette un coup d'œil vers Gorgonio. Elle évite son regard, pose le peigne et tire de sa poche un petit miroir, de la poudre et du rouge. Gorgonio, comme réveillé par le coup d'œil de Vespina, fait quelques pas vers elle en lui tendant le mouchoir. Vespina fait comme si elle ne le voyait pas et se regarde dans le miroir.*)

GORGONIO. Quel âge avez-vous ?

VESPINA, *sèchement, sans se retourner.* Dix-neuf ans.

GORGONIO. Dix-neuf ans ! (*Il réalise soudain.*) Dix-neuf ans ! (*Un temps. Il la regarde ahuri, puis soudain la voix changée.*) Evidemment, j'aurais peut-être dû penser... Si j'avais pu imaginer... que c'était une erreur de jeunesse, une bêtise... Oublions tout cela, voulez-vous ? Je vous demande de ne pas m'en vouloir !

VESPINA, *se peignant.* Moi ? Non.

GORGONIO. Merci.

VESPINA. C'est pas votre faute ! Il y a des choses que vous ne pouvez pas comprendre. Vous êtes vieux.

GORGONIO, *pâlissant et s'étranglant.* Vieux !

VESPINA, *riant.* Pour ça ! Il n'y avait pas de danger que j'épouse un vieux ! Merci bien !

(*Gorgonio, comme si les jambes lui manquaient, tombe assis sans dire un mot sur un banc, face à celui de Vespina qui se maquille.*) C'est comme ça, les vieux ! Ils pensent tout de suite au mal ! Ils voient du mal dans tout. (*Un temps.*) Ils oublient qu'ils ont été jeunes. (*Un temps.*) C'est vrai ! Ils sont jaloux de la jeunesse. (*Elle se retourne brusquement vers lui.*) Pourquoi ?

(*Gorgonio ne répond pas. Il est extrêmement pâle et respire avec peine.*)

Tout ça, c'est parce que j'aime Enée. Oh ! ça n'a pas traîné : la première fois que je l'ai vu, crac ! ça y était. Il m'a plu. Je savais déjà que je voulais l'épouser. (*Elle sourit.*) Ça me fait drôle de vous dire ça. Et pourtant, il n'y a rien de mal : c'est mon mari ! Des beaux comme lui, il faut dire, ça ne court pas les rues ! Vous trouvez pas ? Et puis fort ! Il vous soulève deux sacs de cent kilos, un dans chaque main. C'est quelque chose, ça, pour une femme. Eh bien ! c'est chaque fois la même chose : dès qu'il y a un homme et une femme qui s'aiment, il faut toujours que quelqu'un cherche à mettre la zizanie. Vous n'avez pas remarqué ? C'est pas bien ça ! Vous ne trouvez pas ? D'abord, c'est un péché ! Ça devrait être puni. Comme un crime. Non ? (*De nouveau elle se tourne vers lui avec des larmes dans la voix.*) Pourquoi ils font ça ? (*Elle essuie une larme.*) Décidément, les vieux, c'est pas beau. C'est jaloux et méchant.

(*Un long temps. Gorgonio très pâle se lève lentement.*)

GORGONIO. Si je suis vieux, Madame, c'est que j'ai *voulu* vieillir.

(*Il lui tourne le dos et, comme accablé d'un poids insurmontable, se dirige vers la maison.*)

VESPINA. Vous êtes fâché ? Oh ! faut m'excuser. Je ne voulais pas vous faire de peine. Mais, c'est vrai, les vieux, ils ne devraient pas se mêler de ce que font les jeunes.

GORGONIO, *se retournant.* Vous avez raison.

VESPINA. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'il y a des filles qui préfèrent les vieux ! Ça existe ! (*Elle rit.*) Je ne sais vraiment pas ce qu'elles leur trouvent !

GORGONIO, *sourdement.* Ce qu'elles leur trouvent ? Rien, Madame, plus rien.

VESPINA. Les jeunes, c'est plus fort qu'eux ! Il faut toujours qu'ils vous courent après ! Ils sont terribles ! C'est pas compliqué, n'importe où je vais, il y en a toujours au moins un qui me cherche. Je n'y suis pour rien ! (*Elle soupire.*) C'est la jeunesse !

(*Gorgonio se retourne violemment vers elle en lui montrant du doigt l'une des deux boules de pierre qui encadrent le perron.*)

GORGONIO. Vous voyez cette boule de pierre ? Cinquante kilos ! D'une seule main, je la soulevais ! Cinquante fois de suite. (*Avec un cri de triomphe.*) Ah !... Et ce n'est rien ! La course à pied, par exemple ! J'aurais voulu que vous me voyiez courir à travers champs ! Un vrai lévrier ! Une heure de suite. Plus même. Sans m'arrêter, même pour souffler. Moi. Parfaitement ! Moi qui vous parle. Allez donc demander à vos jeunes gens s'ils en feraient autant ! (*Il se tait un instant, essoufflé, puis, un peu honteux soudain.*) Evidemment vous me regardez ! « Qu'est-ce qu'il lui en reste ? » C'est ça que vous vous dites ? Rien. Ne cherchez pas. Absolument rien. La ruine. La déchéance. Le vide. Un débris, voilà ce que je suis devenu. Oh ! je ne rougis pas de le dire. Un débris ! Je le proclame même très haut, au contraire : Je suis un débris ! J'ai tout détruit. Vous comprenez ? Moi — attention ! — pas la vieillesse ! J'ai tranché, j'ai taillé, étouffé, brisé. (*Avec exaltation.*) J'ai renoncé !... Par amour. Oui, Madame. Parce que je sais un peu ce que c'est que l'amour, figurez-vous ! L'amour ! (*Il rit.*) L'exaltation des sens ; la fièvre de tous les muscles, n'est-ce pas ? L'impression qu'on va renverser des montagnes ! La volupté, la joie de vivre ! (*Geste de balayer.*) Allez ! Fini ! Fini pour moi. Comme ça. Du jour au lendemain. Pourquoi ? Par fidélité à un amour. Un vrai ! Oh ! je sais ce que vous pensez ! Que j'étais malade, ou que ça ne me disait rien ! Que je n'étais pas capable ! (*Avec force.*) Un jeune homme, Madame ! Voilà ce que j'étais, quand j'ai pris cette résolution. Un jeune homme avec tout ce que ça comporte, un jeune homme comme vous n'en avez jamais vu probablement. Je n'ai rien perdu. Rien oublié. J'ai tout renfermé, simplement. Tout ! Là-dedans. (*Il se frappe la poitrine.*) Avec le grand amour. Là-dedans. Cet amour intact, là, comme au premier jour, pur, vivant, prêt à renaître si un miracle pouvait ressusciter une morte ! (*Avec une violence soudaine, agitant sans s'en rendre compte le mouchoir sous le nez de Vespina.*) Alors ? Qu'est-ce que vous voulez m'apprendre ? Vous êtes jeune, et puis ? Jeune et belle. Si ! si ! Et après ? Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Qu'est-ce que vous voulez que ça me touche ? Vous êtes là avec votre jeunesse, avec tout ça ! Et moi je suis au-dessus ! Qu'est-ce que vous voulez que ça m'atteigne là-haut dans ma sérénité ! Vous comprenez ce que ça veut dire : sé-ré-ni-té ! Le détachement ! Le calme souverain de la mort. Voilà où j'en suis ! Je suis serein !

(*Vespina a fini de se maquiller. Elle se lève.*)

VESPINA, *les yeux baissés, de sa petite voix.* Ça va ! Ne vous fatiguez pas ! Je ne vous ai rien demandé, moi. Vous n'avez qu'à lui dire, à Enée, si ça vous fait plaisir !

(*Elle lui arrache le mouchoir. Gorgonio, qui avait totalement oublié qu'il le tenait à la main, a un léger sursaut et il reste figé à la regarder. Un temps.*)

D'ailleurs, si vous ne lui disiez pas, on pourrait croire... (*Elle s'arrête, les yeux baissés.*)

GORGONIO. Qu'est-ce qu'on pourrait croire ?

VESPINA. Si vous ne lui disiez pas ? On pourrait croire... que je vous intéresse plus que lui.

(*Gorgonio pousse un hurlement étouffé, comme s'il avait reçu un coup de couteau.*)

GORGONIO. Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Mais qu'elle s'en aille ! Qu'elle s'en aille, ou je lui saute à la gorge ! Je l'écrase, je l'étrangle !

VESPINA, *se retournant avec défi.* Essayez un peu pour voir.

GORGONIO. Allez-vous-en ! Ou je vous tue ! (*Se couvrant le visage de ses mains.*) Moi, moi ! Moi !

VESPINA, *va pour s'éloigner, puis s'arrête.* Non mais, écoutez-le donc ! Je vous tue ! Ma parole, vous vous prenez pour qui ? (*Le regardant dans les yeux.*) Vous croyez qu'on peut me toucher comme ça, moi ?... Si je veux ! (*Elle sort.*)

GORGONIO, *les mains sur les yeux.* Moi, Gorgonio ! Président de l'Œuvre de Piété, Inspecteur de l'Association Fraternelle, directeur honoraire de l'Hospice. (*Il se rend compte que Vespina est sortie et poursuit avec des sanglots dans la voix, tout en se dirigeant vers la maison.*) Fondateur du Secours Mutuel, vice-président de l'Asile des vieillards, secrétaire de la Coopérative... (*Il entre.*)

(*Long silence, après quelques instants, on entend le ronflement d'un moteur qui se rapproche et s'arrête à l'entrée du jardin. Presque aussitôt entrent Rose et Apollinaire suivis d'Enée. Rose est une femme jeune encore, mais grasse et négligée, avec le regard éteint des nourrices. Apollinaire semble plus jeune qu'elle. Derrière ses lunettes brillent deux yeux ardents et comme exaltés. Sur son front retombe constamment une mèche folle de cheveux blonds. Ils entrent en silence, avec une retenue un peu solennelle.*)

ENÉE, *il se croit obligé de parler à mi-voix.* Je cours avertir Monsieur. (*Il entre dans la maison.*)

(*Rose et Apollinaire s'asseyent sur un banc, serrés l'un contre l'autre et main dans la main. Entre le docteur : c'est un homme grand et gros, sur la cinquantaine ; il se meut avec la légèreté solennelle d'un nuage dans un ciel d'été. Il boite légèrement et s'appuie sur une canne. Un bout de cigare pend éternellement au coin de sa bouche charnue. Il fixe Rose et Apollinaire avec ses petits yeux de porc à travers la fumée de son cigare.*)

LE DOCTEUR, *d'une voix aimablement railleuse.* Mes hommages, chère Madame.

ROSE, *très bas.* Bonjour.

APOLLINAIRE, *même jeu.* Bonjour, docteur. (*Un temps. Puis à Rose, toujours à voix basse.*) Tu as froid, chérie ?

ROSE, *d'un air absent.* Non.

(*Entre le notaire. C'est un homme jeune, très timide et méticuleux.*)

LE NOTAIRE, *de loin, à mi-voix.* Madame, Monsieur.

ROSE, *à mi-voix.* Bonjour.

APOLLINAIRE, *idem.* Bonjour, Monsieur le Notaire. (*Un temps. A Rose.*) Tu as faim ?

ROSE, *idem.* Non.

(*Entre le curé. Il est très vieux, traîne les pieds et hoche constamment la tête avec un sourire de condescendance fatiguée. Il est toujours un peu ailleurs. Rose, bas.*)

Bonjour, Monsieur le Curé.

APOLLINAIRE. Monsieur le Curé.

LE CURÉ, *après un instant, réalisant où il se trouve et parlant, lui, d'une voix un peu trop sonore.* Bonjour, Messieurs. Bonjour, Madame.

(*Entre un groupe de trois à quatre hommes, représentants de quelque œuvre pieuse, qui s'arrêtent à la grille, silencieux, comme à un enterrement. Silence. Tous s'asseyent sans dire un mot.*)

APOLLINAIRE, *en mettant à Rose une pastille dans la bouche.* Prends, mon trésor, ça te fait du bien. (*Rose mâche en silence. Un temps.*)

ENÉE, *paraissant sur le seuil.* Monsieur Gorgonio.

(*Gorgonio apparaît en haut des marches. Il est vêtu de noir des pieds à la tête, plus raide et plus pâle que jamais. Tous se sont levés. Rose et Appollinaire vont à sa rencontre. Apollinaire visiblement ému.*)

APOLLINIARE. Papa !

ROSE. Papa !

(*Gorgonio descend les marches et les embrasse, toujours raide, mais avec effusion.*)

GORGONIO. Mes enfants chéris ! Rose. Apollinaire. (*Il se dégage, s'approche du curé et lui baise la main.*) Merci. (*Il prend dans une petite boîte tenue par Enée, qui le suit pas à pas, une image et la donne au curé.*) Une image de ma bienheureuse avec un souvenir personnel... (*Même jeu avec le notaire.*) Merci. Une image de ma bienheureuse, avec un souvenir personnel... (*Il serre la main à chacun des hommes du groupe en leur donnant à chacun une image.*) Merci. Ce sont des images de ma bienheureuse avec un souvenir personnel... Dans l'affliction ou la maladie, vous n'avez qu'à l'invoquer : elle répond toujours. (*A tous.*) Mes très cher amis, je suis ému, je ne vous le cacherai pas. Je dirai même profondément ému. Emu..., mais serein... Je vous ai réunis aujourd'hui pour que nous célébrions le douloureux anniversaire que vous savez. Une stèle a été érigée contre ce mur, qui sera bénie tout à l'heure. Puis notre cher curé dira la messe, par une permission spéciale de l'autorité ecclésiastique, dans la chambre même où, il y a vingt-cinq ans aujourd'hui, ma chère bienheureuse nous a quittés. Mais auparavant, le moment est venu pour moi de vous faire certaines déclarations décisives et définitives. Asseyez-vous, je vous en prie. (*Tous s'asseyent en silence. Un temps.*) Mes enfants chéris, Messieurs. Il y a vingt-cinq ans aujourd'hui, j'ai cessé de vivre.

LE NOTAIRE, *qui ne comprend pas, à Apollinaire.* Lui ?

GORGONIO, *avec une solennité voulue.* Si ce corps de chair qui est le mien, Messieurs — je dis bien : ce corps, et non pas moi-même —, si ce corps n'est pas mort ce jour-là, n'en accusez que lui. C'était un corps plein de santé et de vigueur : c'est sa seule excuse ! Corps particulièrement robuste : vous en jugerez d'après les ruines qui en subsistent. Avais-je le droit de le supprimer ? Non pas ! Il m'a fallu me contraindre à la patience jusqu'à ce que mon heure veuille bien sonner. Mais cette fois, j'ai bon espoir. Me voilà vieux. Enfin ! Et qui plus est : malade ! Le docteur qui est mon fidèle ami avant d'être mon médecin, est ici pour vous le confirmer ! (*Se tournant vers le docteur.*) Docteur !

LE DOCTEUR, *fumant tranquillement.* Asthme bronchial d'origine neuropathique et symptômes d'insuffisance cardiaque !

GORGONIO. Vous avez entendu ? Asthme bronchial, insuffisance cardiaque. Sans compter quelques bobos de moindre importance, mais qui, Dieu merci, ne feront qu'empirer de jour en jour. Allons, mes amis, la fin est proche. C'est pourquoi, mes enfants chéris, mes fidèles amis, je suis venu m'asseoir aujourd'hui au milieu de vous, avec la sérénité d'un patriache de l'antiquité pour vous partager tout ce qui m'appartient puis attendre parmi vous que vienne ce moment tant souhaité où j'irai, allégé de mes biens et de mes désirs terrestres, retrouver ma Lilia chérie.

(*Vespina vient d'entrer dans le jardin, sans faire de bruit. Elle s'arrête, à peine franchie la grille, juste face à Gorgonio. Celui-ci se fige. Comme fasciné, il ne quitte plus Vespina du regard. Il ne voit ni n'entend plus rien. Rose cache sa bouche dans son mouchoir.*)

APOLLINAIRE, *tout ému.* Papa !

GORGONIO, *criant soudain.* Enée !

ENÉE, *faisant un pas vers lui.* Monsieur ?

(*Silence.*)

GORGONIO. Rien. (*Il regarde autour de lui, égaré.*)

APOLLINAIRE, *les yeux brillants d'émotion et d'admiration.* Quelle décision sublime, papa ! Tu es un saint ! Si, si ! Un vrai saint !

GORGONIO, *comme se réveillant.* Qu'est-ce qui vous prend, mes amis ? Vous avez l'air émus ! Regardez-moi : Ne suis-je pas serein ? Rose, je te défends de pleurer.

ROSE, *le visage dans son mouchoir.* Je ne pleure pas, papa.

APOLLINAIRE, *souriant.* Elle ne pleure pas, papa. C'est...

GORGONIO. Quoi donc ?

APOLLINAIRE, *le sourire devient triomphant.* C'est... le second mois.

GORGONIO. Enceinte ?

APOLLINAIRE et ROSE. Oui, papa.

GORGONIO. Pour la cinquième fois ?

APOLLINAIRE et ROSE. Oui, papa.

APOLLINAIRE, *regardant autour de lui, avec un sourire d'enfant.* Nous ne faisons que notre devoir.

(*Avec un empressement redoublé, il sort d'un sac une pomme qu'il tend à Rose. Rose y mord et commence à mastiquer lentement en silence. Tous les assistants, de loin ou de près, murmurent à voix basse des félicitations. Gorgonio, l'œil égaré, fixe de nouveau Vespina qui s'est approchée d'Enée et lui a pris le bras.*)

GORGONIO, *bégayant.* Croissez et multipliez... Monsieur le Notaire, si vous voulez bien...

(*Le notaire vient se placer à côté de lui.*)

Tout ce que j'ai le bonheur de posséder en ce monde, j'en fais donation entière et immédiate à ma très chère fille Rose...

ROSE. Non, papa !

GORGONIO. Je le veux, Rose. (*Dans un grand mouvement.*) Qu'en ferais-je désormais sur ce rivage des morts où déjà je m'avance, à la rencontre de mon fantôme ? (*Un temps.*) Tout, ai-je dit. Le notaire vous lira tout à l'heure mes dispositions précises. Je n'oublie pas, rassurez-vous, les œuvres charitable... (*Tourné vers un groupe.*) que vous représentez ici, Messieurs...

VOIX. Monsieur Gorgonio !

GORGONIO. ... et que j'ai toujours soutenues de mes faibles ressources. (*Murmures de congratulation.*) Ajoutons-y quelques sommes, Monsieur le Curé, qui seront consacrées à des messes pour le repos de mon âme...

LE CURÉ. C'est très généreux à vous, mon fils !

GORGONIO. Je n'entends garder pour moi-même que deux choses : cette maison où j'aurai connu le bonheur parfait en compagnie de mon épouse bien-aimée...

LE CURÉ. Dieu ait son âme !

LA FOULE. Amen !

GORGONIO. ... Et où il me reste à mourir — le plus tôt possible — dans le lit même où elle nous quitta, voici vingt-cinq ans !

ROSE et APOLLINAIRE. Maman !

GORGONIO. Cette maison, dis-je, et le tombeau que je lui élevai alors. C'est tout. (*S'exaltant.*) Tombeau magnifique. A deux places. Elle et moi. En marbre vert et noir : Cher tombeau qu'embrassent étroitement les rosiers grimpants de la ferveur ! Le lierre et le myrte se mêlent pour le recouvrir de leur manteau de fidélité, dans l'ombre auguste d'un saule pleureur... Que de soins n'ai-je pas dépensés depuis lors pour l'enrichir de fresques, de statues, de nobles inscriptions ! C'est mon havre, ma patrie, le seul port auquel mon être aspire ! (*Un temps. Le doigt tendu avec une violence soudaine.*) Mais n'allez pas croire surtout que je méprise la vie ! Non, Messieurs : si, durant ces vingt-cinq années, je le déclare ici solennellement, le ciel avait voulu que je rencontrasse un autre amour sur ma route, je lui eusse ouvert les bras, Messieurs ! avec une pieuse allégresse. Et je ne doute pas que ma chère Lilia de là-haut, ne lui eût accordé sa bénédiction ! (*Troublé.*) L'amour peut naître ainsi. D'une rencontre, sans qu'on le veuille... (*Avec violence.*) Je parle d'un amour pur ! D'un amour digne de ce nom ! Non pas de ces faux-semblants, de cette chose sale, de cette rage immonde et grotesque qui prétend se parer du même nom sacré ! Non, cet amour-là, si j'avais eu la faiblesse de l'accueillir, m'eût fait souiller à jamais la mémoire de ma bienheureuse ! (*Il se calme.*) Mais le ciel, Messieurs, a choisi que cela me fût épargné ; que, de la mort de mon grand amour, pendant vingt-cinq ans, je n'en connusse pas d'autre ! Je n'en connusse plus d'autre, devrais-je dire ! Désormais, j'ai passé la frontière : de quel amour pourrait-il s'agir pour moi ? De quelle comédie ridicule, obscène ? (*En fixant Enée et Vespina.*) Quant à vous, croissez et multipliez. Vous êtes du monde des vivant. Moi, de celui des morts. Monsieur le Notaire, voulez-vous lire mon testament.

(*Il tend une feuille de papier au notaire. Le notaire l'ouvre et s'apprête à la lire. Tous sont attentifs. Apollinaire pleure doucement. Rose mastique. Le docteur continue à fumer tranquillement, les deux mains sur le pommeau de sa canne. Le curé sourit. Gorgonio recommence à fixer Vespina qui s'est assise à côté d'Enée qu'elle tient par le bras.*)

LE NOTAIRE, *d'un ton professionnel.* « Maximes fondamentales pour la vie et pour la mort. Pierres angulaires de l'existence, découvertes, rassemblées et appliquées tout au long de sa vie par le signataire de ces lignes. »

(*Un peu décontenancé, il se tourne vers Gorgonio. Silence. Tous fixent Gorgonio.*)

APOLLINAIRE, *presque agressif.* Eh bien ?

LE NOTAIRE, *reprenant :*

Maxime n° I :

Marche les yeux levés
Sans craindre les embûches.
Celui-là seul trébuche...

APOLLINAIRE, *le devançant à mi-voix*

... Qui regardait ses pieds.

LE NOTAIRE

... Celui-là seul trébuche
Qui regardait ses pieds.

(*Un temps.*)

Maxime n° II :

Souviens-toi bien que la matière
N'est rien et ne peut rien sur toi,
Que l'esprit est tout, au contraire...

APOLLINAIRE, *même jeu*

... Que tout marche selon sa loi.

LE NOTAIRE

... Que tout marche selon sa loi.

(*Il enlève ses lunettes.*) Je vous demande pardon, Monsieur Gorgonio... Vous êtes sûr... Pour un acte notarié...

APOLLINAIRE, *agressif.* Et pourquoi pas ? Continuez !

GORGONIO, *qui n'a cessé de fixer Vespina sans rien entendre.* Allez ! Allez

LE NOTAIRE, *reprenant*

Maxime n° III :

Celui-là mérite la gloire
Qui selon la règle a vécu ;
Et ne jamais être vaincu,
C'est le secret de la victoire.

Maxime n° IV :

Choisis la règle pour coursier,
La loi guide ton attelage,
La morale tient le fouet :
Tu seras la vivante image...

APOLLINAIRE et LE NOTAIRE, *ensemble*

De nos antiques chevaliers !

LE NOTAIRE

Maxime n° V :

Ne cherche pas sur cette terre
Quantité, mais bien qualité
Les premiers seront les derniers...

LE DOCTEUR, *l'interrompant.* Je regrette infiniment d'interrompre une lecture éminemment édifiante, mais je dois vous faire remarquer que Monsieur Gogonio n'a pas l'air dans son assiette... (*Silence.*) Monsieur Gorgonio !

APOLLINAIRE. Papa !

(*Rose cesse de mastiquer et regarde Gorgonio avec épouvante. Gorgonio rouge et tremblant se lève d'un bond, frappe violemment sur la table.*)

GORGONIO, *criant.* Nom de Dieu ! Enée ! Je...

(*Sa voix s'étrangle. Il chancelle brusquement et tombe évanoui. Tout le monde est debout. Confusion. Des cris, des exclamations.*)

LE NOTAIRE, *dans les bras duquel Gorgonio s'est effondré.* Au secours !

(*Enée accourt et soulève Gorgonio sans effort.*)

LE DOCTEUR, *écartant tout le monde avec sa canne.* Allons, du calme, Messieurs ! Du calme ! Je vous en prie. Couchez-le sur le banc. Là, la tête légèrement soulevée.

ENÉE, *à Vespina.* Assieds-toi là. Voilà.

(*Enée a étendu Gorgonio sur le banc, aidé d'Apollinaire et pose la tête de Gorgonio sur les genoux de Vespina.*).

APOLLINAIRE, *effrayé.* Qu'est-ce que c'est, Docteur ?

ROSE. Mon Dieu, mon Dieu !

LE CURÉ. Monsieur Gorgonio !... Parlez-nous !

LE NOTAIRE. Je me disais bien aussi que...

LE DOCTEUR. Un peu de silence, je vous en prie !... Voulez-vous me donner ma trousse.

(*On se précipite. Le docteur appuie son oreille contre la poitrine de Gorgonio.*)

APOLLINAIRE. Qu'est-ce que c'est, docteur ?

(*Le docteur relève la tête et commence à défaire le col et la cravate de Gorgonio.*)

LE DOCTEUR. Rien d'extraordinaire, cher Monsieur. Vous avez entendu les principes : vous pouvez admirer la conclusion. (*Il désigne Gorgonio.*)

APOLLINAIRE. Que voulez-vous dire ?

LE DOCTEUR, *qui se met le stéthoscope aux oreilles.* C'est très joli de vouloir à toute force séparer l'esprit de la matière ! (*Il se met à ausculter.*) Un jour ou l'autre, on se retrouve entre deux chaises !

APOLLINAIRE. C'est-à-dire...

LE DOCTEUR. C'est-à-dire... le cul par terre, cher Monsieur. (*Il montre Gorgonio.*) Nous y sommes !...

Sauf le respect que nous lui devons ! (*Il met la cravate de Gorgonio dans les mains d'Apollinaire.*) Prenez ça, voulez-vous ?

APOLLINAIRE. Docteur, je ne vous permets pas...

LE DOCTEUR. Vous préférez un langage plus scientifique ?... Déséquilibre psychique !... Cela vous satisfait ? (*Il se remet à ausculter.*)

LE NOTAIRE. Je me disais bien aussi...

APOLLINAIRE, *au docteur.* Je vous somme de vous expliquer, docteur !

LE DOCTEUR. M'expliquer ! C'est tout expliqué ! Vous voulez des précisions ? Déséquilibre attribuable à un culte un peu trop fervent pour certaine Divinité...

APOLLINAIRE. Divinité ?

ROSE. Qu'est-ce qu'il dit ?

APOLLINAIRE. Vous êtes fou !

LE DOCTEUR. Divinité, je dis bien !... (*A Vespina en lui montrant les poignets de chemise de Gorgonio.*) Relevez-lui ça !... (*A Apollinaire.*) Divinité haïssable et meurtrière !... (*Aux autres.*) Un coussin, s'il vous plaît.

ENÉE. J'y vais. (*Il court vers la maison.*)

LE CURÉ. Vous parliez de divinité ?

LE DOCTEUR. Divinité, parfaitement. Je n'ai pas besoin de vous dire son nom... (*A Vespina.*) Merci, Madame.

APOLLINAIRE. Son nom ?... Quel nom ?

LE DOCTEUR, *se retournant brusquement.* Chasteté, cher Monsieur ! Vous êtes content ?

LE NOTAIRE. Je me disais bien aussi...

APOLLINAIRE, *rougissant, au docteur.* Voulez-vous dire...

LE DOCTEUR. A vouloir se balader dans les nuages, on finit par se casser la gueule ! Oh ! ca ne traîne jamais ! Rien de nouveau depuis le célèbre Icare !

ROSE, *à Apollinaire.* De qui parle-t-il ?

APOLLINAIRE, *au docteur.* Je vous interdis de juger !...

LE DOCTEUR. Je ne juge pas !... (*Aux autres.*) Ce coussin ? Je n'en suis plus à juger ! Je vois, je crois, comme dirait Monsieur le Curé !...

LE CURÉ, *distrait.* Je n'ai rien dit !

LE DOCTEUR. Je constate, je palpe...

APOLLINAIRE. Docteur !

LE DOCTEUR. Je tâte... son pouls... Si vous voulez bien vous taire !

LE CURÉ. Silence !

(*Silence. Le docteur tâte le pouls de Gorgonio.*)

APOLLINAIRE, *timidement.* Alors ?

LE DOCTEUR. Alors ? Il bat. C'est ce qu'il peut faire de mieux. Il bat même assez proprement ! Ce n'est pas le pouls d'un homme malade... Un peu timide seulement. Un pouls qui manque un peu... d'émotions fortes !

APOLLINAIRE. Docteur !

LE DOCTEUR. Je demande bien pardon aux dames !

LE NOTAIRE. Je me disais bien aussi...

APOLLINAIRE, *le fixant brusquement.* Qu'est-ce que vous vous disiez ?

(*Le notaire bredouille.*)

ENÉE, *revenant.* Le coussin.

LE DOCTEUR. Merci... Soulevez-lui les pieds.

APOLLINAIRE. Je proteste, Docteur. Je proteste de toutes...

LE DOCTEUR, *à Enée.* Du vinaigre !

ENÉE. Tout de suite. (*Il sort.*)

APOLLINAIRE. Je proteste. Je proteste solennellement, Docteur. En conscience je n'ai jamais rien fait, moi, son gendre, et je ne me croirai jamais autorisé à rien faire pour tenter de l'écarter de sa vie exemplaire ! (*Agressif, les yeux étincelants.*) Je le déclare même ici devant tout le monde : si j'ai épousé ma femme, avec laquelle je vis dans une parfaite félicité, c'est que j'ai connu d'abord le père de ma femme. Oui, avant d'aimer la fille, j'ai aimé les vertus du père. Dans un monde d'idolâtres comme le nôtre, c'est un grand réconfort que de rencontrer un homme enfin, possédant une foi et fidèle à cette foi. D'ailleurs, ce n'est pas un homme : c'est la preuve vivante que l'amour existe. C'est la fidélité faite homme. La chasteté incarnée, puisque vous en parlez.

ENÉE, *revenant.* Le vinaigre.

LE DOCTEUR. Merci. (*Il débouche le flacon et le met sous le nez de Gorgonio.*)

LE CURÉ. La chasteté, la chasteté !... Ce n'est pas difficile, la chasteté. Pas de vin, pas de mauvaises lectures, éviter certaines conversations...

LE DOCTEUR. Je ne suis pas de votre avis, Monsieur le Curé ! On gagne beaucoup à certaines conversations, au contraire... (*Penché vers Gorgonio.*) Monsieur Gorgonio !... (*Au curé.*) Avec les prostituées par exemple.

ROSE, *dans un hoquet.* Les...

LE DOCTEUR. Je m'excuse, chère Madame. (*Au curé.*) Je ne sais pas si vous avez eu l'occasion d'en approcher, Monsieur le Curé...

LE CURÉ. Certainement, certainement ! Il m'est arrivé de confesser ces créatures, de les soulager de leur fardeau...

LE DOCTEUR. Moi, ce n'était pas pour les en soulager ! Ni pour y ajouter d'ailleurs, rassurez-vous, Monsieur le Curé... (*Vers Gorgonio.*) Il va revenir à lui... (*Au curé.*) J'éprouve pour ces personnes une sympathie tout intellectuelle... (*A Gorgonio.*) Monsieur Gorgonio ! (*Au curé.*) On ne croirait jamais à quel point elles ont de la conversation... (*Aux autres.*) Un mouchoir, s'il vous plaît...

ENÉE, *à Vespina.* Ton mouchoir...

(*Vespina donne son mouchoir. Le docteur l'imbibe de vinaigre puis l'applique sur le front et les joues de Gorgonio.*)

LE DOCTEUR, *à Vespina.* Merci. (*Il commence à dévisager Vespina tout en tapotant les joues de Gorgonio. A Vespina.*) Pardonnez ce langage irrévérencieux, chère Madame. On a beau avoir deux mille ans de morale chrétienne sur le dos, il vous reste toujours, Dieu merci, quelque chose de l'antique hérédité païenne qui ne dort que d'un œil. Du moins chez les gens de mon espèce. (*A Gorgonio.*) Monsieur Gorgonio ! (*A Vespina.*) Je ne vous choque pas trop ?

VESPINA. Non, Docteur.

LE DOCTEUR, *à Vespina.* Il y a des gens qui me feront toujours rigoler, voyez-vous, chère Madame !

VESPINA. Quels gens ?

DOCTEUR. Ces gens qui se permettent d'aller déranger Dieu ! Qui vous brandissent les tables de la loi, quand il s'agit d'une chose toute simple.

VESPINA. Quelle chose ?

LE DOCTEUR. Quelle chose ? (*Aux autres.*) Encore un peu de vinaigre... (*A Vespina.*) Vous n'avez pas lu les vieux poètes français, Madame ?... Dommage ! Ils appellent ça gracieusement « la bagatelle ». « s'esbattre », « se culbuter » et autres expressions charmantes. (*Plus bas.*) On dit aussi « faire la chose », tout simplement. (*Haut.*) Monsieur Gorgonio !

APOLLINAIRE, *très pâle.* Je regrette profondément...

LE DOCTEUR. Monsieur Gorgonio !

(*Un temps.*)

LE CURÉ. Monsieur Gorgonio !

(*Un temps. Tous ont les yeux fixés sur Gorgonio. Le docteur soulève un bras qui retombe inerte. L'autre également. Le docteur se penche sur la poitrine de Gorgonio. Un temps. Tous ont fait un pas en avant. Dans le silence éclate la sonnerie des cloches de midi.*)

APOLLINAIRE, *effrayé.* Docteur !

(*Le docteur se relève, regarde Gorgonio, puis les autres. Silence.*)
Docteur, au nom du ciel !

ROSE. Papa !

APOLLINAIRE. Qu'est-ce que... ?

LE DOCTEUR, *lentement.* Il dort.
(*Silence.*)

APOLLINAIRE. Il dort ? Et pourquoi il dort ?

LE DOCTEUR. Il dort ! Pourquoi il dort ?... Ah ! si je possédais la science des Anciens, Messieurs ! Ces gens-là connaissaient les influences secrètes, les conjonctions astrales qui gouvernent les hommes et leurs maladies ; la loi profonde de chaque destinée... Mais, avec ma petite médecine matérialiste, pourrais-je vous expliquer par quel étrange itinéraire il vient de passer de l'évanouissement dans les bras de Morphée !... Il dort, c'est tout ce que je puis dire, quitte à passer pour un imbécile. Il dort même profondément. Il faudrait songer à lui abriter la tête du soleil. Midi, Messieurs ! L'heure dangereuse. L'heure où le grand dieu Pan va faire son petit tour de par le monde.

LE CURÉ, *souriant.* Vous voulez parler du diable, sans doute !
(*Soudain, dans le silence, Gorgonio est secoué par un rire étouffé et profond. Tous s'avancent.*)

ROSE. Qu'est-ce qu'il fait ?

LE DOCTEUR, *haussant les épaules.* Il rit, chère Madame.

APOLLINAIRE. Il rit ? Et pourquoi il rit ?

ROSE, *à mi-voix.* Apollinaire, j'ai peur.
(*Un temps. Gorgonio les yeux fermés murmure quelque chose.*)

LE CURÉ. Chut ! Il parle !

APOLLINAIRE. Qu'est-ce qu'il a dit ?

LE DOCTEUR. Je n'ai rien compris.

VESPINA, *les yeux baissés.* Moi, j'ai compris.

LE DOCTEUR. Qu'est-ce qu'il a dit ?

VESPINA. Je n'ose pas le répéter.

LE DOCTEUR. Pourquoi ?

VESPINA. Il a dit... Il a dit un mot d'homme.

APOLLINAIRE, *scandalisé.* Papa !

LE CURÉ. Il ouvre les yeux !
(*Tous se regardent, perplexes. Gorgonio recommence à rire. C'est un rire d'abord étouffé qui devient rapidement plus fort et finit par éclater. Et Gorgonio ouvre les yeux.*)

APOLLINAIRE. Papa !

ROSE. Papa !
(*Gorgonio se tourne lentement vers eux et les regarde sans bouger, toujours étendu.*)

GORGONIO. Où suis-je ? Qu'est-ce qui se passe ?

LE DOCTEUR. Ce n'est rien, Monsieur Gorgonio. Vous avez eu un petit malaise. Comment vous sentez-vous ?

GORGONIO, *s'étirant avec bonheur.* Bien ! Je me sens bien ! (*Silence. Il a refermé les yeux.*) Les abeilles...

APOLLINAIRE. Qu'est-ce que tu dis ?

GORGONIO, *toujours les yeux fermés.* Les abeilles sur les fleurs... Ecoute comme ça bourdonne ! Partout... Les insectes sur les fleurs, dans l'herbe, dans le ciel...

ENÉE, *faisant le geste de chasser les insectes.* Zzzzzzzt ! Allez-vous-en !

GORGONIO, *ouvrant les yeux.* On dirait le printemps ! (*S'étirant.*) Je me sens bien ! Très bien !
(*En rouvrant les yeux, il voit juste au-dessus de lui le visage de Vespina et s'aperçoit qu'il a la tête posée sur ses genoux. Il reste un instant immobile, la contemplant de bas en haut puis s'assied brusquement avec une exclamation sourde.*)
Ehi !

APOLLINAIRE, *surpris.* Papa !
(*Gorgonio se met debout, fait quelques pas et reste immobile, passant et repassant la main sur son visage.*)

GORGONIO, *d'une voix changée.* Mais quelle heure est-il ?

LE CURÉ. Vous avez dormi profond, mais pas longtemps. Dix minutes tout au plus.

GORGONIO, *étrange.* Seulement ! Il me semblait que j'avais dormi... une éternité ! (*Il se tourne lentement vers Vespina et la fixe.*)

LE DOCTEUR, *bas à Rose.* Si vous voulez mon avis, vous devriez l'emmener se coucher à la maison.

APOLLINAIRE, *prenant Gorgonio par le bras.* Allons, viens, papa !

GORGONIO. Où donc ?

APOLLINAIRE. A la maison, papa.

ROSE. Il faut te coucher.
(*Apollinaire et Rose l'entraînent. Il les repousse brutalement.*)
Le docteur l'a dit, papa !

GORGONIO. Je n'ai besoin de personne ! Je me sens... (*Gonflant la poitrine comme un dindon.*) Je me sens... foutrement bien !
(*Il s'avance mécaniquement vers la porte, escorté de Rose et d'Apollinaire. Le docteur suit. Les autres, immobiles, le regardent. Au moment où il arrive au bas des marches, il s'arrête net et commence à regarder fixement la grosse boule de pierre. Il se penche, empoigne la boule et commence à la soulever avec un bras.*)

APOLLINAIRE, *avec un cri d'effroi.* Qu'est-ce que tu fais ?

ROSE. Mon Dieu !
(*Gorgonio rouge, congestionné, après quelques efforts parvient à soulever lentement la boule.*)

LE DOCTEUR. Monsieur Gorgonio ! Je ne réponds plus de rien !
(*Gorgonio dans un dernier effort étend le bras verticalement au-dessus de sa tête, la boule dans la main. Lentement, dans cette attitude, il se retourne vers les assistants. Un temps. Tous le regardent.*)

LE CURÉ, *tout souriant, se met à applaudir.* Bravo ! Bravo !

TOUS, *ahuris, l'imitant timidement.* Bravo ! Bravo !
(*Vespina est restée seule, les yeux baissés, au fond du jardin. Gorgonio la fixe longuement puis se tourne de nouveau vers la porte et, sans lâcher la boule, entre dans la maison.*)

LE NOTAIRE. L'érection de la stèle est renvoyée à une date ultérieure.

RIDEAU

La Compagnie Dramatique « ART NOUVEAU » (Président : Maurice Vinçon. Siège : 5, rue Jemmapes, Marseille, composée d'instituteurs et d'étudiants, vient d'entreprendre la publication de « Théâtre Vivant », revue trimestrielle. A la qualité des spectacles montés par cette excellente compagnie qui s'efforce de promouvoir le théâtre amateur, vient s'ajouter aujourd'hui la bonne tenue de « Théâtre Vivant ». Au sommaire des premiers numéros parus on trouve, très bien développées, les trois grandes rubriques suivantes : Connaissance du Théâtre ; L'Art parmi nous ; De l'amour du Théâtre.

acte 2

Le jardin est maintenant rempli de fleurs aux couleurs vives. Le voile noir a disparu. Les fenêtres et la porte de la maison sont ouvertes.

C'est une belle journée.

Au loin, on entend sonner les cloches du dimanche.

Sur l'un des bancs de pierre sont assises deux vieilles dames presque identiques, raides dans leurs vêtements noirs, le visage couleur de cire.

Les cloches se taisent.

On entend, venant de la route, la voix sonore du docteur. Il apparaît bientôt suivi d'Apollinaire, Rose et le curé.

LE DOCTEUR, *continuant à parler.* ... Faire quelque chose !... Bien sûr qu'il y a des choses à faire ! (*Il hausse les épaules.*) Le faire déclarer incapable !

(*Apollinaire sursaute.*)

C'est le plus simple !... Le faire interdire !... Au point où nous en sommes, ça ne doit pas être très compliqué ! (*Il regarde Apollinaire qui l'écoute comme figé.*) Non ? Il vous reste le procès.

APOLLINAIRE. Quel procès ?

LE DOCTEUR. Vous poursuivez la fille et son... maquereau pour avoir circonvenu un incapable... La chose est claire en droit : il leur a fait des donations extravagantes ; si on ne l'arrête pas à temps, il aura bientôt tout vendu à leur bénéfice ! Vous faites donc constater l'amoindrissement des capacités psychiques de votre père et beau-père et l'obscénité des procédés utilisés pour l'embobiner.

(*Il se tait, car il se trouve face à face avec les deux vieilles dames dont personne n'avait remarqué la présence. Tous les regardent.*)

APOLLINAIRE, *nerveusement, aux vieilles dames.* Mesdames ?

(*Les deux vieilles dames répondent par un hochement de tête muet. Bas au docteur.*)

Vous les connaissez ?

LE DOCTEUR. Je n'ai pas cet honneur.

APOLLINAIRE, *au curé.* Et vous, vous les connaissez ?

LE CURÉ, *qui s'occupait à cueillir des fleurs, sursaute.* Si je les connais ? Non, Monsieur, non.

(*Apollinaire se tourne vers elles avec agressivité en faisant danser nerveusement dans sa main son trousseau de clés.*)

APOLLINAIRE. Vous attendez M. Gorgonio ?

PREMIÈRE VIEILLE DAME. Oui.

APOLLINAIRE. M. Gorgonio est à la messe. Je suis le gendre de M. Gorgonio. Et voici ma femme, la fille de M. Gorgonio. Vous pouvez nous dire ce que vous avez à lui dire.

(*Les deux vieilles se regardent, puis la première se lève, imitée par l'autre.*)

PREMIÈRE VIEILLE. Cela ne fait rien. Nous repasserons plus tard.

DEUXIÈME VIEILLE. Plus tard. Nous repasserons.

APOLLINAIRE. Comme vous voulez. Bonjour, Mesdames.

PREMIÈRE VIEILLE. Monsieur.

DEUXIÈME. Monsieur.

(*Elles sortent.*)

APOLLINAIRE, *avec une excitation croissante, au docteur.* C'est monstrueux ! C'est inadmissible ! Un homme a suivi pendant toute sa vie la route du devoir ; il a observé les lois divines ; il a su dominer ses instincts et faire la preuve que l'esprit est tout, que la matière n'est rien, et qu'est-ce que nous faisons ? Nous voulons couronner son existence avec un certificat de folie et de lubricité ! Non, Messieurs, non ! Jamais. Je refuse. (*Il s'aperçoit que Rose est restée debout, et avec prévenance.*) Assieds-toi, mon trésor. Ne te fatigue pas. (*Rose s'assied en silence. Il continue, de plus en plus excité.*) Alors, tout est mensonge ! La vie n'est qu'une farce ! Un ignoble traquenard ! La conscience, la bonne volonté ne servent de rien ! Nous sommes la proie des forces déchaînées et nous n'y pouvons rien ! Ah non, Messieurs ! Non. Je refuse de l'admettre ! C'est difficile de vivre, certainement. Les tentations nous guettent à chaque pas. On ne sait pas sur quoi s'appuyer... (*Nerveusement et affectueusement il met des pastilles dans la bouche de Rose.*) Prends, chérie, ça te fait du bien. (*Rreprenant avec exaltation*)

Celui-là mérite la gloire
Qui selon la règle a vécu,
Et ne jamais être vaincu
C'est le secret de la victoire !

Nous sommes venus pour le sauver, non pour le perdre.

LE DOCTEUR, *le fixant en riant à travers la fumée de son cigare.* Le sauver !

APOLLINAIRE. Le sauver. Parfaitement, docteur. Vous nous avez suggéré des moyens pour sauvegarder les terres, les biens, récupérer ce qu'il a déjà vendu pour ces gens-là et l'empêcher de vendre le peu qui lui reste. C'est très bien, mais ça ne m'intéresse pas. Ça ne nous intéresse pas. N'est-ce pas, Rose ?

ROSE, *mastiquant tranquillement.* Non. Ça ne nous intéresse pas.

APOLLINAIRE. Cette fille peut tout garder ! Ça nous est égal ! Ce qui nous intéresse, c'est de le sauver, de le guérir. Tout le monde peut avoir dans sa vie un instant d'égarement. Mais ça ne compte pas. L'homme a en lui la force de se sauver. J'avoue qu'en apprenant ce qui se passait ici, quand vous nous avez raconté certains détails difficiles à croire, sur le moment, nous avons été secoués, effrayés. Mais, Dieu merci, nous avons en nous une source inépuisable d'énergie : c'est notre union. Et nous avons vite fait de nous reprendre. N'est-ce pas, Rose ?

ROSE, *mastiquant.* Oui. Nous avons vite fait...

APOLLINAIRE. Où est le problème ? Dites-le-moi ? De deux choses l'une : le mal s'attaque au corps ou à l'esprit. Si c'est le corps qui est malade, vous êtes là pour nous dire ce qu'il faut faire. Et si c'est l'esprit, ce sera à Monsieur le Curé d'intervenir avec les moyens naturels et surnaturels dont il dispose.

(*Le curé qui était tout occupé à cueillir des fleurs, s'entendant appeler, sursaute légèrement et se tourne vers Apollinaire en souriant.*)

LE CURÉ. La règle veut que le pêcheur soit sermonné. Je lui dirai ! Je suis là pour ça. Je lui dirai, comptez sur moi. En attendant, si vous permettez, j'aimerais cueillir quelques-unes de ces merveilleuses « Epilobia Augustifolia ». (*Il se remet à cueillir.*)

LE DOCTEUR, *secoué par le rire.* Le sauver. (*Il rit.*) « Oh ! belle matière fécale qui boursouflait en elle ! » (*A Apollinaire avec un sourire d'excuse.*) Rabelais... (*Il rit.*) La femme de Pantagruel avait englouti je ne sais combien de kilos de tripes. Vous imaginez ce qui s'ensuivit ? (*Il rit.*) Ah ! le flot intarissable, le torrent, la cataracte ! Quelle force au monde aurait pu arrêter ce déluge ? Et la « sauver » ? (*Avec une amertume angoissée.*) Un miracle, n'est-ce pas ? Une puissance surnaturelle qui arrête soudain la mécanique ! Le miracle, la grâce ! Ah ! si cela était ! Quels horizons prodigieux nous seraient ouverts ! (*Il hausse les épaules.*) Nous avons une limite, hélas ! La terre. C'est notre vieille mère. Notre joie, notre tourment...

APOLLINAIRE. Où voulez-vous en venir ?

LE DOCTEUR, *s'échauffant de nouveau.* Vous préférez que je vous parle de « complexes », de « libido », de « transferts », de « compensations » et autres bouffonneries ! Joli langage ! Ça fait plus riche, mais cela revient au même exactement ! (*Avec force.*) Vous n'avez donc pas compris ce qui lui arrive, à votre beau-père ? Il est possédé. C'est tout.

APOLLINAIRE et ROSE. Possédé ?

LE DOCTEUR. Possédé, eh oui ! Par un dieu. Un dieu qui se venge. Vous ne direz pas qu'il ne l'a pas cherché ! Des années durant il l'a renié, méprisé, outragé ! Il a piétiné les lois sacrées ! Alors !... Dieu terrible et rayonnant, l'appelaient les Anciens. Dionysos ! Vous connaissez ?

APOLLINAIRE. Oui... mais peut-on savoir ?...

LE DOCTEUR. Savez-vous le joli tour qu'il joua à un certain Penthée, ledit Dionysos ? Penthée, un type dans le genre de votre beau-père ?...

ROSE, *brusquement, très calme, mais une lueur étrange dans le regard.* Moi, je le sais.

(*Apollinaire épouvanté se tourne brusquement vers Rose et la fixe.*)

LE DOCTEUR, *amusé, à Rose.* Vous le savez !... Bravo !... (*Riant.*) Le sauver ! Oh belle matière fécale !... Déchiré par les Bacchantes, la tête tranchée, enfilée sur le thyrse !

ROSE, *du même ton.* Sur le thyrse, parfaitement ! La tête coupée !

APOLLINAIRE, *la fixant, stupéfait.* Rose !

(*Mais Rose n'a pas envie de se taire. Elle insiste au contraire. Sous sa passivité habituelle, on la sent soudain qui s'enflamme à mesure qu'elle parle, d'une ardeur tout à fait inattendue qui s'élève en elle et va monter jusqu'à une véritable exaltation bachique. Apollinaire la regarde et l'écoute comme s'il la voyait pour la première fois.*)

ROSE. Je l'ai appris à l'école : Penthée et les Bacchantes. Oh ! je me souviens !... Quel idiot, ce Penthée ! C'était bien fait pour lui !

APOLLINAIRE. Bien fait !... Rose !

ROSE. Bien fait pour lui !... Cet idiot, vous ne savez pas ce qu'il faisait : il passait son temps à filer la quenouille ! A faire la cuisine ! Il ne sortait jamais de chez lui !... Quand Dionysos est arrivé dans la ville, toutes les femmes se sont sauvées avec lui dans la montagne. Elles se sont mises à courir, à danser pieds nus dans les prairies, à jouer librement avec les bêtes sauvages : Alors Penthée, le roi du pays, a ordonné de l'arrêter ! L'imbécile : il n'avait pas compris que Dionysos était un dieu. Et Dionysos l'a puni. Il l'a métamorphosé en lion. « Un lion ! Au secours ! Un lion ! Tuez-le ! Tuez-le donc ! » Elles se jettent sur lui. « Coupez-lui la tête ! Pas de pitié ! La tête ! Coupez-lui la tête ! »

APOLLINAIRE, *attrapant Rose par un poignet.* Rose !

(*Rose s'arrête d'un coup et redevient souriante et calme comme avant.*)

ROSE. Oui... Voilà papa.

(*On entend le bruit d'une motocyclette qui approche. Des cris, un grincement de freins. Tous se sont levés. Gorgonio entre, venant de la route, suivi de Vespina et d'Enée. Leurs habits du dimanche un peu défaits par le vent de la course.*)

GORGONIO, *triomphant.* Alors ? Je ne sais pas bien conduire ! Avec moi, rien ne peut vous arriver ! (*Il s'arrête en apercevant Rose et Apollinaire.*)

APOLLINAIRE, *s'avançant vers lui.* Papa !

ROSE, *avec quelque retenue.* Papa !

GORGONIO, *avec une explosion de joie émue.* Mes enfants ! (*Il embrasse Apollinaire qui lui rend son accolade avec la même ardeur. Puis il embrasse Rose.*) Rose ! Apollinaire ! Mes enfants chéris ! (*Il serre les deux mains du docteur avec effusion.*) Docteur, quelle surprise !

LE DOCTEUR, *très calme.* Sauf erreur, nous nous sommes vus hier !

GORGONIO, *soudain à Apollinaire et à Rose.* Attendez ! (*Il s'écarte pour qu'ils le voient mieux.*) Regardez-moi. (*Au docteur.*) Vous, taisez-vous ! (*Aux enfants.*) Est-ce que j'ai l'air fatigué ? Répondez.

APOLLINAIRE, *hésitant.* Oui.

ROSE, *presque en même temps.* Non.

APOLLINAIRE et ROSE, *brusquement.* Non, pas du tout !

GORGONIO, *triomphant au docteur.* Ah ! Je ne le leur fais pas dire ! (*Fièrement, se désignant du doigt.*) Debout depuis cinq heures ! (*Il baise la main du curé.*) Monsieur le Curé !

LE CURÉ, *montrant les fleurs qu'il a cueillies.* Je me suis permis...

GORGONIO, *l'interrompant.* Mes enfants ! Le beau sermon que nous avons entendu ce matin ! Votre premier vicaire est un grand orateur, Monsieur le Curé. L'excellente idée que vous avez eue de lui confier la grand-messe du dimanche. « Si ton œil est pour toi une occasion de scandale, arrache-le et jette-le loin de toi ! Car il vaut mieux qu'un seul de tes membres périsse plutôt que ton corps brûle pour l'éternité. »

LE DOCTEUR. Le plus difficile n'est pas tant de s'arracher l'œil, mais de se rendre compte que cet œil est une occasion de scandale !

(*Gorgonio sans l'écouter se tourne vers Rose et Apollinaire, les prend chacun par un bras et les serre contre lui.*)

GORGONIO. Tous les matins, quand je m'éveille, j'ai la certitude que la journée va m'apporter une surprise heureuse. Je n'ai jamais longtemps à attendre ! Aujourd'hui, ma surprise c'est vous.

APOLLINAIRE. Cher papa. Nous voudrions...

(*Gorgonio les embrasse l'un après l'autre, les yeux brillants de bonheur et d'émotion et les entraîne le long des plates-bandes.*)

GORGONIO. Est-ce que vous avez vu mes fleurs ? Remarquez la diversité des couleurs, la délicatesse de ces pétales ; et tous ces insectes, toutes ces petites bêtes qui se cachent dedans pour faire l'amour ! C'est mon œuvre. Mais oui ! C'est moi qui ai tout planté, avec les bons conseils de mon cher ami le curé. Tous les matins à l'aube, je suis dans mon jardin et je cultive mes fleurs. A cette heure-là, je voudrais que vous les voyiez : tout est ruisselant de rosée : les pétales, les herbes, les toiles d'araignées ! Et dès que le soleil paraît, toutes les fleurs s'ouvrent d'un seul coup. Je suis tout seul. Pas un bruit. Et mes mains accomplissent des miracles. Là où elles se posent, les fleurs se mettent à pousser et se multiplient.

(*On entend la voix d'une petite fille qui approche sur la route en chantant.*)

LA VOIX

Trente et quarante.
Tout le monde chante !
Chante la poulette.
Madame Antoinette,
Va faire l'omelette,
Donnez votre assiette.
Chante la fauvette...

(*Tous se sont retournés, surpris, la petite entre dans la maison.*)

ENÉE, *impassible.* La petite sœur de ma femme.

GORGONIO, *continuant.* J'ai découvert que chaque heure du jour possède son secret. C'est fou, ce qu'on peut se faire d'idées fausses sur les heures ! On dit que la nuit est faite pour l'amour, par exemple ! Erreur profonde ! (*Avec force.*) L'heure de l'amour, c'est le plein soleil ! C'est comme le temple de l'amour : ce n'est pas le lit, c'est l'herbe verte !

(*Un jeune homme apparaît venant de la route et traverse le jardin. Il regarde tout le monde avec hostilité sans saluer et entre dans la maison. Il est trapu, vêtu avec une élégance vulgaire. Apollinaire et Rose le regardent.*)

ENÉE, *impassible.* Le frère de ma femme.

GORGONIO, *continuant.* Les heures de la nuit, par contre, le silence, la clarté des étoiles révèlent à l'esprit le secret des choses cachées. « Gunmai sé anàssa, téos nu tis é brotos essi... » (*Il sourit, radieux.*) Je me suis mis à parler toutes les langues ! Même celles que je ne savais pas ! Tout ce que j'ai appris jadis me revient miraculeusement. Je passe la nuit à lire et à étudier. Le sommeil, c'est du temps perdu ! « Wilt thou be gone ? It is not yet near day... It was the nightingale, and not the lark... C'était le rossignol, ce n'était pas l'alouette ! » (*Avec passion, il fixe Vespina qui reste immobile, les yeux baissés, au bras d'Enée.*) «Ille mi par deo esse videtur... », le voilà bien l'égal des dieux... « Ille, si fas est, superare divos... », plus fort que la divinité... « Qui sedens adversus identidem te spectat et audit. » Il est en face de toi, il te regarde, il t'écoute... « Dulce ridentem... » Et toi, doucement, tu lui souris...

(*Venant de la route, passent, traversent le jardin pour entrer dans la maison, un homme et une femme d'âge mûr. Ils saluent d'un petit signe de tête. La femme est vêtue comme une paysanne endimanchée, avec une certaine dignité. Elle a un livre de messe et un chapelet à la main. L'homme a la veste sur le bras, des bretelles et un mouchoir passé entre le col et le cou.*)

ENÉE, *impassible.* Les parents de ma femme.

GORGONIO, *dans un nouvel élan de tendresse.* Mes chéris !... (*Il les embrasse.*) Je vous montrerai mes livres ! Et ma moto ! C'est merveilleux ! Je vous emmènerai faire un tour !... Vous savez que je tire l'épée ? Chaque matin, avec mon fidèle Enée. Il faut que vous voyiez ça ! (*Il rit.*) Mais si nous pensions d'abord à déjeuner ! (*Au docteur et au curé.*) Vous aussi ! Vous n'allez pas nous quitter ! Tous en famille, là, dans le jardin. (*Il sourit, en confidence.*) Excusez-moi, la table de la maison est occupée par la famille de notre Vespina. De très braves gens ! Ils habitent avec moi. (*A Vespina avec galanterie.*) S'il vous plaît ! Vous pensez à nous ? Je meurs de faim !

VESPINA. Oui, Monsieur.

(*Elle entre dans la maison et pendant la scène suivante entrera et sortira alternativement, tout en mettant le couvert dehors. Apollinaire, tout troublé, commence à déballer plusieurs petits paquets et aligne sur la table des objets qu'il nomme au fur et à mesure.*)

APOLLINAIRE. Voici un napperon que Vandina a brodé pour son grand-père. Lalla t'envoie la petite balle. Mimi, cette cravate. Et Berto a composé pour toi une poésie. (*Il tend une feuille de papier à Rose.*) Veux-tu la lire ?

GORGONIO, *ému.* Mes trésors ! (*Triomphant, vers le docteur et le curé.*) Vous n'imaginez pas comme ils m'aiment !

ROSE, *lisant*

Le gai printemps est de retour,
Avec les bras chargés de roses ;
La pâquerette à peine éclose
A sa voisine dit : Bonjour !

(*Un temps.*)

APOLLINAIRE, *à Gorgonio.* Papa, tu ne peux pas continuer à vivre tout seul. Loin de ceux que tu aimes. Tes petits-enfants grandissent et ils ne te connaissent même pas...

(*Gorgonio le fixe en silence, l'œil enflammé, et commence à se promener de long en large.*)

ROSE, *continuant à lire*

Petits oiseaux, dans le feuillage,
Pourquoi chantez-vous si gaiement ?
Nous chanterons bien davantage,
Quand naîtront nos petits enfants !

APOLLINAIRE, *avec l'émotion de quelqu'un qui se jette à l'eau.* Pourquoi ne viens-tu pas vivre avec nous ? Des fleurs, nous en avons sur le balcon. Pour le latin, tu auras Mimi : elle est la première de sa classe. Et l'escrime, si vraiment tu ne peux pas t'en passer, j'essaierai de m'y mettre...

(*Gorgonio continue à se promener de long en large.*)

ROSE, *continuant*

Papillons du printemps nouveau
Qui volent sur les primevères,
Allez porter à mon grand-père
Les baisers du petit Berto.

APOLLINAIRE. A mon âge, tu sais, on a tellement de choses à penser, quand on a une famille : la femme, la santé, les naissances, la vie à gagner, les devoirs conjugaux ! Alors, on imagine que les vieux n'ont pas de souci : qu'ils n'ont besoin de rien, qu'ils vivent sans danger, sans passion... (*Avec un sourire presque enfantin.*) ... exactement ce que les bébés pensent de leurs parents. (*Grave, rougissant.*) Eh bien ! je veux te dire... justement... que je ne suis plus un bébé, tu comprends ce que je veux dire.

Je veux dire... que je comprends ! Si la solitude te pèse, nous croyons interpréter la volonté de la pauvre maman ! Remarie-toi ! Pourquoi pas ? Tu dois pouvoir trouver une femme affectueuse, dans les cinquante ans...

(*Gorgonio s'arrête brusquement face à lui et le fixe, les yeux brillants. Il continue, rouge, bégayant.*)

C'est notre faute ! Nous n'aurions pas dû te laisser seul ! Et nous voudrions essayer de réparer...

(*Gorgonio reprend sa marche de long en large.*)

LE DOCTEUR, *énervé à Apollinaire.* Si vous permettez, mon vieux, plus tard, le procès des responsabilités. (*A Gorgonio.*) Cher ami, inutile de vous le cacher, c'est moi l'auteur de cette petite démarche diplomatico-familiale. Ne croyez pas que votre état actuel me rassure ! Je sais, vous n'aimez pas que je vous le dise ! Vous étiez malade, il n'y a pas si longtemps ! Et du jour au lendemain, fini ! Plus rien ! Vous nagez dans une euphorie excessive qui, pour nous médecins, est plus inquiétante encore. Croyez-moi, si vous avez encore un peu de bon sens, écoutez les conseils de vos enfants.

LE CURÉ. Bravo, bravo, bravo !

(*Gorgonio s'arrête brusquement face au docteur et le fixe. Successivement il regarde de la même manière Rose, Apollinaire et le curé. Vespina a fini de mettre le couvert et a disparu dans la maison, ainsi qu'Enée. Gorgonio parle d'une voix que l'émotion et le bonheur transfirgurent.*)

GORGONIO. Mes enfants... Mes bons amis, j'ai une grande révélation à vous faire. (*Un temps.*) J'ai une maîtresse.

(*Quelques instants de silence consterné. Apollinaire et Rose le fixent avec terreur. Le curé baisse les yeux sur son bouquet. Le docteur rit en silence en allumant son cigare. Gorgonio continue. Il a peine à maîtriser l'élan de bonheur et d'orgueil qui lui gonfle le cou et lui empourpre le visage.*)

J'imagine que vous n'aurez pas de mal à comprendre de qui il s'agit. Mais, n'attendez pas de moi que je vous dise son nom. C'est une jeune femme. Extrêmement jeune.

(*Un silence pendant lequel on entend un gémissement étouffé d'Apollinaire.*)

Elle est belle. Non. Elle est très belle. Elle est plus que belle ! (*Un temps.*) C'est une jeune mariée, et pour moi elle trompe un mari beaucoup plus jeune que moi.

(*Dans son élan de joie il embrasse Rose et Apollinaire qui s'assied à la table et se prend la tête dans les mains, tout en poussant un nouveau gémissement.*)

Comment cela est-il arrivé ? Vous voudriez à présent que je vous le dise. Je ne peux pas vous révéler les détails, vous le comprenez aisément. Sachez seulement que ce fut brutal, foudroyant de part et d'autre. Vous ne vous attendiez pas à ce genre de confidence, n'est-ce pas ? Et pourtant, je dois faire effort sur moi-même pour ne pas vous en dire davantage. Vous m'avez apporté tant d'affection ; vous m'entourez d'une telle chaleur, d'une telle sympathie ; toutes vos attentions, votre dévouement ; et puis je vois que vous vous faites tant de soucis à mon sujet : je n'ai pas pu résister. Il a fallu que je vous fasse partager le merveilleux secret qui a transformé mon existence. (*Exubérant.*) Et maintenant, à table ! A table ! Les bonnes choses doivent se fêter en mangeant ! Et je meurs de faim ! Le bonheur donne faim ! Pour manger comme je mange il faut que je sois béni du ciel : je digère tout !

(*Il s'assied à côté d'Apollinaire et fait asseoir Rose qu'il a prise par la main. Il se sert abondamment et commence à manger avec grand appétit.*

ROSE, *à Apollinaire, à mi-voix.* Apollinaire... J'ai le hoquet.

(*Le docteur et le curé s'asseyent et se servent à leur tour.*)

APOLLINAIRE, *s'essuyant les yeux.* Pauvre papa !

(*Il l'embrasse. Gorgonio embrasse Apollinaire à son tour. Il sourit et continue à manger.*)

ROSE, *entre deux hoquets.* Papa !

(*Elle embrasse Gorgonio. Celui-ci lui rend son baiser, souriant et se remet à manger. Apollinaire, dans le silence, donne un autre baiser à Gorgonio. Celui-ci le lui rend et embrasse à nouveau Rose Le silence n'est interrompu que par les hoquets de Rose et par le claquement rythmé des baisers.*)

GORGONIO, *ému.* Petite minute d'attendrissement général.

LE DOCTEUR. Eh bien ! moi qui me vante de militer encore de façon active sous l'étendard de Vénus — et *non sine gloria* — je n'ai qu'à m'incliner très bas devant la bonne fortune qui échoit à notre vaillant et vieil ami. Et, *pietatis causa*, j'invite les personnes présentes... (*En regardant Apollinnaire avec insistance.*) ... à rengainer les commentaires inutiles et à lever leur verre au bonheur de Monsieur Gorgonio.

APOLLINAIRE, *levant subitement la tête.* Alors il faut se taire ! (*Elevant peu à peu la voix.*) Vous préférez le laisser à son atroce illusion ! Et nous prétendons l'aimer !

LE DOCTEUR, *sèchement.* Ne faites pas l'enfant, mon petit vieux. Laissez-nous manger tranquillement.

GORGONIO, *après avoir bu, légèrement surpris.* Qu'est-ce qu'il y a, mon petit ?

APOLLINAIRE. Mais c'est un crime ! Vous m'entendez ! Nous avons le devoir de lui ouvrir les yeux. La vérité. De lui dire toute la vérité. A n'importe quel prix. (*Avec agressivité au curé.*) Enfin, Monsieur le Curé !

LE CURÉ, *un peu ahuri.* La vérité ! Bien sûr, la vérité, toujours, la vérité ! Mais n'oublions pas d'abord la charité chrétienne, et le respect filial... Je lui dirai, ne vous inquiétez pas !

LE DOCTEUR, *avec colère à Apollinaire.* Bon ! bon ! Puisque vous ne voulez rien comprendre !... Allez-y ! (*Il se remet à manger avec colère.*)

GORGONIO. De quoi parlez-vous donc, mes bons amis ?

APOLLINAIRE. J'en prends l'entière responsabilité. (*Il fixe Gorgonio avec émotion et une sorte d'agressivité.*) Papa, est-ce que je t'aime ? Réponds ?

GORGONIO, *déconcerté, mais souriant.* Bien sûr que tu m'aimes, mon petit. Quelle question !

APOLLINAIRE. Non, pas comme ça. Je veux dire : es-tu profondément convaincu, de toute ton âme, que je t'aime ?

GORGONIO, *souriant.* Mais oui, mon chéri, je suis profondément convaincu de toute mon âme, que tu m'aimes, parce que tu n'as jamais cessé de me porter de l'admiration et que tu as cherché toujours à suivre mon exemple.

APOLLINAIRE, *vibrant.* Alors, regarde-moi, papa : papa, tu ne cesse sde vivre dans le plus atroce des mensonges. Ton secret n'est pas un secret : tout le monde le connaît. Nous le savions déjà avant que

tu nous le dises. Cette femme est une gueuse qui mériterait d'être fouettée en place publique et si son mari ne dit rien, ce n'est pas par ignorance, mais dans l'espoir de te voir dilapider toute ta fortune !

(*Gorgonio s'est pétrifié. Pâle comme un mort, il agite les lèvres sans rien dire.*)

LE DOCTEUR, *avec colère, à Apollinaire.* Vous, priez le ciel de ne jamais être veuf !

APOLLINAIRE, *baisant la main de Gorgonio.* Pardonne-moi, papa. Je parle à ta raison. Je parle à ton cœur. Ta raison, papa, doit te dire que tu es vieux, qu'il n'y a pas une jeune femme au monde qui se donnerait à toi par amour. (*Rougissant.*) Bien sûr, je comprends l'attirance, la séduction que peut exercer une belle fille jeune sur un homme de ton âge, après toute une vie de solitude. (*Avec force.*) Mais tu dois t'arracher à cet enchantement diabolique, indigne de toi, de ta vie passée, indigne de ton amour pour la pauvre maman, quitte à t'arracher le cœur ; quitte à chasser de toi le démon qui te possède, comme certains l'affirment, en te faisant exorciser. (*Au curé.*) J'en appelle à vous, Monsieur le Curé.

LE CURÉ, *toujours un peu ahuri.* Exorciser ? Non, je ne crois pas que ce soit le cas ! (*A Gorgonio.*) Mais... (*Aux autres.*) Je vais lui dire !... (*A Gorgonio.*) Mon cher fils, rendez-vous compte ; c'est le péché d'adultère, de toute évidence. Il n'y a même pas à discuter. C'est un péché grave, avec scandale public. Et si vous alliez mourir en état de péché mortel ! Vous le savez, vous vous verriez fermer les portes de la vie éternelle où vous attend l'âme de votre chère épouse !

(*Gorgonio, toujours raide, pâle et immobile, commence à pleurer.*)

La tentation sait prendre des voies détournées. Qu'est-ce que fait le diable ? Il utilise nos sens. C'est toujours la même histoire : Adam..., etc..., etc... Je ne vais pas vous la raconter. Mais nous avons des moyens pour vaincre la tentation, des moyens naturels et surnaturels. Dieu ne permet aucune tentation qui soit au-dessus de nos forces. Voyons les moyens naturels. Le plus efficace serait la raison, l'intelligence qui nous fait distinguer le bien du mal et qui est un privilège accordé à l'homme...

LE DOCTEUR. J'avais un chien, moi, très intelligent. Il s'appelait Floc.

LE CURÉ, *riant comme à une plaisanterie.* Les animaux n'ont pas de véritable intelligence : ils ne sont pas faits à la ressemblance de Dieu. Ensuite, il y a les moyens surnaturels : la prière, les sacrements. (*Haussant les épaules.*) C'est fait pour ça : suffit de vouloir ! Enfin, mon cher fils, dites-moi pourquoi, après avoir mené une vie exemplaire, vous iriez tout gâcher la veille même du jour où vous allez retrouver l'épouse que vous aimez avec tout votre cœur, avec tout votre esprit... Amen ! (*Aux autres.*) Je lui ai dit !

(*Les larmes continuent à couler sur le visage de Gorgonio.*)

APOLLINAIRE, *pleurant.* Pense à la pauvre maman...

ROSE, *pleurant.* Papa !...

GORGONIO, *pleurant.* Ma Lilia ! Si douce, si souriante, si bonne !... C'est là que nous nous asseyions. Je me souviens. (*A Rose.*) Tu jouais avec les graviers de l'allée. Ici exactement où tu es assise. Nous restions là. En plein soleil. Elle avait toujours peur du froid. Du froid et des chiens...

(*Un temps. Tous, sauf le docteur, pleurent, s'essuyant les yeux et se mouchant bruyamment. Gorgonio reprend avec un sourire à travers ses larmes.*)

Pauvre Lilia ! Comme elle doit être heureuse de me voir si heureux !

(*Tous s'arrêtent brusquement de se moucher et de pleurer. Gorgonio reprend en s'essuyant les yeux, à Rose.*)

Quel est ton tour de taille ?

ROSE, *ahurie.* Moi ?

GORGONIO, *avec orgueil à travers ses larmes.* Cette jeune femme, que je persisterai malgré tout à ne pas nommer, a 55 de tour de taille, 90 de hanches, 90 de poitrine. Il y a des moments où je me demande avec anxiété, avec terreur même : Pourquoi ? Pourquoi un bienfait aussi immense m'a-t-il été accordé à l'heure où j'avais renoncé à tout, où je n'attendais plus que le moment de mourir ! (*Avec force.*) Eh bien, il y a une raison. Tout a sa raison. La sagesse et la justice du créateur sont infinies : une existence de sacrifices et de souffrances comme la mienne méritait quelques jours de bonheur. Voilà la raison. Et Dieu, par l'intercession de ma chère Lilia, m'a accordé cette récompense qu'appelait la conduite de toute ma vie. (*Affectueusement paternel.*) Tout le reste est faux et sans importance. Je vous pardonne, mes chéris, du fond de mon cœur de père. Allons, ne parlons plus jamais de tout cela. (*Il boit.*)

(*Enée vient de sortir de la maison, impassible, un coussin à la main.*)

ENÉE. Le coussin pour la sieste de Monsieur.

APOLLINAIRE, *bas, au docteur.* Mais alors, il est fou ?

(*Le docteur hausse les épaules. Apollinaire, fixant Gorgonio dans les yeux.*)
Neuf fois neuf ?

(*Gorgonio s'installe pour la sieste, aidé par Enée.*)

GORGONIO, *machinalement.* Quatre-vingt-un.

APOLLINAIRE. Qui a écrit la *Divine Comédie ?*

GORDONIO. Dante Alighieri.

APOLLINAIRE. Qui a découvert l'Amérique ?

GORGONIO. Christophe Colomb.

LE CURÉ. Combien y a-t-il de péchés capitaux ?

GORGONIO. Sept. (*Il bâille.*)

LE CURÉ. Très bien. Et de vertus théologales ?

GORGONIO. Trois.

LE CURÉ. Parfait. Quel est le jour de la semaine où l'on ne doit pas manger de viande ?

GORGONIO. Le vendredi. (*Sincèrement étonné.*) C'est un nouveau jeu ? (*Il s'étire, la tête sur le coussin.*) Quelle belle journée, mes amis. Je sens la douceur de l'air entre la peau et la chemise. Je vois passer les nuages blancs à travers les branches. La sieste de midi, mes enfants, est le meilleur sommeil, croyez-moi, et non pas un inconvénient de l'âge. D'ailleurs, je n'éprouve aucun des inconvénients de l'âge. (*Il ouvre la bouche.*) Je n'ai même pas une dent gâtée ! (*Il ferme les yeux et s'endort. Un temps. Enée a installé les pieds de Gorgonio sur le banc. Il se relève et fait signe aux autres de se taire.*)

ENÉE. Chut ! Il dort !

(*Il enlève son chapeau, s'essuie le front. Avec son calme habituel, il essuie le bord intérieur du chapeau avec son mouchoir, les yeux baissés.*)
Ces messieurs-dames sont au courant, je pense... Tout le monde le sait dans le pays ; alors, autant que ces messieurs-dames l'apprennent de moi. C'est préférable !

(*Silence. Tous le regardent. Il jette un regard plein de compassion vers Gorgonio endormi, hoche la tête.*)

Pauvre Monsieur Gorgonio ! Qui aurait pu penser qu'il en arriverait là !

LE DOCTEUR. Là ? Où ?

ENÉE, *le regardant fixement.* ... A vendre tout ce qu'il possède ! Allez savoir ce qui lui a pris ! Tous ses biens ; tout ce qu'il vous avait promis sur son testament, Madame... Il a tout vendu. (*Il soupire.*) Eh oui !... La maison, c'est tout ce qui reste. La maison avec le jardin et le verger... (*Un temps. Il remet son chapeau.*) Ces messieurs-dames peuvent être tranquilles. Les choses sont parfaitement en règle. Si on voulait vérifier j'ai même noté les dates des ventes. On ne sait jamais !... (*Un temps.*) Monsieur Gorgonio a l'habitude de dormir une demi-heure. Je reviendrai pour le réveiller. Messieurs-dames... (*Il sort.*)

APOLLINAIRE, *avec violence.* Sale... maquereau ! espèce d'ordure (*Il regarde Gorgonio qui dort.*) Et lui qui dort ! Il est tranquille ! Il est heureux ! (*Il se tourne vers le docteur, agressif et pleurant à moitié.*) Alors, vous pensez que tout est dit ! Il n'y a plus qu'à le faire interdire ou intenter un procès à ces gredins !

LE DOCTEUR. Chut ! (*Il le prend par le bras et l'entraîne.*) Allons plus loin ! Nous pourrons parler. (*Geste de fatalité.*) Vous savez mon opinion !... Et pourtant dans son absurdité, il a une bonne foi que je continue de respecter.

(*Apollinaire a pris Rose par le bras et sort avec elle en se retournant pour regarder encore une fois Gorgonio qui dort. Le docteur les suit avec le curé. Il respire à pleins poumons.*)

Regardez ce ciel, Monsieur le Curé. Je ne connais rien de plus doux que cette heure où le soleil commence à décliner. C'est vraiment le moment de la journée où l'on regrette le plus d'être mortel. Un cigare, Monsieur le Curé ?

(*Ils sortent. Un long temps. Gorgonio continue à dormir. A la grille apparaissent les deux vieilles femmes. Elles voient Gordonio endormi et le regardent quelques instants en silence. Puis elles entrent, s'approchent de lui et attendent en le fixant du regard. Gorgonio continue à dormir. Alors elles s'asseyent en face de lui, sans cesser de le fixer. Au bout d'un moment, Gorgonio se dresse à demi et entrouvre les yeux.*)

GORGONIO, *répète en bégayant.* ... même pas une dent gâtée (*Il aperçoit les vieilles dames.*) Hé !

(*Les deux vieilles sans dire un mot saluent d'un hochement de tête. Gorgonio se frotte les yeux et les fixe quelques instants. Il regarde autour de lui, comme s'il cherchait les autres, puis recommence à fixer les vieilles. Il se lève, va regarder à la grille, revient et s'arrête à quelques pas des deux vieilles.*)

GORGONIO. Où sont-ils passés ? Vous n'avez vu personne ?

PREMIÈRE VIEILLE. Personne.

DEUXIÈME VIEILLE. Personne.

GORGONIO, *se reprend et les salue.* Excusez-moi. Bonsoir, Mesdames. Je suis à votre entière disposition, mais ma réponse n'a pas changé.

PREMIÈRE VIEILLE. C'est nous qui voulons vous faire une autre proposition.

DEUXIÈME VIEILLE. Une nouvelle proposition.

GORGONIO, *soudain très troublé.* Est-ce que vous insistez toujours pour... cette clause ?

DEUXIÈME VIEILLE. Toujours.

PREMIÈRE VIEILLE. Toujours, bien sûr.

GORGONIO, *qui commence à s'irriter tout en gardant un ton correct.* Je suis désolé, Mesdames. Je vous ai déjà dit que dans ce cas je ne peux pas prendre votre offre en considération. Excusez-moi.

PREMIÈRE VIEILLE, *sans s'émouvoir.* Nous sommes venues vous proposer le double.

DEUXIÈME VIEILLE. Le double du prix.

GORGONIO. Je vous ai dit non, Madame. Ne m'obligez pas à vous en dire davantage. Je vous en prie. C'est non, une fois pour toutes, excusez-moi.

PREMIÈRE VIEILLE. Nous sommes décidées à conclure cette affaire.

DEUXIÈME VIEILLE. A n'importe quel prix.

GORGONIO. Si je vous dis non, c'est non ! Je vous prie de m'excuser. Bonsoir, Mesdames.

PREMIÈRE VIEILLE, *s'en allant.* Nous restons au village jusqu'à l'angélus. Avant de repartir nous pourrons repasser prendre votre réponse.

DEUXIÈME VIEILLE. Après la bénédiction, nous repasserons.

PREMIÈRE VIEILLE. A tout à l'heure, Monsieur.

DEUXIÈME VIEILLE. Monsieur.

(*Les deux vieilles sortent par la grille. La lumière de l'après-midi peu à peu décroît. Le soir commence à descendre. Gorgonio reste quelques instants sans bouger. Vespina sort de la maison dans son dos et s'approche de la table qu'elle commence à desservir. Ses mouvements brusques trahissent une colère rentrée. Gorgonio se retourne et la voit. Une rougeur soudaine et violente envahit son visage. Ses yeux s'éclairent. Il s'approche, les bras tendus, transfiguré par le désir et l'amour. Vespina, sans se retourner, dit sèchement.*)

VESPINA. Ne me touchez pas !

(*Gorgonio s'arrête aussitôt, mais son visage garde la même expression. Tremblant de bonheur, il dit à mi-voix, avec transport.*)

GORGONIO. Cette nuit, entre une heure et deux, j'ai découvert la formule qui exprime exactement la nature de notre amour. Je crois qu'elle te plaira. « A la terre tient la racine, comme à Gorgonio Vespina. » Tu aimes ?

VESPINA, *du bout des lèvres.* Oui.

GORGONIO, *avec une émotion croissante.* La racine s'allonge sous la terre, elle pénètre, elle grandit, elle pousse dans toutes les directions. Du dehors, on ne voit rien !... C'est vrai. Personne ne sait. Je ne te compromets pas ! Je ne trahis rien de notre secret : silence ! Mais à l'intérieur, la racine a tout envahi ; elle est partout. On ne peut plus arracher la racine, sans arracher en même temps la terre, sans briser tout. « A la terre tient la racine, comme à Gorgonio Vespina. » J'étais sûr que tu aimerais ! (*Il la serre contre lui.*) Embrasse-moi.

VESPINA. Je vous ai dit de ne pas me toucher. Voilà.

(*Elle lui donne un baiser cependant, comme une chose due et normale.*)

GORGONIO. Il n'y a personne !

VESPINA. C'est pas pour ça ! Vous savez bien que dans ma famille, ils ne sont pas bavards ! C'est pas leur genre !

GORGONIO, *gravement.* J'ai découvert autre chose, Vespina.

(*Vespina sursaute légèrement.*)

VESPINA. Quoi donc ?

GORGONIO. Une chose terriblement importante. Cela m'est venu à l'aube. Il était quatre heures et demie. Cinq heures au plus tard.

VESPINA. Eh bien ?

(*Il cueille une fleur et la lui tend, lui baise la main, poursuit.*)

GORGONIO. Prends, mon amour. (*Il la regarde.*) J'ouvre à peine les yeux que je pense à toi. Le jour et la nuit, partout et toujours, tout seul et au milieu des foules. (*Il s'assied et la fait asseoir sur ses genoux.*)

(*Vespina se laisse faire. Elle joue nerveusement avec un élastique et, de temps en temps, par un jeu malicieux et provocant, tandis que Gorgonio parle, elle s'amuse à lui faire sauter l'élastique contre le visage.*)

VESPINA. Qu'est-ce que vous avez découvert ?

GORGONIO. Ta formule.

VESPINA. Ma... quoi ?

GORGONIO. Ta formule ! Les mots qui te définissent exactement. Tu es... Sais-tu ce que tu es ?... Tu es solaire — lunaire — vitale ! Aïe ! Solaire ! Pourquoi Solaire ? Parce que tu as apporté le soleil dans ma vie. Lunaire — aïe ! Oui, lunaire ! Parce que la lune est l'astre des amants. Vitale, parce que la vie sans toi, c'est le monde sans sel. Ce qui nous amène à cette autre formule, d'une foudroyante exactitude : « Ce que le sel est à la terre... » Aïe ! ...« Voilà Vespina pour Gorgonio ! »

VESPINA, *avec un rire bref, mi-excité, mi-ironique.* Quel vieux renard ! (*Elle appuie son front contre la tête de Gorgonio.*) Ce qu'il peut se creuser la cervelle toute la journée pour inventer toutes ces bêtises ! Tout ça, c'est prétexte et compagnie ! Pour me prendre sur ses genoux ! Si vous croyez que je ne vous vois pas venir ! Et je fais semblant de parler, et je te caresse ! Et la suite !... Je ne suis pas complètement idiote, vous savez ! (*Brusquement elle lui mordille l'oreille, se laisse glisser à terre. De loin.*) Je vous ai dit de ne pas trop me toucher. Ça me fait de l'effet, vous le savez bien ! N'importe qui ! Un qui ne me plairait pas, c'est pareil. On me touche, crac ! ça y est.

GORGONIO, *fou de désir.* Viens, mon amour !

VESPINA, *agacée.* Où çà ?

GORGONIO. Notre prairie, près des ormeaux.

VESPINA. Sa prairie ! Il n'a que ça dans la tête ! J'ai pas envie aujourd'hui, je vous dis. J'ai autre chose à penser.

GORGONIO. Si ! Viens, mon amour ! Le jour s'enfuit. Quelques heures à peine, c'est tout ce qui nous reste. Les ombres du soir sont nos complices. Viens vite. La nuit va tomber.

VESPINA. Et alors ?

GORGONIO. Alors ! C'est fini pour nous deux. Il n'y a plus qu'à se dire : à demain !

VESPINA, *sèche.* Eh bien, à demain !

GORGONIO. A demain ! Te rends-tu compte de ce que cela veux dire : jusqu'à demain ? La séparation, la solitude. A toi les rigueurs du lit conjugal ; à moi l'attente, l'interminable attente du jour nouveau.

VESPINA, *petit rire bref, trouble.* Vous, par exemple ! Je ne sais pas ce qu'il vous faudrait ! Alors, vingt-quatre heures sur vingt-quatre ! Ça serait votre régime ! (*Elle rejette ses cheveux en arrière et les rajuste.*) Je vous plais donc tant que ça ! Quelle histoire ! Ma parole, vous ne pensez plus qu'à ça ! On croirait un gamin de dix-huit ans !

GORGONIO. Je suis comme l'amoureux de la mer, qui n'a qu'un désir : la posséder tout entière et sans cesse ! Le jour et la nuit ! Il sait bien que c'est impossible, qu'il n'en pourra jamais pénétrer à la nage qu'une infime partie ! Mais même quand il n'y baigne pas, qu'il n'a pas ce contact de sa chair avec les flots, quand il reste à la contempler infiniment, c'est encore une manière de la posséder, aussi réellement qu'avec sa chair. Et il n'attend que le moment de reprendre sa nage avec des forces nouvelles. Il finira par se noyer un jour, peut-être. Qu'est-ce que cela fait ? (*Passant brusquement, mais naturellement de l'émotion lyrique au désir charnel.*) Le petit bois est à deux pas, mon amour. Des lits de feuilles nous attendent. Viens vite.

VESPINA. Je vous ai dit que non... (*Soudain.*) D'ailleurs, je vais m'en aller.

GORGONIO. T'en aller ?

VESPINA. M'en aller, oui. Ça se pourrait bien ! Vous pensez si c'est le moment de me raconter vos histoires.

GORGONIO, *sans comprendre.* Attends ! Ne t'en va pas encore ! Dis-moi au moins que cette nuit, quand tout le monde dort, j'aurai peut-être une visite. Ce ne serait pas la première fois ! Dis-moi que je te verrai te glisser dans l'obscurité avec cette délicieuse audace amoureuse...

VESPINA, *fâchée.* Qu'est-ce que vous croyez ? Je l'ai fait ! Et puis ? Il y en a des femmes qui vous font ça n'importe quand, en s'en fichant ! Si je l'ai fait, c'est que j'en avais envie. C'est tout. Vous n'avez pas à vous en vanter !

GORGONIO. Elle rougit ! Elle rougit ! Mon cher amour ! Elle rougit comme une femme de rien, comme une vénale, comme une perverse ! (*Brusquement grave, avec la voix qui tremble légèrement.*) Je t'interdis de rougir, entends-tu, Vespina ! Car c'est l'amour qui te guide ; et tout le reste n'est rien. Dans l'amour, l'esprit se fait matière ; et la matière, esprit, comprends-tu ? La vie et la mort se confondent et oublient leurs frontières. Le temps et l'espace s'évanouissent, abolis comme dans l'esprit de Dieu... (*Pressant.*) Donne-moi un baiser !

(*Elle soupire, d'un air las, et lui donne un baiser rapide.*)

Encore !

(*Elle lui redonne un baiser, un peu machinalement, puis soudain.*)

VESPINA. Si je m'en vais !...

GORGONIO. Qu'est-ce que tu dis ?

VESPINA. Je dis que si je m'en vais... Je n'en sais rien encore ! Mais si je m'en vais, tant pis pour vous ! Plus rien ! Fini ! Les baisers et le reste... Il vous restera les souvenirs ! (*Brusquement, dans un mouvement de colère croissante, elle tire de la poche de son tablier un livre qu'elle jette aux pieds de Gorgonio.*) Au lieu de vous casser la tête à m'apprendre Périclès ! Les étoiles et les fleuves ! Et je ne sais quoi encore ! Vous m'auriez seulement appris l'anglais et le français, j'aurais pu être dactylo !

(*Elle lui tourne le dos et se remet nerveusement à desservir la table. Gorgonio est allé ramasser le livre. Il l'observe de loin.*)

GORGONIO. Vespina, moi qui me vante de toujours te comprendre, j'avoue que, en ce moment, il y a quelque chose de toi qui m'échappe... Si ! Je te vois nerveuse, inquiète... (*Un temps.*) Qu'est-ce que tu as, Vespina ? (*Silence. Il fait un pas vers elle.*) Vespina... (*Pas de réponse. Un nouveau pas.*) Vespina...

VESPINA. Je le sais, moi, ce que j'ai !

GORGONIO, *regardant le livre.* Ce sont ces études qui te rendent nerveuse ? C'est cela ? Mais dis-le ! C'est Périclès ! (*Son visage s'illumine.*) Mais Périclès, mon amour ! Imagines-tu ce qu'était Périclès ? Le plus illustre représentant d'une époque merveilleuse de l'humanité. On ne peut pas vivre sans connaître Périclès ! Périclès ! Quand il parlait, c'était le tonnerre, c'était la foudre. C'est un fleuve qui jaillissait de sa bouche. Et il ne parlait pas souvent. C'était le père des arts et des lois. Un amant aussi. Figure-toi : il aimait une courtisane, Aspasie...

VESPINA, *se tournant brusquement vers lui et l'interrompant.* Qu'est-ce que ça veut dire, l'interdiction ?

GORGONIO, *la regardant sans comprendre.* L'interdiction ?

VESPINA. Oui, l'interdiction. Qu'est-ce que ça signifie : faire interdire quelqu'un ?

GORGONIO. Voilà, voilà comme je t'aime, mon cher amour ! Tu désires apprendre quelque chose que tu ignores. Tu m'interroges, en tout amour, en toute confiance. Loin de moi, mon amour, l'idée de te faire perdre cette innocence, cette prodigieuse adhérence solaire à la nature que tu possèdes. (*Il rit.*) Je pense à certains esprits superficiels qui appelleraient cela de la vulgarité. Non. C'est ce qu'il y a de merveilleux dans ta force vitale. Tout ce que je veux, c'est t'ouvrir l'esprit à une vision plus ample du monde, qui embrasse les mystères artistiques, scientifiques, poétiques, juridiques... (*Il s'assied, et d'un ton didactique.*) L'interdiction... Lorsque quelqu'un donne des signes manifestes de déséquilibre mental, mieux, d'une incapacité à gouverner sa propre personne et ses intérêts, soit qu'il commette certains excès ou qu'il dilapide ses propres biens, la loi, dans sa sagesse, a prévu d'accorder aux parents de cette personne, le droit d'obtenir ce qu'on appelle l'interdiction.

VESPINA. Ça veut dire ?...

GORGONIO Quiconque est ainsi interdit perd le droit d'administrer ses propres biens et se voit réduit exactement à la condition d'un mineur. Le plus souvent, bien sûr, il s'agit de vieillards auxquels l'âge a fait perdre la raison.
(*Vespina le fixe en silence, d'un œil sombre. Gorgonio la regarde avec un sourire stupide et satisfait.*)

VESPINA. Il n'a pas le droit d'administrer ses biens ?

GORGONIO, *souriant.* Non.

VESPINA. Comme un mineur, vous avez dit.

GORGONIO. Comme un mineur. Exactement. (*Soudain tendrement.*) Mon cher amour, quand cesseras-tu de me dire vous ? Je comprends très bien : l'amour que tu me portes est mêlé d'une sorte de respect. Cela me touche plus que tu ne peux croire. Cela m'humilie aussi. Il y a là une distance que je veux supprimer à tout prix. Je te l'ai dit cent fois. Je te le redis une fois de plus : quand nous sommes seuls, je veux que tu me dises tu.

VESPINA. Et « circonvenir un incapable », qu'est-ce que ça veut dire ? Expliquez-moi ça.

GORGONIO, *avec tendresse.* Explique-moi ça.

VESPINA, *avec impatience.* Expliquez-moi ça.

GORGONIO. « Circonvenir un incapable », cela se dit à propos de certaines personnes peu scrupuleuses qui abusent de la confiance d'un individu qui n'a plus toute sa raison. Le cas le plus fréquent est celui de certaines femmes de mauvaise vie qui entreprennent de séduire un homme vieux et riche pour s'approprier son avoir. Là encore, la loi, dans sa sagesse, a prévu un remède.

VESPINA. Un remède ?

GORGONIO. Les juges peuvent contraindre celui ou celle qui a circonvenu un incapable à restituer les biens mal acquis ; ils peuvent même le condamner, la condamner à la prison.
(*Vespina soudain laisse tomber sur la table la vaisselle qu'elle tenait dans ses mains. Elle crie avec une fureur animale.*)

VESPINA. Je m'en vais !... Je m'en vais !... Je m'en lave les mains... Je m'en vais. Je ne reste pas une minute de plus !... S'ils croient que je vais m'incruster !... En prison ! Rien que ça ! (*D'une main tremblante, elle essaie de dénouer son tablier.*)

GORGONIO, *sans comprendre, la retenant.* Vespina !... au nom de Dieu ! Qu'est-ce qui t'arrive ?... Aïe ! (*Vespina, dans un mouvement furieux pour se libérer de son étreinte, vient de lui mordre la main.*)

VESPINA. Lâchez-moi ! Mais lâchez-moi donc !... Le jour où je suis venue ici, j'aurais mieux fait de me casser la jambe !... Je m'en vais, je vous dis. (*Elle lui crie au visage, pleine de fureur et de terreur.*) Vous ne savez pas pourquoi ils sont venus, vos enfants ? Pour ça, justement. Pour vous faire interdire ! Pour vous, l'interdiction, et pour moi le procès ! J'ai tout entendu ! On a tout entendu !
(*Gorgonio, chancelant, s'accroche à la table pour ne pas tomber.*)

GORGONIO. Qu'est-ce que tu dis ?

VESPINA. Ce que je dis.

GORGONIO. Mes enfants ?...

VESPINA. Ils vont vous faire un procès ! Un procès, vous avez compris ! Ah ! vous êtes bien avancé, maintenant. Voilà ce que vous avez fait de moi, vous pouvez être fier ! J'y suis pour rien, moi. Je ne connais rien à tout ça. J'ai dix-neuf ans. Je ne suis qu'une gosse, moi. (*Elle sanglote de peur.*) Vous avez gâché ma vie, voilà ce que vous avez fait !

GORGONIO, *crie soudain.* Rose !... Apollinaire !... Rose !...

VESPINA. Vous pouvez toujours les appeler ! Ils sont chez le notaire ! Le notaire ! Vous savez ce que ça veut dire ! Je vous dis que j'ai tout entendu !... (*Elle pleure.*) Vous avez gâché ma vie.

GORGONIO, *la saisissant de force.* Répète. Répète ce que tu as entendu. Essaie de ne pas perdre la tête. Par pitié ! (*Criant soudain.*) Mais c'est absurde, c'est monstrueux ! Je ne suis pas malade ! Bon Dieu ! Je ne suis pas fou ! (*Essayant de se dominer.*) Répète ce que tu crois que tu as entendu.

VESPINA. Faites donc pas semblant de ne pas comprendre. Vous avez très bien compris. Un procès : c'est pourtant clair ! Pourquoi ils ne le feraient pas ? Ils ont le droit ! Vous me l'avez dit vous-même ! Ah ! quand il s'agissait de me tourner autour, de faire le séducteur, et le reste... Là, on pouvait compter sur vous. Maintenant, il n'y a plus personne. Quand il s'agit de me défendre !... Je ne veux pas, vous entendez, je ne veux pas !... Il y a longtemps que j'aurais dû partir... Je m'en vais, je m'en vais !

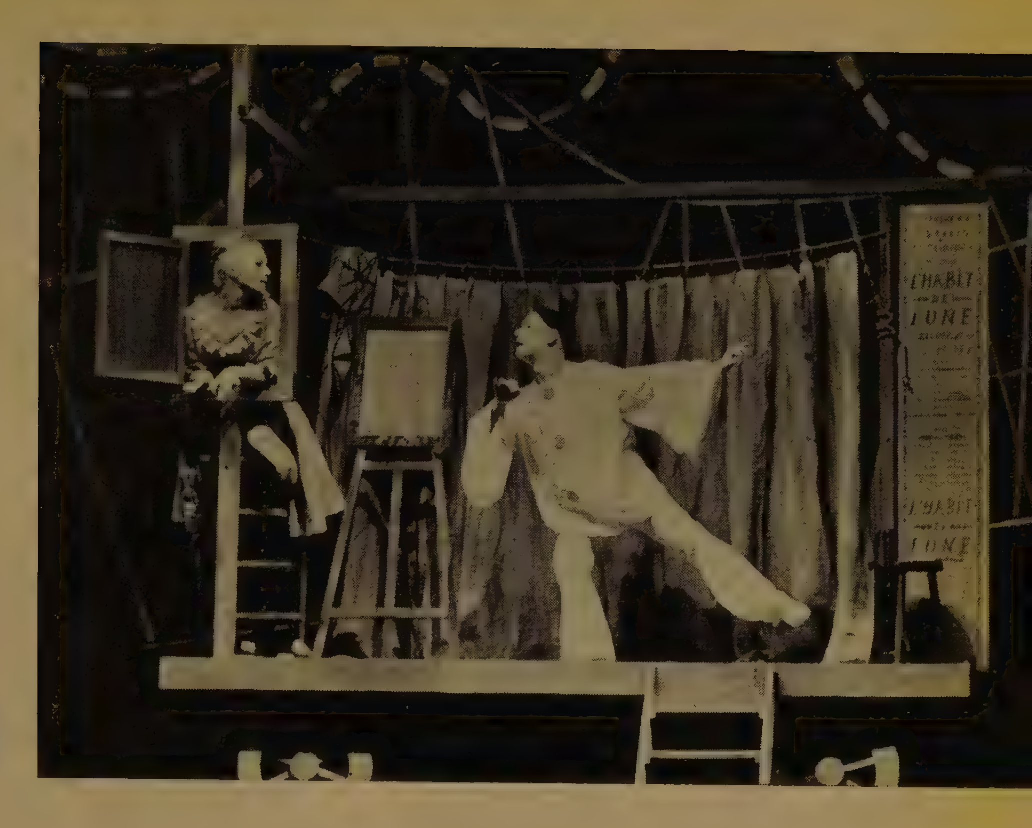
GORGONIO. Non, tu ne t'en iras pas ! Jamais. Tu restes là. Tu ne t'en vas pas. Je suis là, moi. Je te défends. Je me bats. Qu'ils essaient de te prendre à moi ! Et puis, je peux les maudire ! La malédiction paternelle, c'est comme la malédiction de Dieu ! Je les maudirai. Tous ! Allons-nous-en !

VESPINA. Où voulez-vous aller ? Vous êtes fou ?

GORGONIO, *avec une explosion de fureur sauvage.* Ils ne trouveront plus rien ! J'arracherai les fleurs ! Je

ODÉON

Théâtre de France



A LA FÊTE FORAINE, CE SONT TOUJOURS LES MÊMES QUI AMUSENT LES AUTRES

PANTOMIMES D'UN SOU



A L'ESCALE, CE SONT TOUJOURS LES MÊMES QUI S'AMUSENT...

Les Pantomimes d'un sou, de Gilles Segal : « Football », « Le Marionnettiste », « Jour d'escale », « L'Habit de lune », ont été créées le 13 mars 1961 au Théâtre de France, avec Ginette Ancey, André Batisse, Roger Desmare, Guy Jacquet, Patrick Lancelot, Sabine Lods, Jane Martel, Luis Masson, Céline Salles, Dominique Santarelli, Gilles Segal. Musique de Jean Wiener. Décors et costumes d'André Acquart.



PIERROT ET SA FILLE JOUENT LA PANTOMIME ÉTERNELLE... AU CLAIR DE LA LUNE




JOUR D'ESCALE. LE MARIN JOUERA SON AMOUR AU BILLARD ÉLECTRIQUE DE LA VIE





H DE FOOTBALL
- ANGLETERRE A
BES. DEUX AMATEURS
ENTÉS ESSAIENT DE
ER LA VIGILANCE
RBÈRE QUI VEILLE
PORTE DU STADE



LES BLOUSONS NOIRS, UN SOIR DE FÊTE FORAINE, VONT VOLER AU PAUVRE PIERROT SON « HABIT DE LUNE »

FRANCE-ANGLETERRE. LE STADE EST FERMÉ, MAIS, POUR JOUER AU FOOTBALL, NUL BESOIN DE BALLON OU DE SPECTATEURS. IL SUFFIT D'UN SOU D'IMAGINATION...

Gilles Segal a travaillé longtemps avec Marcel Marceau. Marceau le considère, à juste titre, comme son plus brillant disciple. Il lui a, même, permis de présenter ses premières créations, personnelles, au cours de spectacles montés en commun.

Gilles Segal n'est, donc, ni un débutant, ni un inconnu. Les Pantomimes d'un sou *sont, cependant, les premières qu'il nous propose avec sa propre compagnie, hors du patronage un peu écrasant de Marceau. Et, d'emblée, l'élève égale le maître et affirme une personnalité riche de promesses... déjà tenues.*

A. C.



(*Reportage photographique : P.c.*)

LES BEAUTÉS TROPICALES QUI FONT DES JOURS D'ESCALE... DES NUITS DE RÊVE



AMOUR D'UN SOU, AMOUR D'ESCALE ET ENCORE...
IL N'Y EN A PAS POUR TOUT LE MONDE

mettrai le feu à la maison ! Un désert pour leur cupidité ! Un désert pour leurs sourires ! Des ruines ! Des ruines ! Viens, mon amour. Allons-nous-en. Loin d'ici, un petit village au bord de la mer ; ou quelque part, un coin perdu dans la montagne. (*Il délire.*) Je ferai annuler ton mariage, et je t'épouserai. Nous n'aurons plus besoin de cacher notre amour. Tu seras à moi et moi à toi, devant les hommes et devant Dieu.

(*Dans un élan de désespoir grotesque et sauvage, il se jette aux pieds de Vespina et lui entoure les genoux de ses bras tout en sanglotant.*)

VESPINA, *essayant de se dégager.* Lâchez-moi !

GORGONIO. Ne me laisse pas. Si je te perds, si je ne peux plus toucher ton corps... je meurs, tu entends ? Je meurs !

VESPINA. Lâchez-moi !

GORGONIO. Si je ne t'ai pas, je n'ai plus rien ! C'est la nuit, le désespoir, le vide ! La mort. Tu ne me laisseras pas ! Tu partiras avec moi ! Jure-le !

VESPINA. Lâchez-moi !

GORGONIO. Jure-le-moi ! Tu partiras...

VESPINA, *brutale.* Partir ? Pensez donc à ce que vous dites ! Vous n'avez plus le sou !

(*A la grille, les deux vieilles dames sont réapparues. Elles s'arrêtent et regardent la scène, immobiles, impassibles. Vespina les a vues. Gorgonio qui continue à embrasser les genoux de Vespina, lui, n'a rien vu. Vespina, pour faire lâcher prise à Gorgonio, l'attrape par les cheveux.*)

Mais lâchez-moi !

(*Elle se dégage. Gorgonio est resté à genoux.*)

GORGONIO. Vespina !

PREMIÈRE VIEILLE, *de loin.* Nous vous dérangeons ?

(*Gorgonio se retourne. Il les voit. Il reste un instant figé comme s'il ne se rendait pas compte de sa position, puis se lève brusquement et les regarde. Vespina est restée immobile. Un temps.*)

Bonsoir.

DEUXIÈME VIEILLE. Bonsoir.

GORGONIO, *faisant un pas vers elles, la voix changée.* Bonsoir. Je vous en prie, Mesdames. Asseyez-vous.

(*Les deux vieilles s'asseyent en silence. Gorgonio s'assied en face d'elles.*)

Certains événements nouveaux m'ont amené à prendre votre offre en considération. (*Un temps. Sa voix devient encore plus étrange.*) Je suis disposé à vendre cette maison, ainsi que le verger et le jardin y attenant, si vous m'en offrez un prix suffisamment élevé, et à la condition que l'acte de vente soit rédigé et la somme réglée à l'instant même.

(*Un silence.*)

PREMIÈRE VIEILLE. Et... pour le reste ?

(*Gorgonio se raidit encore plus. Son visage devient cadavérique. Il ne répond pas.*)

DEUXIÈME VIEILLE. Nous n'avons jamais été séparées dans la vie. Nous ne voulons pas être séparées dans la mort.

PREMIÈRE VIEILLE. Nous ne regardons pas au prix pour la maison. Mais c'est à cette condition.

DEUXIÈME VIEILLE. Il faut bien penser à tout : nous ne vivrons pas éternellement.

GORGONIO. Vous savez bien qu'il y a déjà quelqu'un.

DEUXIÈME VIEILLE, *souriant.* On peut l'enlever... Je répète que nous ne regardons pas au prix.

PREMIÈRE VIEILLE. Et nous payons comptant.

GORGONIO, *cadavérique.* Je ferai transporter le corps ailleurs. Pour ce qui est du prix, je vous rappelle qu'il s'agit d'un tombeau entièrement en marbre vert et noir, dans une situation parfaitement isolée, garni de lierre et de rosiers grimpants...

(*Pendant qu'il continue à parler, tombe le...*)

RIDEAU

acte 3

Un croisement de route en pleine campagne, signalé par un poteau indicateur. C'est la nuit. Clair de lune. Un clocher de village, pas très loin, sonne douze coups.

De l'obscurité on voit sortir Gorgonio. Il porte deux valises, une couverture roulée et un imperméable. Il est légèrement essoufflé. Il s'arrête et regarde autour de lui.

GORGONIO, *appelant à voix basse.* Vespina !... (*Un temps. Il appelle plus fort.*) Vespina !...

(*Silence. Les valises toujours à la main il murmure à lui-même, en regardant autour de lui.*)

Minuit sonnait au clocher lorsque Gorgonio arriva au lieu du rendez-vous. Il faisait clair de lune. (*Bas.*) Cachons les valises. (*Il les dissimule derrière le poteau, retourne à la route et appelle à nouveau.*) Vespina !... (*Il fait quelques pas et murmure.*) J'ai rendez-vous avec ma maîtresse, en pleine nuit, dans un lieu désert, et je m'apprête à m'enfuir avec elle... (*Un temps. Avec une ardeur contenue, à mi-voix.*) Moi, Gorgonio, j'ai tout préparé, tout organisé : j'ai rendez-vous avec ma maîtresse, en pleine nuit, dans un lieu désert, et je m'apprête à m'enfuir avec elle. (*Il a une sorte de rire de joie, fait quelques pas et avec une émotion croissante.*) La lune resplendit au ciel, les grillons chantent dans la campagne. L'air est plein de l'odeur des foins coupés. Un ruisseau murmure tout bas sous l'herbe. J'ai rendez-vous avec ma maîtresse. Je déclare solennellement que ce qui importe, ce n'est pas d'être amants ; c'est d'aimer. (*Le clocher sonne le quart.*) Le quart. (*Bas.*) Vespina ! (*Silence.*) Elle est en retard... Tourments délicieux de l'attente ! Cette fleur des champs que je cueille, scintillante de rosée, je la lui tendrai quand elle arrivera. J'ai rendez-vous avec elle. Je m'avancerai vers elle dans le clair de lune, avec tout mon sang qui bat en moi et cette fleur à la main. Que de mirages la lune, ocmplice de mon désir, fait lever autour de moi ! Cette fleur, délicate et toute humide, devient sa bouche. Cette colline, là, n'est pas une colline : c'est un sein de femme. Cette prairie qui se creuse, un ventre poli et blanc. Ici, ce n'est pas un buisson : c'est une fille nue couchée sur l'herbe dans ses cheveux dénoués. J'entends les murmures d'amour de millions de créatures qui s'étreignent. Levez-vous, images de volupté ! Vous n'avez plus rien à craindre de Gorgonio ! Plus jamais Gorgonio ne vous repoussera ! Gorgonio vous salue ! Gorgonio a soif de vous. Quelque part, en ce moment, il y a une jeune femme qui vient d'abandonner le lit conjugal en cachette. Elle s'élance dans la nuit, vers l'homme qu'elle aime. Elle va mettre sa vie entre ses mains. Homme d'âge, homme de sens, qui vient d'immoler à la femme aimée une maison, une tombe. Multipliez-vous, images de volupté ! Que chacune en fasse jaillir une autre, en un cortège qui jamais n'ait de cesse !

(*Le clocher sonne la demie. Il sursaute.*)

La demie... Elle ne vient pas... (*Appelant bas.*) Vespina ! (*Silence.*) Attendons... La fleur sauvage brille sous la lune entre mes doigts comme dans la main d'un squelette. (*Un temps.*) Combien de fois suis-je resté ainsi dans le clair de lune, attendant que Lìlia m'apparaisse ! Immobile pendant des heures, j'épiais la moindre forme, dans tous les lieux que nous avions aimés ensemble. Cent fois je me suis dit : « C'est cette nuit qu'elle viendra. Elle n'aura pas besoin de parler pour me faire comprendre où elle m'attend, ce qu'elle fait, ce qui nous sépare... » Cent fois, je me suis retourné, sûr qu'elle était derrière moi. Et je criais à pleine voix : « Vespina ! »... Je veux dire : « Lilia ! »... Mais il n'y avait rien. Rien. La mort est la mort. Et sur la terre, on ne rencontre que des corps vivants. Où es-tu, corps adoré, mon amour ? Encore une minute et ce sera ton pas léger sur la route, ton corps si doux, là, dans le clair de lune ! Je te prendrai dans mes bras... Où es-tu, où es-tu, mon amour ? Viens, Lilia... Je veux dire : Vespina !... Viens, mon désir de toi me tue.

(*Le clocher sonne les trois quarts. Il reste égaré, la fleur à la main.*)

Une heure moins le quart. (*Silence. Egaré.*) Vespina !... (*Soudain tremplant.*) Des pas... (*Un temps.*) Une ombre... Elle vient par là. (*Il se précipite.*) Vespina !

(*Enée sort de l'ombre. Il ôte son chapeau avec respect. D'une voix sourde.*)

ENÉE. Bonsoir.

GORGONIO, *raidi.* Enée !...

ENÉE, *toujours calme, mais avec indignation.* Ça va mal, Monsieur Gorgonio.

GORGONIO. Enée !... Toi !... Ici !... (*Brusquement, marchant sur lui.*) Malheureux !... Qu'est-ce que tu as fait ? (*Il s'arrête soudain. Vespina vient de sortir de l'ombre.*) Vespina ! (*Il les regarde l'un après l'autre, hors de lui.*) Enée !... Vespina, Enée !...

ENÉE, *sincèrement indigné.* Vous me faites de la peine, Monsieur Gorgonio. Vrai ! Vous me faites de la peine !... Qu'est-ce que vous avez donc cru ? Que j'aurais été capable de faire du mal à ma femme ? C'est vous qui pensez ça ! Après tant d'années ! Faire de pareilles suppositions !... Décidément, vous me faites de la peine !... Il faut avouer que, avec ce qui m'arrive, il y aurait sûrement de quoi perdre la tête ! Je vous le dis, Monsieur Gorgonio ! avec tout le respect que je vous dois, et que je dois à votre famille, jamais je n'oublierai ça. Jamais. On me l'aurait dit que je ne l'aurais pas cru ! Jamais, vous m'entendez ! Est-ce que c'est des choses à faire !... Des gens comme nous, bien sûr, c'est tout juste bon à se donner du mal, et après : ouste ! Décampez ! Plus besoin de vous !... Eh bien ! vous voyez comme on est, Monsieur Gorgonio : je suis encore venu jusqu'ici, parler avec vous, à une heure pareille, et je vous amène ma femme ! (*Il s'émeut tout en parlant.*) Quand je pense que ma pauvre maman, quand elle est morte, m'a confié à vous ! (*Il s'essuie les yeux.*)

(*Gorgonio, pâle, raide, s'incline avec solennité vers Enée.*)

GORGONIO. Enée, je te demande pardon. Je reconnais virilement que je t'ai offensé. Gravement offensé. Sache que je suis prêt à affronter toutes mes responsabilités, quelles qu'elles puissent être ! (*Il fait une nouvelle inclinaison vers Enée.*) Je te demande pardon, Enée. Sache que c'est la vérité, la pure vérité : j'ai séduit ta femme.

ENÉE. Monsieur Gorgonio, je vous en prie ! Pas les mots !

GORGONIO. J'ai séduit ta femme et je savais pleinement ce que je faisais. Je savais que je te trahissais. Je savais que le remords ne cesserait de me tourmenter. Car je t'ai toujours aimé, Enée, je te le jure. Et je continue de t'aimer sincèrement, d'une affection presque paternelle... Si, malgré cette affection, malgré ces remords, j'en suis arrivé à te trahir, faut-il que j'aie aimé ta femme, et que je l'aime !

ENÉE, *de plus en plus scandalisé.* Monsieur Gorgonio ! Taisez-vous, par pitié !... Vous me mettez dans une situation !...

GORGONIO. Voilà quel est mon crime, Enée. Mon vrai crime. Enée, je m'accuse d'une grande faute : C'est d'avoir trahi ta confiance. La seule ombre qui ait pu ternir l'éclat de ces quelques mois d'amour et de bonheur, ce fut mon remords envers toi. Et rien pourtant, pas même ce remords, rien ne m'aura arrêté ! (*Avec force.*) Parce que tu ne peux pas savoir ce que cette femme a été pour moi ! (*Avec une émotion croissante.*) « A la terre tient la racine comme à Gorgonio Vespina ! » « Ce que le sel est à la terre, voilà Vespina pour Gorgonio ! » (*Tourné vers Vespina.*) Nos formules d'amour ! Notre langage secret !... Le pauvre ! Il ne peut pas comprendre ! (*A Enée.*) Pour toi, ce ne sont que des mots, bien sûr. Tu préfères des faits, en voici un. Cela te donnera la mesure de mon amour pour elle. Moi, Gorgonio, pour cette femme, j'ai vendu ma maison, et j'ai vendu le tombeau de Lilia. (*Avec un rire comme halluciné.*) Tu me crois fou, n'est-pas ? Barbare, sacrilège ?... Non, Enée. Ecoute cela encore : depuis que j'ai pris cette décision ultime, il me semble que Lilia est ressuscitée. C'est comme si je l'avais délivrée de cette prison de marbre qui la séparait du monde des vivants ; comme si je l'avais rendue à la chaleur du soleil ; que j'avais redonné chair et sang à cette ombre errante et blême ; comme si j'avais détruit l'œuvre de la mort. Car son vrai tombeau, c'était là. (*Il se frappe la poitrine.*) Au fond de moi-même. Voilà, Enée. Mon fidèle Enée, mon dévoué, mon très cher Enée. Voilà. Mon cœur et ma vie sont entre tes mains. Tu sais tout maintenant. Et que cette femme m'appartient désormais, aux yeux de tous. C'est vrai que je l'attendais cette nuit, ici même. C'est vrai que je m'apprêtais à m'enfuir avec elle. Et rien, pas même toi, rien ne pourra changer ma décision.

ENÉE, *se prenant la tête dans les mains.* O mamma mia ! O mamma mia ! (*A Vespina.*) Comment veux-tu qu'on lui dise, maintenant ? Je voudrais les y voir, ces messieurs ! Un crime, voilà ce qu'ils se sont mis sur la conscience... Il faut mieux nous en aller.

VESPINA, *brusquement.* Tu crois peut-être que je suis venue jusqu'ici pour m'amuser ! A une heure pareille ! Avec ce froid ! Je tombe de sommeil, moi. (*Impérativement.*) La lumière. Dépêche-toi. (*Enée allume une petite torche électrique dont il dirige le faisceau sur un papier que Vespina tient à la main.*)

ENÉE. Attends ! Il faut d'abord lui expliquer...

VESPINA, *sans l'écouter, commence à lire.* « Je soussignée, Vespina reconnais avoir circonvenu... »

ENÉE, *éteignant la lumière.* Moi, si ce n'était que moi, je vous aurais bien prévenu avant, Monsieur Gorgonio, vous pensez bien ! Que ce n'était pas la peine de vous déranger à venir jusque-là, et avec les valises par-dessus le marché, et à une heure pareille ! Mais c'est lui qui n'a pas voulu, M. votre gendre !... (*Il rallume la lampe.*)

VESPINA. « Je soussignée Vespina, reconnais avoir circonvenu... »

ENÉE, *éteignant.* Deux nuits qu'on les a sur le dos, M. votre gendre et Mme votre fille, avec tous les avocats, à nous faire des menaces !... Comme si on était des voleurs !... Il avait peur, M. votre gendre, que, si vous étiez prévenu, vous étiez capable de tout fiche en l'air... On a fini de se mettre d'accord, il n'y a pas un quart d'heure. On les a tous laissés chez le notaire... (*Il rallume.*)

VESPINA. « Je soussignée Vespina, reconnais avoir circonvenu M. Gorgonio dans l'espoir de m'approprier sa fortune, et m'engage à cesser immédiatement mon service auprès de lui et à quitter le pays en compagnie de mon mari dans un délai de deux jours. En considération de cet engagement, les héritiers de M. Gorgonio renoncent à intenter toute action à mon endroit et à celui de mon mari, et décident de nous accorder pour solde de tout compte, en paiement de nos services, la somme globale de trois cent vingt-cinq mille lires, laquelle somme nous reconnaissons avoir déjà touchée antérieurerement. Lu et approuvé... » (*Rapidement, du même ton, tandis qu'Enée éteint la lumière.*) Voilà. C'est fait. Bonne nuit. (*A Enée.*) Il n'y a plus qu'à s'en aller.

ENÉE, *d'un ton plaintif, avec une indignation croissante.* Trois cent vingt-cinq mille lires !... Monsieur se rend compte ?... Trois cent vingt-cinq mille lires !... Avec tout ce que j'ai travaillé ici pendant des années... Et mon sacrifice ! Est-ce que quelqu'un y a seulement pensé, à mon sacrifice !... Je ne parle pas de son sacrifice à elle, la pauvre petite !... Les gens qui chuchotaient dans tout le pays : et moi, motus ! Ça ricanait de tous les côtés : motus ! J'entendais tout, je voyais tout : motus, motus !... Trois cent vingt-cinq mille lires !... Et tout ce que vous aviez donné à ma femme, pour la gâter !... Des cadeaux, quoi ! Fini ! Envolé ! Ils nous ont tout repris ! Tout !... Ma pauvre femme qui n'ose plus me regarder en face, tellement elle a honte !... Trois cent vingt-cinq mille lires !... Et encore, le mal qu'on a eu pour les leur arracher, les vingt-cinq mille !... Deux heures de discussion !... (*Pleurant presque.*) Ah non ! Non, Monsieur Gorgonio ! Vous direz ce que vous voudrez, Monsieur Gorgonio: c'est pas des gens bien !

(*Durant la lecture, Gorgonio s'est raidi, immobile et blanc comme une statue. Il ouvre la bouche et, d'une voix qui s'étrangle.*)

GORGONIO. Naturellement, tous ces mensonges atroces...

ENÉE, *pleurant presque.* Trois cent vingt-cinq mille lires !...

(*Gorgonio cherche son souffle, le reprend, la voix rauque, une lueur de folie dans son regard.*)

GORGONIO. Naturellement, tous ces mensonges atroces, vous les avez signés... (*Il se tourne vers Vespina.*) Tu les as signés... Parce qu'on t'y a obligée par un ignoble chantage... Parce qu'on t'a dit que je suis fou...

VESPINA, *explosant.* Vous êtes vieux, voilà ce que vous êtes ! Soixante ans, vous vous rendez compte ! Et moi dix-neuf. Vous croyez que c'est sérieux, à votre âge, de vous toquer d'une fille comme moi ! Et mariée par-dessus le marché ! Bien sûr que j'ai signé ! Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? C'est la vérité : vous êtes vieux ; vous avez tout vendu ; si vos enfants voulaient vous faire un

procès, ils avaient tous les droits ! Sale type, va ! Vous n'avez pas honte ! Vous voyez dans quoi vous m'avez fourrée ! A votre âge !

ENÉE. Vespina, je t'en prie ! Le respect avant tout ! (*A Gorgonio.*) Faut l'excuser, Monsieur Gorgonio : trois cent vingt-cinq mille lires, je vous jure que ça fait mal !...

VESPINA. Moi encore, c'est rien ! Mais il y a Enée ! Un homme comme lui, vous ne vous rendez pas compte ! S'il voulait, avec une seule main, il les écrasait tous ! Je vous jure que moi, je n'aurais pas peur de la prison, tout à l'heure, j'en étranglais un !

GORGONIO, *toujours raide, tendant la main, impératif.* Le papier... (*Il lui prend le bras, lui arrache presque le papier. A Enée, avec violence.*) Lumière.

ENÉE. Monsieur ne veut pas me croire ! Puisque je vous dis que c'est écrit en toutes lettres : trois cent vingt-cinq mille lires...

GORGONIO, *violent.* La lumière. Je n'y vois pas.

ENÉE, *allumant la lampe.* Si ça peut vous faire plaisir ! Moi, ce que j'en dis... C'est parce que ça use la pile.

GORGONIO, *lisant.* « ...reconnais avoir circonvenu M. Gorgonio... et à quitter le pays en compagnie de mon mari... » (*Il se tait, les yeux dans le vide.*)

VESPINA, *hors d'elle.* Allons-nous-en ! Allons-nous-en ! N'importe où ! Ça m'est égal ! Il me dégoûte ! Je ne veux plus le voir ! Jamais ! Plus jamais !

ENÉE. Moi, d'abord, c'est un principe, Monsieur Gorgonio, vous me connaissez : je ne vais jamais me fourrer là où on ne veut pas de moi. Si c'était pas M. votre gendre qui m'avait forcé !... Vous savez comment il est, M. votre gendre : il dit que c'est pour votre bien ; il appelle cela un électro-choc psychologique... Bon.. Maintenant qu'on a fait ce qu'on a promis, on s'en va. M. votre gendre et Mme votre fille vous font dire qu'ils vous attendent à la maison... Si ça vous arrange, Monsieur Gorgonio, puisqu'on va du même côté, je vais vous porter vos valises... Vous savez ce que c'est, Monsieur Gorgonio : on crie comme ça, parce que l'injustice, ça ne fait pas plaisir, mais on a de l'humanité ! (*Avec une légère hésitation.*) A propos, Monsieur Gorgonio... Les billets de chemin de fer, si vous n'en faites plus rien, vous pouvez peut-être nous les donner... Puisqu'on s'en va, avec ma femme...

(*Gorgonio est resté immobile, les yeux fixes, son visage transfiguré par une lueur hallucinée et sublime. Il fait à Enée, de la main, signe de se taire.*)

GORGONIO. Je n'entends rien.

ENÉE, *plus fort.* Je disais, Monsieur Gorgonio, les billets de chemin de fer...

GORGONIO. Rien. Depuis quelques instants, j'écoute si quelque chose s'est cassé au fond de moi-même. Je tends l'oreille vers mon cœur... Mais non. Je n'entends rien. Il n'y a rien. Mon cœur n'est pas atteint. (*Tournée vers Vespina.*) Mon amour est intact. (*Avec une violence amère et ironique.*) Trois cent vingt-cinq mille lires : c'est le prix, n'est-ce pas ? Le prix de la vie d'un homme !... Et malgré tout, mon amour est intact. Malgré tout ce que vous venez de me jeter à la figure ! Dix-neuf ans, et moi soixante ! Bien sûr ! Le vieil homme riche et la jeune putain !... Bien sûr, bien sûr ! Et puis après ?... Qui vous dit que je ne le savais pas depuis le premier jour ? Que je ne l'ai pas toujours su dans le fond de mon cœur ? Antoine a aimé Cléopâtre : une catin ! Bien sûr ! La plus célèbre de toute la terre ! Et jusqu'à lui sacrifier sa vie et son trône ! Périclès, Aspasie, une courtisane ! Bien sûr ! Bien sûr !... Aux yeux du monde, je ne suis qu'un misérable jouet entre les mains d'une jeune putain ! Bien sûr !... Mais que peut-il savoir au juste, le monde, de ce qu'elle m'a réellement donné ? Qu'elle m'ait trahi ou non, que j'aie été aveugle ou lucide, qu'est-ce que cela fait ? Tout ce qui compte, c'est que j'ai aimé cette femme ; c'est que je l'aime.

(*Il s'incline pour baiser la main de Vespina, se redresse brusquement, éclate d'un rire amer, halluciné, qui fait reculer Enée et Vespina.*)

Qu'est-ce qu'ils croyaient donc, ces imbéciles ? Qu'ils allaient m'arracher l'âme ? Ils voulaient m'abattre, n'est-ce pas ? Faire de moi un pauvre pantin désarticulé, obéissant entre leurs mains ! Et ils n'ont fait que m'indiquer le vrai chemin. Un vent brûlant vient de se lever, qui a tout consumé sur son passage : finis les mensonges, les duperies, finie la pudeur, fini l'orgueil ! Il ne reste rien. Plus rien. Que l'amour !... Tout est clair maintenant, Enée, absolument clair. Je sais clairement ce qui me reste à faire. Voici que m'apparaît en pleine lumière quelle sera ma vie désormais. Quelle sera notre vie. Oui, je dis bien : notre vie !... Désormais, nous allons vivre ensemble...

ENÉE. Qui ?

GORGONIO. Nous : toi, elle et moi. Ensemble, Enée. Tous les trois, et tout nus !

ENÉE, *scandalisé.* Tout nus ! Monsieur Gorgonio !

VESPINA. Il ne pense qu'à ça, je te dis !

GORGONIO, *en proie à une folie sublime.* Tout nus ! Plus de masque ! Plus de mensonge entre nous ! Fini ! La dignité, l'honneur, la jalousie, fini de nous embarrasser de tout cela ! La vraie sagesse, c'est cela, Enée : c'est toi qui me l'as appris ! Le véritable amour, le voilà : par-delà la jalousie, par-delà l'honneur, et la dignité... Comme par-delà la mort... Elle t'a trompé et tu l'acceptais, Enée. Qu'elle me trompe à mon tour, désormais : je l'accepte. Elle nous a trompés, elle nous trompera encore. Elle nous trompera tous les deux ensemble. Nous allons vivre ensemble, Enée. Nous ne nous quitterons plus. Tous les trois. Plus jamais !... Et quand je serai trop vieux, quand j'aurai épuisé mes dernières ressources pour elle : qu'elle me garde seulement à côté d'elle ! Je ne lui demanderai que cela. Qu'elle me permette de la voir et de la servir, c'est tout ! Nous la servirons ensemble, Enée, nous accepterons tout d'elle ; nous mangerons ensemble et sans honte le pain du déshonneur ; nous élèverons ensemble les enfants que lui auront faits d'autres hommes...

ENÉE. Monsieur Gorgonio ! Vous passez les limites !... Les enfants d'un autre !... Ma femme !

VESPINA. Et alors ? Si ça lui chante de venir aider à la maison !...

ENÉE. Mais c'est profondément immoral ce que vous dites là, Monsieur Gorgonio ! Décidément, je ne vous comprends pas, Monsieur Gorgonio ! Un homme sérieux comme vous... Enfin, chacun sa conception de l'honneur !... Finissons-en, Monsieur Gorgonio. Ces billets, vous ne voulez vraiment pas nous les donner ? D'accord. On n'en parle plus. Et au plaisir ! (*Il va pour partir, entraînant Vespina.*)

GORGONIO, *lentement.* Enée, toute ma vie, j'ai exercé mes muscles comme si j'attendais cette épreuve suprême. Eh bien ! l'instant est venu. Nous y voilà. Je hais la violence, tu le sais, Mais je reconnais qu'il y a des moment où il faut se battre, où il faut du sang. Enée, je partirai avec cette femme. Et rien ne pourra m'en empêcher, parce que désormais elle

m'appartient. Je te permets de nous suivre. Pour la dernière fois, Enée, je t'offre une existence de concorde et de paix. Réfléchis bien, Enée. Je te conseille de ne pas résister.

ENÉE, *sincèrement indigné.* Ah ! Monsieur Gorgonio, vous avez tort ! Vous continuez à dire certaines choses de ma femme, au point où vous en êtes !... Avouez quand même que c'est exagéré ! (*A Vespina.*) Allons-nous-en. Il est tard.

GORGONIO, *fait un bond en avant.* Sors-toi de là. Laisse-moi passer !

(*Il essaie de saisir Vespina qui lui échappe avec un petit cri d'épouvante.*)

VESPINA. Aïe !

ENÉE. Monsieur Gorgonio ! Enfin ! Tout de même ! Qui c'est qui a été trompé ? C'est vous ou c'est moi ?

GORGONIO. Laisse-moi passer, Enée. Je te dis que cette femme m'appartient et je la veux ! (*Il fait un nouveau bond en avant pour saisir Vespina.*)

VESPINA, *lui échappant.* Aïe !

ENÉE, *lui barrant le passage.* Mais qu'est-ce que vous voulez faire ? Ça ne va pas, Monsieur Gorgonio ?

GORGONIO, *les poings en avant, enlevant sa veste.* Enée, je t'ordonne de me laisser le passage, ou je me bats !

ENÉE, *stupéfait.* Avec moi ? (*A Vespina.*) Sauve-toi. Vite.

GORGONIO, *se précipitant sur Enée.* Défends-toi, Malheureux !

(*Enée l'arrête, d'un coup de poing en pleine poitrine.*)

ENÉE. Monsieur Gorgonio ! C'est parce que je ne peux pas faire autrement ! Faites attention, Monsieur Gorgonio. Je vais me défendre. (*A Vespina.*) Va chercher M. Apollinaire. Dis-lui de venir tout de suite.

(*Vespina s'enfuit en courant. Gorgonio la voyant partir, se précipite contre Enée avec la fureur du désespoir.*)

GORGONIO, *vers Vespina.* Non ! Reste ! Je t'ordonne de rester !... Jusqu'à la dernière goutte de sang !

ENÉE. Je vous dis que je vais me défendre ! (*Criant vers Vespina.*) Dis-lui qu'il est devenu fou !

(*Gorgonio, touché par un coup de poing d'Enée, pirouette sur lui-même comme une marionnette, et repart à l'attaque.*)

GORGONIO. « Frangar non flectar ! »

(*Nouveau coup de poing d'Enée : chaque fois il fait une pirouette, chancelant, repart à l'aveuglette.*)

Je me bats ! Je me bats !

(*Nouvelle pirouette. Il s'écroule au milieu d'un buisson au bord de la route.*)

ENÉE. Monsieur Gorgonio ! (*Pas de réponse.*) Monsieur Gorgonio ! (*Il s'agenouille, tâtonne dans le buisson.*) Monsieur Gorgonio ! Ce n'est rien ! Relevez-vous ! (*Il se relève.*) Monsieur Gorgonio ! Ne me faites pas peur ! Relevez-vous de là ! (*Il enlève son chapeau, s'éponge, murmure.*) Quand je pense que cet homme-là m'a élevé comme son propre fils !... (*Il crie.*) Quelqu'un ! Il y a quelqu'un ? (*Il commence à s'éloigner dans la direction qu'a prise Vespina, de plus en plus vite.*) Quelqu'un ! Quelqu'un ! Au secours !

(*Un long temps. Puis on entend un chant d'ivrogne qui se rapproche dans le silence nocturne. L'ivrogne apparaît bientôt sur la route. Il titube en chantant. Soudain, il avise la veste de Gorgonio jetée au milieu de la route, les manches écartées dans le clair de lune. Il s'arrête à distance respectueuse comme s'il s'agissait d'un homme couché par terre. Il hésite puis porte deux doigts à son chapeau et salue.*)

L'IVROGNE. Salut ! Gudnaï, Buonasera ! Gut nacht ! Drink Kamerad ! Qu'est-ce que tu veux que je dise encore ? Merde ! C'est du français !... Tu crois que je sais parler toutes les langues, hein ? Je ne sais rien du tout. Je suis un ignorant. Le plus ignorant ignorant. Zéro. Mais quand j'ai bu un petit coup de vin, je suis capable de parler toutes les langues du monde. C'est pas une question de leçon ! Question de boisson ! (*Il rit. Il avise le poteau et le salue de loin avec méfiance.*) Salut ! (*A la veste en lui montrant le poteau.*) Tu as vu ? Il nous espionne. Je sais bien ce qu'il veut ! Il veut que j'épouse sa fille. Pas fou ! Faut se méfier, avec les filles. Je te donne le conseil. Il y en a qui ont des pieds fourchus ! Comme des chèvres ! Et quand tu le sais, trop tard ! Tiens, une fois j'en ai eu une qu'avait tout comme un homme. Sur la tête de ma mère ! C'est comme ça que la Marion a fait un gosse qu'avait une tête de truie ! (*Il fait mine de chasser un chien invisible.*) Ussss ! Tu vas me foutre le camp ! (*Il lui lance des pierres. A la veste.*) Ce sacré chien noir qui me suit depuis ce matin. Je n'arrive pas à m'en décoller. File, je te dis ! Il m'embête ! (*Il titube, avise de nouveau la veste, la ramasse et continue à lui parler comme à quelqu'un qu'il tiendrait par le bras.*) Je te connais, toi. Je t'ai déjà vu quelque part. Fais-toi voir un peu ? T'oses pas me regarder en face ! T'est saoûl, voilà ce que t'es ? T'es plein de vin ! T'as pas honte ! Tu fais pleurer ta mère ! (*Avec tendresse.*) Faut te libérer, mon gars ! Allez, viens ! Faut pisser ! Pas faire de manières ! Je vais t'aider, va. (*Il lâche la veste, sort de sa poche une bouteille de vin et la vide dans le fossé, juste là où est tombé Gorgonio.*) Psss ! Pssss ! Videz le pot ! Yes, sir ! Money is money ! Merde ! Vive la liberté !

(*Il met la veste sur son épaule et sort en chantant à tue-tête. A son chant, répondent, proches et lointains, les premiers chants du coq. Une faible lueur blanche apparaît à l'horizon. Le chant de l'ivrogne s'éloigne. Les coqs se font plus forts et plus nombreux. Un bruit de moteur qui s'approche rapidement, puis la voix d'Enée qui crie.*)

ENÉE. Halte ! Halte !... C'est là.

(*La moto de Gorgonio apparaît sur la route et s'arrête net après un violent coup de frein. C'est Apollinaire qui la pilote, les cheveux au vent, le visage décomposé. Sur le siège arrière, Vespina. Sur la remorque, Enée et le docteur, à demi-vêtu. Enée saute à terre, tandis qu'Apollinaire regarde autour de lui.*)

APOLLINAIRE. Là ? Mais il n'y est pas !

ENÉE. Je vous dis que c'est là que ça s'est passé. Voilà le poteaux où il avait donné rendez-vous à ma femme. Elle peut vous le confirmer.

VESPINA, *qui est descendue et s'occupe à remettre de l'ordre dans sa chevelure, sèchement.* Bien sûr que c'est là. Puisqu'on vous le dit.

(*Apollinaire examine les lieux dans la demi-obscurité de l'aube naissante.*)

ENÉE, *cherchant à terre.* Attendez ! Sa veste doit être restée par là... Il faisait tellement noir !... Mais où est-elle, sa veste ?... Il est parti ! Sûr qu'il est parti !

APOLLINAIRE, *violent, à Enée.* Qu'est-ce que vous lui avez donc fait ?

ENÉE. Ah ! non, Monsieur Apollinaire ! Vous n'avez pas le droit de nous accuser ! Il faut d'abord savoir

comment ça s'est passé !... Moi, j'arrive par là, et je le salue respectueusement. Il était ici, derrière le poteau. On commence à lui causer, comme des gens bien élevés, sans s'énerver. Il écoute. On lui lit le papier...

LE DOCTEUR. Quel papier ?

APOLLINAIRE, *rapidement.* Aucune importance. Continue.

VESPINA, *tendant le papier au docteur.* Le voilà, le papier. (*A Enée.*) Je peux m'en aller, maintenant ?

APOLLINAIRE, *à Vespina.* Vous, je vous interdis de bouger !

LE DOCTEUR, *à Apollinaire qui s'agite.* Si vous vouliez bien en faire autant ! (*Il essaie de lire le papier, allume son briquet pour voir plus clair.*)

ENÉE. Alors, tout d'un coup, le voilà qui devient fou. Ah ! j'ai tout fait pour le raisonner, je vous jure ! Rien à faire. Il enlève sa veste... (*Il cherche la veste du regard, renonce, hausse les épaules.*) Bref, il enlève sa veste et il me saute dessus. « Je vais te tuer » ! qu'il disait. Tel que.

APOLLINAIRE. Non ! Ce n'est pas possible ! Il n'a pas perdu la raison ! Non. Je me refuse à le croire. Avoue ce que tu lui as fait !

ENÉE. Vous n'avez pas le droit, Monsieur Apollinaire ! Alors, parce que je n'ai pas de témoins, on me met tout sur le dos !... C'est la vérité, je vous dis. La pure vérité. Je le jure. Vous ne savez pas tout ce qu'il disait : qu'il ferait le domestique de ma femme ! Il voulait qu'on se mette tout nus, tous les trois. Parole ! Il essayait d'attraper ma femme et il parlait latin.

APOLLINAIRE, *avec un nouveau gémissement.* Ce n'est pas vrai ! Ça ne peut pas être vrai !

LE DOCTEUR. C'est plutôt le contraire qui m'étonnerait, moi, mon petit vieux, si je comprends bien cette jolie prose. (*Il montre le papier qu'il vient de lire. Il se dirige, la canne en avant, vers Enée et Vespina.*) Vous ne me direz pas que vous pensiez accomplir un acte de charité, en lui lisant ces horreurs !

ENÉE. Ah ! permettez, docteur... !

LE DOCTEUR. Je sais bien que vous êtes capable de tout !

ENÉE. Vous ne savez pas... !

LE DOCTEUR. Silence !... Mais j'avoue que je ne comprends pas pourquoi ! Pourquoi lui torturer ainsi l'esprit et le cœur ! Pourquoi vous acharner sur lui avec cette cruauté sadique ?...

ENÉE. Je vous dis que vous ne savez pas...

LE DOCTEUR. Silence ! J'ai dit. Je vous avertis que s'il a réellement perdu la raison, c'est vous qui en assumerez la responsabilité ! Vous vous expliquerez avec la justice !

ENÉE, *pleurant presque et appelant Apollinaire à son secours.* Monsieur Apollinaire !... Mais enfin, c'est une manie, depuis trois jours ! Tout le monde veut me foutre en taule !... Je n'ai jamais eu pour lui que de la vénération !

VESPINA, *exaspérée.* Je commence à en avoir marre, moi, de toute cette histoire ! Monsieur Gorgonio et Madame Lilia, et Monsieur Apollinaire, et les avocats, et les papiers ! Marre, vous entendez !... Je le lui ferai bouffer, moi, son papier !

APOLLINAIRE, *très pâle, arrachant le papier au docteur.* C'est moi le responsable !

LE DOCTEUR. Vous ?

APOLLINAIRE. Moi, oui. Moi. C'est moi qui les ai obligés à se démasquer. C'était le seul moyen de le sauver. Une fois pour toutes.

LE DOCTEUR, *avec un rire amer.* Le bistouri de la vérité pour crever l'abcès du mensonge ! Quitte à faire mourir le malade !... Et vous n'avez même pas songé à me demander conseil avant d'appliquer cette jolie thérapeutique ?

APOLLINAIRE. Non, Docteur, non ! Je refuse de confondre la science avec la morale. Le problème était moral. Et j'y ai cherché une solution morale. Il n'y avait pas d'autre moyen. Pas d'autre remède à employer que les ressources mêmes de l'âme humaine. Ah ! comme je la connais, celle-ci ! Elle sait trouver son salut au fond même de la douleur !... Si j'ai eu le courage de faire ce mal atroce à la personne que j'aime le plus au monde, c'est que j'ai foi dans l'étincelle divine qui brille en lui. Je sais que nous n'allons pas le retrouver fou, comme le prétend Enée ! Non. Mais guéri de sa folie, au contraire !

LE DOCTEUR, *avec son rire amer.* Guéri !... La victime de Dionysos, déchirée par les Bacchantes, la tête tranchée, enfilée sur le thyrse ! (*Terrible.*) Voilà ce que nous allons trouver, mon cher Monsieur. Un vieillard ravagé par la démence, la tête bourdonnant de folie !

(*Pendant les derniers mots du docteur, on voit émerger lentement et péniblement du buisson, Gorgonio, sanglant, sale, comme un spectre. Vespina a un petit cri d'effroi. Après un instant de stupéfaction, Apollinaire, le docteur et Enée se précipitent pour soutenir Gorgonio.*)

VESPINA. Ah !

APOLLINAIRE. Papa !

LE DOCTEUR. Monsieur Gorgonio !

GORGONIO, *raide, les repoussant.* Ne me touchez pas ! (*Plus fort, avec une grimace de douleur.*) Laissez-moi tranquille !... Ce n'est rien ! Je n'ai besoin de personne !

(*Il s'immobilise, debout, se maintenant droit comme par miracle, avec une jambe raide.*)

LE DOCTEUR, *à Gorgonio en lui prenant le pouls.* Asseyez-vous. Là. S'il vous plaît.

GORGONIO. M'asseoir ? Pourquoi ?... Je ne veux pas m'asseoir ! Je suis très bien debout.

LE DOCTEUR. Vous êtes peut-être très bien, mais laissez-vous soigner. Asseyez-vous. Ne me compliquez pas la tâche. (*A Enée.*) Ma sacoche, s'il vous plaît.

APOLLINAIRE, *qui scrute avec angoisse le visage de Gorgonio.* Assieds-toi, papa... Nous sommes là, tu vois !... Nous sommes tous là, avec toi...

GORGONIO. Je vous répète que je suis très bien debout. Ce n'est rien du tout. Qu'est-ce que vous croyez ? Un incident sans importance. J'ai heurté quelque chose par hasard, et je suis tombé. Et j'ai eu un léger étourdissement. C'est tout... Ce n'est pas que j'aie mauvaise vue. J'ai des yeux excellents, au contraire. Mais, dans l'obscurité, ça peut arriver à tout le monde... (*Il essaie de faire un pas et chancelle.*) Il ne s'est rien passé, je vous dis. Absolument rien.

VESPINA, *avec impatience.* Bon. Vous l'avez entendu ! Alors, on peut s'en aller maintenant ?

APOLLINAIRE, *à Vespina.* Je vous ai dit de ne pas bouger ! (*A Gorgonio avec un sourire d'angoisse.*) Il ne s'est rien passé, papa, tu as raison. Nous allons rentrer à la maison. C'est fini. Tout est oublié. Comme un mauvais rêve.

(*Un silence. Il hésite, tremblant. Gorgonio en silence tourne lentement les yeux vers Vespina et la fixe.*)

Tout est redevenu comme avant. J'ai une surprise pour toi, papa. Une grande surprise. Ta maison, papa : elle est à toi de nouveau. Oui. Nous avons pu faire annuler le contrat que tu avais signé avec ces deux vieilles sorcières. Oui ! Nous avons démontré que tu n'étais plus dans ton bon sens... (*Il se rattrape.*) Je veux dire... L'essentiel, c'est que la maison est à toi. Comme avant. Et le reste aussi. L'argent. Tout l'argent... Ils l'ont rendu, papa. Et ils s'en vont. C'est décidé. Ils s'en vont. Pour toujours. (*Un temps. Il reprend encore plus ému.*) Allez viens, papa. Tu dois être fatigué. Rose t'attend. Elle a préparé ton lit... Allez, viens... Tu nous en veux, papa !... Je comprends. Je comprends très bien. Ta cicatrice cettra du temps à se fermer... Nous saurons la faire disparaître. Et le jour viendra où tu n'auras plus pour nous que de la reconnaissance, j'en suis sûr. De la reconnaissance et une affection redoublée.

GORGONIO, *fixant toujours Vespina.* Ils s'en vont ?

APOLLINAIRE. Oui, ils s'en vont. Dans une heure ils seront partis. Tu n'auras plus à subir l'humiliation de leur présence.

GORGONIO. La maison m'appartient de nouveau... Et l'argent... Et le reste ?

APOLLINAIRE. Tout, papa. La maison, l'argent... et le tombeau de Lilia.

ENÉE. Vous ne vouliez pas me croire, Monsieur Gorgonio ! Je vous l'ai dit : ils nous ont tout repris !

GORGONIO, *à Apollinaire.* Ecris. Prends un papier. Ecris.

APOLLINAIRE, *épouvanté.* Papa !...

GORGONIO. De quoi as-tu peur, mon petit ? Le jour où cette femme est arrivée dans la maison, j'étais en train de dicter mes dernières volontés ! (*Rire amer.*) Maintenant qu'elle nous quitte, reprenons... Ecris, Apollinaire, mon petit.

APOLLINAIRE, *avec un coup d'œil au docteur.* Mais nous avons le temps, papa ! Tu veux faire ça ici, au milieu de la route, à l'heure qu'il est !... Allons d'abord à la maison... (*Il essaie de l'entraîner.*) Allez, viens.

LE DOCTEUR, *à Gorgonio.* Je vous conseille de ne pas tarder à rentrer, Monsieur Gorgonio. Vous croyez que je ne vois pas les efforts que vous faites pour vous tenir debout ?

GORGONIO, *à Apollinaire.* Ecris, j'ai dit.

LE DOCTEUR, *tendant avec brusquerie son carnet d'ordonnance à Apollinaire.* Bon. Alors, dépêchez-vous !

GORGONIO, *dictant.* « Je soussigné, Gorgonio, parfaitement sain de corps et d'esprit, déclare faire donation de tous mes biens, sans aucune exception ni exclusion, et avec effet immédiat, pour qu'ils soient partagés également entre mes très chers, très affectionnés et très dévoués enfants, d'une part, et d'autre part, ma très chère, très aimée, infiniment aimée Vespina, épouse de mon fidèle Enée. » La plume.

APOLLINAIRE, *avec un gémissement.* Papa !

GORGONIO. La plume !

ENÉE, *à mi-voix, comptant sur ses doigts, en regardant Vespina.* La moitié...

GORGONIO, *signant avec un étrange sourire de félicité.* J'ai dit donation. Tu as bien noté, petit ? Je n'ai pas dit testament. (*Il fait une grande inspiration et manque de tomber.*) Pourquoi testament ?... Je me sens bien. Terriblement bien.

(*Apollinaire et le docteur se sont précipités pour le soutenir. Toujours en équilibre sur sa jambe raide, il continue.*)

Malgré les apparences... Une légère contusion à la hanche gauche et peut-être quelque chose au côté droit...

LE DOCTEUR. Le côté droit, oui ! La hanche ! L'épaule ! Et ça, Monsieur Gorgonio, qu'est-ce que vous croyez que c'est ? Du sang. Et votre cœur qui fait des siennes !...

APOLLINAIRE. Papa, c'est impossible. Tu ne peux pas conserver de pareils sentiments pour cette femme et son complice ! C'est impossible !... Donne tout, si ça te fait plaisir ! Pas la moitié ! Tout. A qui tu voudras ! Mais pas à ces gens-là !

GORGONIO. Ces gens-là ! Mais je ne les juge pas, mon petit. Ni toi, ni personne. Pas plus que je ne me juge moi-même. (*Avec un rire de bonheur.*) Quel jugement, mon chéri !... Quel jugement humain pourrait englober la mort de Lilia et ma fidélité, et la trahison, et l'amour, et le bonheur dans l'amour et la trahison ? Ne sais-tu pas qu'à chaque instant qui passe, la vie repart et sans se soucier de nos jugements. C'est une fleur de cristal qui réfléchit toutes les couleurs de la lumière dans un jeu fascinant et toujours recommencé... (*Dans une euphorie de plus en plus émue et hallucinée.*) Vous avez peur ? Je vous dis que je me sens bien. Je me sens très bien. Je n'ai jamais été si bien. Je sens un flot de vie qui m'envahit avec une force irrésistible !... Des routes qui s'ouvrent devant moi, à perte de vue ! Tout est possible. Tout... Voilà le secret : TOUT est possible ! (*Fixant Vespina ardemment.*) Je vais peut-être apprendre que tu m'as toujours aimé !... Ou alors, c'est désormais, c'est demain que ton amour enfin va naître !... Et Lilia ! Je vais la retrouver, ressuscitée, vivante. Elle me fera signe de loin. Elle nous attend dans un jardin merveilleux. Elle va venir à notre rencontre. Souriante, aimée comme il y a vingt-cinq ans ! Elle va m'accueillir. Et toi avec moi, Vespina, mon cher amour !... Je me sens bien, terriblement bien. Je me sens jeune !... Je me sens fort... (*Soudain il se penche, ramasse une grosse pierre et commence à la soulever d'un bras.*)

APOLLINAIRE. Papa ! Au nom de Dieu !

LE DOCTEUR. *Par pitié,* Monsieur Gorgonio ! C'est une folie !

(*Gorgonio avec un effort énorme, s'appuyant sur sa jambe raide et grimaçant de douleur, a réussi à soulever la pierre jusqu'à la hauteur de sa poitrine. Soudain il chancelle et laisse retomber la pierre, puis s'effondre dans les bras d'Apollinaire.*)

Couchez-le là. Quelque chose pour lui soulever la tête. Vite.

ENÉE, *à Vespina.* Assieds-toi là. Vite.

(*Vespina s'assied sur le bord de la route. On pose la tête de Gorgonio sur ses genoux.*)

ENÉE. Ces messieurs ne voulaient pas me croire ! Je vous l'avais bien dit : l'amour de ma femme, ça lui a tapé sur la tête !... Nous obliger à lui faire ça ! Ah ! c'est pas bien de votre part !

APOLLINAIRE, *bégayant.* Mon Dieu, mon Dieu ! Qu'est-ce que j'ai fait !

LE DOCTEUR, *penché sur la poitrine de Gorgonio.* La boîte à pharmacie.

APOLLINAIRE. Si c'est cette femme que tu veux, papa, la voilà. Tu m'entends ! Prends-la, garde-la. Il vaut mieux mourir que de vivre en état de péché mortel, je le sais. Mais je ne peux pas te voir ainsi ! Si tu ne peux pas vivre sans elle, prends-la, je te dis. Que tu vives, que tu sois heureux, il n'y a que

cela qui compte ! Elle ne s'en ira pas, va. Je ne la laisserai pas partir. Je rendrai tout à Enée et tout sera comme avant.

ENÉE. Faut pas vous en faire, Monsieur Gorgonio ! Dans la vie, il y a toujours moyen de s'arranger ! Il n'y a que la mort qu'on ne peut pas arranger !... Vous avez entendu ce qu'il à dit, M. votre gendre ? Ça, c'est un homme raisonnable ! Et ma femme, elle n'est pas raisonnable ? Vous avez vu : elle ne vous a pas quitté ! Soyez tranquille, Monsieur Gorgonio : on n'est pas encore parti.

APOLLINAIRE. Il ouvre les yeux. (*A Vespina avec violence.*) Dites-lui quelque chose. Montrez-vous !

VESPINA. Qu'est-ce que je dois dire ?... Il me salit toute ma robe.

APOLLINAIRE. Comment ? Ce que vous devez dire ! Malheureuse ! Si vous bougez de là, je vous étrangle ! Allez, parlez-lui ! (*Soufflant.*) « Je suis là... »

LE DOCTEUR, *qui prépare une seringue.* Laissez-le donc tranquille !

APOLLINAIRE, *à Vespina.* Dites-le-lui, malheureuse ! « Je suis là. »

VESPINA, *presque inaudible.* « Je suis là. »

APOLLINAIRE. « Je ne partirai pas. Je serai toujours avec toi... »

VESPINA. « ... toujours avec toi »...

APOLLINAIRE. Tu entends, papa ? Tout est de ma faute ! Elle ne serait pas partie ! Elle ne voulait pas partir. C'est moi qui l'ai obligée. Je l'ai forcée à signer le papier. Elle ne voulait pas signer ! Pardonne-moi, papa. Ce n'est pas une mauvaise fille. C'est faux ! Elle t'aime. Elle t'aurait aimé de toutes façons, jeune ou vieux, riche ou pauvre ! (*A lui.*) Quelle honte ! Mentir ! Dire qu'il faut mentir ! Pourquoi, mon Dieu ? (*A Vespina.*) Mais dites-le donc : « Je t'aime, jeune ou vieux... »

VESPINA. « ... jeune ou vieux »...

APOLLINAIRE. « Riche ou pauvre. »
(*Vespina hésite.*)

ENÉE. Dis-le ! On te dit que c'est pour la frime !... Puisqu'ils nous rendent tout !

VESPINA. « Riche ou pauvre... »

APOLLINAIRE. « Je t'aimerai toute la vie. Je te serai fidèle comme une épouse... » Dites-le ou je vous étrangle !

VESPINA. Il s'en fiche bien de toutes vos bêtises ! Vous n'avez donc rien compris !

LE DOCTEUR, *s'approchant avec sa seringue.* Du calme ! Du calme ! Laissez-moi lui appliquer mes drogues. (*A Apollinaire.*) Les belles phrases, mon vieux, c'est terminé !
(*Gorgonio lève lentement la main. Il effleure d'une caresse d'abord la tête d'Apollinaire, puis le visage de Vespina, les yeux dans les siens. Alors un éclat de rire profond, chaleureux, d'une ironie heureuse, s'élève de sa poitrine.*)

APOLLINAIRE. Papa !

ENÉE. Monsieur Gorgonio !

APOLLINAIRE. Qu'est-ce qu'il a fait ?

LE DOCTEUR. Il a ri, messieurs !

APOLLINAIRE. Et pourquoi il a ri ?

LE DOCTEUR. Il faut croire que nous sommes très drôles !
(*La main de Gorgonio retombe.*)

APOLLINAIRE. Qu'est-ce qu'il fait maintenant ?

LE DOCTEUR, *vidant lentement le contenu de sa seringue.* Sa fleur de cristal, messieurs, elle s'est brisée entre ses doigts.

VESPINA. Je peux m'en aller, maintenant ?

RIDEAU

abonnements

	FR.	ETR.
Théâtre, 1 an, 23 numéros	36	41
Edition luxe (1) *Supplément*	15	15
Cinéma, 1 an, 11 numéros	22	26
Le numéro (Théâtre ou Cinéma) ..	2,50	3
Reliures (Théâtre)	17	19
Reliures (Cinéma)	9	10

● La présente revue a adhéré à l'Arrangement international des Abonnements-Poste.

● Les demandes de changement d'adresse sont satisfaites dans un délai de deux semaines et doivent être accompagnées de la somme de 1 NF et de la dernière étiquette d'adresse.

(1) Jaquette rhodialine, tirage sur couché, envoi sous pochette cartonnée.

FRANCE : A l'**Avant-Scène**, 27, rue Saint-André-des-Arts, Paris-6e (DAN. 67-25). C.C.P. Paris 7353.00, chèque bancaire, mandat-poste.

BELGIQUE, CONGO, LUXEMBOURG, PAYS-BAS : H. Van Schendel, 5, rue Brialmont, Bruxelles, C.C.P. 2364-99 - Francs belges : Théâtre, 390 ; Cinéma, 260 ● **BRESIL** : R. F. Besnard, 91, avenue Almirante-Barroso, Rio-de-Janeiro, et 131, rue Marconi, Sao-Paulo - Cruzeiros : Théâtre, 1.930 ; Cinéma, 1.100 ● **CANADA** : R. Ferron, 1491 Mansfield, Montréal - Dollars C. : Théâtre, 9 ; Cinéma, 6 ● **ESPAGNE** : H. Avellan, Duque de Sesto 5, Madrid 9 : (au cours du jour) ● **NORVEGE, SUEDE, DANEMARK** : Librairie Française, Brahegatan, 8, Stockholm 5, Postg. 2507-57 - Couronnes suédoises : Théâtre, 45 ; Cinéma, 28 ● **ETATS-UNIS** : George Sinclair, 127, West, 87th Street, New-York, 24, N. Y. - Dollars : Théâtre, 9 ; Cinéma, 6 ● **ITALIE** : Dott. Carlo Di Pralormo, via Lambruschini 12, Torino - Lires : Théâtre, 5.700 ; Cinéma, 3.600 ● **LIBAN** : Mlle J. Nadal, immeuble Dandan, rue de Lyon, Beyrouth - Liv. : Théâtre, 27 ; Cinéma, 15 ● **PORTUGAL** : Livraria Bertrand, 73, rua Garret, Lisboa - Escudos : Théâtre, 220 ; Cinéma, 150 ● **MEXIQUE** : Librairie Française, A. Paseo de la Reforma 12, Mexico D. F. - Pesos : Théâtre, 103 ; Cinéma, 70 ● **SUISSE** : Roger Haefeli, 11, avenue Jolimont, Genève. C. C. P. 1.6390. Et chez les libraires - Francs suisses : Théâtre, 35 ; Cinéma, 22.

AUTRES PAYS : Chèque bancaire libellé en monnaie nationale de l'abonné et adressé à Paris, 27, rue Saint-André-des-Arts.

"GORGONIO"...

Débutant au théâtre — tout au moins, à Paris — le nom de Tullio Pinelli nous est familier. Grâce au cinéma. N'est-il pas, en effet, le scénariste attitré de Fellini ? N'a-t-il pas collaboré à ces réussites cinématographiques que sont Vitteloni, La Strada, Les Nuits de Cabiria, Il Bidone *et* La Dolce vita *?*

Cette liste — ce générique, pourrait-on dire — se passe de commentaires. Avec Gorgonio, *c'est la première pièce de Tullio Pinelli que nous voyons en France. On y retrouve la verve et la chaleur humaine qui caractérisaient déjà ses films. La comédie n'a, cependant, pas rencontré auprès du public parisien le succès auquel elle pouvait prétendre. Hors de son ambiance italienne, il semble qu'elle ait particulièrement souffert du dépaysement Elle n'en demeure pas moins intéressante à connaître... et à lire.*

...ET LA CRITIQUE

JEAN-JACQUES GAUTIER :

Moelleux, juteux et chaud d'humanité

C'est moelleux, juteux et chaud d'humanité. Je ne sais si cette pièce aura du succès, mais qu'elle n'en ait point, et le public sera dans son tort !

L'histoire de ce Gorgonio, de cet homme, excessif en tout, qui, sous prétexte qu'il a soixante ans et qu'il a perdu, voilà vingt-cinq ans, la femme de sa vie, a renoncé à tout, s'est confiné dans le souvenir (et son culte), la fidélité, la chasteté, et prétend avoir atteint à la sérénité, au détachement, à une espèce de survivance purement involontaire et, pour ainsi dire, mécanique... L'histoire de ce grand diable qui s'élance dans l'extravagance (et ne cesse point d'être grandiose en devenant ridicule et pitoyable) à la seule vue d'une petite fille de dix-neuf ans sans cœur ni cervelle, mais avec quel corps... L'histoire de ce pauvre bougre d'homme, sublime jusqu'au grotesque inclusivement, mais qui, ravagé par un amour démesuré, la tête bourdonnante des abeilles de la folie, cède au vertige d'un vaste entêtement, et rejoint les personnages monolithiques de *L'Hurluberlu* à Alceste en passant par Arnolphe et *Clérambard*... Oui, l'histoire de cet individu hors série, et pourtant si proche, m'attire, me plaît et me retient.

Le Figaro.

ARMAND MONJO :

Une vraie comédie

Bien que Turinois, Pinelli nous donne ici une comédie de saveur presque napolitaine. Bien que catholique, il s'éloigne ici du mysticisme de ses personnages felliniens pour nous offrir une brillante passe d'armes entre paganisme et catholicisme, sans toutefois conclure « car les desseins de Dieu sont impénétrables, et ce n'est pas à l'homme de les juger ».

Mais *Gorgonio*, comédie philosophico-religieuse, est surtout une vraie comédie, avec ses personnages-marionnettes que l'auteur agite avec les fils de l'ironie ou de la caricature, une danse légère autour d'un Gorgonio tour à tour rabelaisien et poétique, auquel la présence magistrale de Jacques Dumesnil donne vraisemblance et humanité.

L'Humanité.

CHRISTIAN MEGRET :

Un début excellent

Tout ce début, de la comédie de Tullio Pinelli, adaptée par Claude Santelli, est excellent. Nous nous trouvons en présence d'un type, d'une variété originale de la famille, bien connue, des amateurs de démesure, des chevaliers de l'absolu. Gorgonio apparaît, d'abord, comme un cousin, éloigné, d'Alceste, de Don Quichotte. Admirable personnage de théâtre. Un chrétien qui aspire à la mort, ce qui, en bonne logique, devrait être, ce qui, en pratique, n'est pour ainsi dire jamais, voilà une remarquable trouvaille. D'entrée de jeu, Tullio Pinelli excite l'intérêt, la curiosité du spectateur. L'histoire ayant si bien commencé, on attend beaucoup de son développement. Malheureusement rien n'est plus difficile pour un auteur que de conserver, dans ses variations sur un thème, tout le brio qu'il avait su mettre dans l'attaque.

Carrefour.

GABRIEL MARCEL :

Une fin d'une grandeur déchirante

Toute cette fin, remarquablement mise en scène par M. Sainval, baigne dans une atmosphère de pitié tragique à laquelle on résiste mal ; le mérite en revient surtout bien entendu à M. Jacques Dumesnil, qui a atteint là à une sorte de grandeur déchirante. J'ai songé en l'écoutant qu'il pourrait un jour jouer le roi Lear.

Parmi les autres interprètes, mentionnons surtout M. Bernard Noël (Enée), M. Roger Crouzet, très touchant Apollinaire, M. Marcel-André, docteur cynique et bon vivant ; Mme Françoise Deldick, sensuelle et cruelle à souhait dans le rôle de Vespina, et M. Gabriel Gobin, étonnant dans la scène de l'ivrogne.

Les Nouvelles Littéraires.

GUSTAVE JOLY :

L'autorité fracassante de Jacques Dumesnil

Le très vif attrait de cette comédie, c'est que l'auteur témoigne à son héros une indulgente et lucide fraternité ; qu'il a su le rendre émouvant dans son ridicule, dominant ainsi la triste médiocrité de ses proches, à laquelle il a su, enfin, échapper et que Pinelli souligne avec une savoureuse malice et une réjouissante acuité de trait, auxquelles l'adaptation de Claude Santelli est fidèle. Jacques Dumesnil incarne Gorgonio avec cette autorité fracassante, ces piaffements et ces mouvements de menton que nous avions déjà admirés dans *Un Homme comme les autres*, *Clérambard* et *L'Amour fou.*

L'Aurore.

LES DEUX JUMELLES :

Œuvre pleine de sève et de santé

Cette œuvre pleine de sève, de santé, de rire, de truculence, on l'aurait voulue plus enlevée. Cela devrait sentir la terre, le soleil, et c'est joué comme dans une vitrine de modiste. Quelques beaux cris de Jacques Dumesnil : le jeu rabelaisien de Marcel André nous font bien, de temps en temps, imaginer la véritable pièce enfouie sous ces fioritures. Aussi restons-nous un peu sur notre faim. — Mais, nous dit la deuxième Jumelle (en l'espèce Pol Ferjac), ça vaut quand même le déplacement.

Le Canard enchaîné.

MAX FAVALELLI :

Tout se fédère pour l'agrément du spectateur

Sur ce thème de *L'Amour fou*, Tullio Pinelli a écrit une comédie pleine de saveur, un peu bavarde parfois et qui s'attarde trop complaisamment à la rhétorique. Mais elle comporte deux personnages succulents : Gorgonio et Enée, un mari qui profite de la situation avec une gentillesse et une humilité capables de provoquer la sympathie.

Adaptation de Claude Santelli, mise en scène de Claude Sainval et décors de Jean-Denis Malclès se fédèrent pour l'agrément du spectateur. Lequel en puise un supplémentaire dans l'interprétation ample et lyrique de Jacques Dumesnil. Marcel André apporte toujours autant de finesse dans ses compositions. Bernard Noël campe avec beaucoup de drôlerie l'époux déférent et consentant. Quant à Françoise Deldick elle a exactement là où il le faut le relief que son rôle exige.

Paris-Presse-L'Intransigeant.

pièce en un acte

jusqu'a minuit...

l'auteur **Claude Santelli**

les personnages

Le Prisonnier	**Michel Serrault**
Le Visiteur	**Jean Poiret**
Le Gardien	**Raymond Bussières**

Créée à la Radiodiffusion française dans le cadre de l'émission de Pierre Cour, Grand Prix de Paris. Réalisation René Wilmet. Décembre 1957

durée 25 minutes

décor *La scène représente la cellule d'un condamné à mort.*

L'uniforme du gardien qu'on voit apparaître de temps en temps de l'autre côté de la grille qui ferme au fond la cellule, nous avertit que nous sommes au siècle dernier dans une petite principauté italienne.

Dans la cellule, le condamné à mort est assis sur un tabouret, les fers aux pieds.

C'est un gros garçon d'allure paysanne, le teint fleuri et l'œil malin. Devant lui, une table grossière et un autre tabouret. Sur la table, un jeu de cartes. Le prisonnier très absorbé joue seul, en sifflotant. Chaque fois qu'il a joué une carte, il se lève, change de tabouret et joue pour l'adversaire. Le gardien va et vient derrière la grille au fond. Il bâille. Il s'approche de la grille, observe le prisonnier qui lui tourne le dos et continue son manège. Le gardien tousse. Pas de réponse.

LE GARDIEN. Hé !

(*Le prisonnier très absorbé ne répond pas et continue à siffloter et à marmonner.*)

LE PRISONNIER. A moi. Oui. Ça n'est pas si mal... A l'autre maintenant... (*Il change de place.*) Hé ! hé !...

LE GARDIEN. Dis donc !

LE PRISONNIER, *impératif.* Chut !

LE GARDIEN. Ecoute.

LE PRISONNIER. Je t'ai dit de ne pas me déranger !

LE GARDIEN. T'es occupé ?

LE PRISONNIER. Tu parles !

LE GARDIEN. Ça marche ?

LE PRISONNIER. Formidable !

LE GARDIEN. Explique un peu !

LE PRISONNIER. Pas le temps !... (*Il joue.*) Et vlan, atout ! (*Il se frotte les mains.*)

LE GARDIEN. Qui c'est qui gagne ?

LE PRISONNIER, *ravi.* L'autre.

LE GARDIEN. Ça te fait plaisir ?

LE PRISONNIER. J'aime pas gagner. Ça porte malheur.

LE GARDIEN, *timidement.* Tu ne veux pas que j'entre ?

LE PRISONNIER, *furieux.* Non !

LE GARDIEN. Juste un petit moment...

LE PRISONNIER. Et puis quoi encore ? Et le règlement ? Alors c'est l'anarchie dans cette prison ! T'as le droit d'entrer qu'à l'heure de la soupe. C'est pas l'heure de la soupe ?

LE GARDIEN. Non.

LE PRISONNIER. Alors ?

LE GARDIEN. J'ai le droit d'entrer pour faire le lit.

LE PRISONNIER. Le lit, ça va ! Tu l'as déjà fait trois fois depuis ce matin. Et il est mal fait. Je vais encore mal dormir !

LE GARDIEN. Justement. Je pourrais peut-être l'arranger... ?

LE PRISONNIER. Cherche pas de prétexte.

LE GARDIEN. Tu sais ce que tu es ?

LE PRISONNIER. Non ?

LE GARDIEN. Tu es un égoïste.

LE PRISONNIER. Je sais.

LE GARDIEN. Si tu crois que c'est drôle d'être tout seul derrière une grille toute une journée !

LE PRISONNIER, *qui s'était remis à jouer, soudain.* Ah ! la vache !

LE GARDIEN. Qu'est-ce qui se passe ?

LE PRISONNIER. Un beau coup ! Ça, mon vieux, c'est un beau coup !

LE GARDIEN. Qui c'est qui gagne cette fois ?

LE PRISONNIER. L'autre.

LE GARDIEN, *brutal.* Tu triches !

LE PRISONNIER. T'occupe !

LE GARDIEN. T'as pas le droit !

LE PRISONNIER. J'ai pas le droit ? Dis, je suis chez moi ! (*Un temps.*)

LE GARDIEN. T'as vraiment pas de cœur.

LE PRISONNIER. Tu l'as déjà dit.

LE GARDIEN. Ça ne m'étonne plus ce que t'as fait.

(*Silence.*) Une pauvre vieille comtesse qui t'avait recueilli. A coups de bêche.

LE PRISONNIER, *têtu.* De pelle. A coup de pelle.

LE GARDIEN. C'est pas vrai ! J'ai lu le journal. A coups de bêche. Et tout ça pour quoi ? Je te le demande.

LE PRISONNIER. Parce qu'elle était moche.

LE GARDIEN. C'est pas vrai ! Pour son fric ! J'ai lu le journal, je te dis.

LE PRISONNIER, *têtu.* Parce qu'elle était moche !

LE GARDIEN. Les gens du journal, ils savent mieux que toi, non ? Toi, tu ne sais pas lire d'abord. Tu l'as pas lu, le journal ! Quand je pense, une pauvre vieille, et ça se dit innocent, par-dessus le marché. T'as vraiment tous les culots.

LE PRISONNIER, *toujours dans son jeu.* Je le sais, celui qui a fait le coup ! Je te l'ai déjà dit.

LE GARDIEN. Tu l'as vu ?

LE PRISONNIER. J'ai vu sa main, pendant qu'il se sauvait par la fenêtre.

LE GARDIEN. Une main, tu parles ! Qu'est-ce qu'elle avait, sa main ?

LE PRISONNIER. Une bague. Comme j'en ai jamais vu. Enorme, avec un rubis.

LE GARDIEN. Des blagues.

LE PRISONNIER. Je te parie tout ce que tu veux !

LE GARDIEN. Tu me laisses entrer si je te crois ?

LE PRISONNIER. M'en fous que tu me croies !

LE GARDIEN. Quand ils viendront pour t'exécuter, il faudra bien que tu me laisses entrer. Je ne te demanderai pas la permission.

LE PRISONNIER. On a le temps.

LE GARDIEN. T'en sais rien. Les exécutions, c'est à minuit.

LE PRISONNIER. Quelle heure il est ?

LE GARDIEN. Je te le dirai pas.

LE PRISONNIER. M'en fous ! J'entendrai bien sonner la pendule.

LE GARDIEN. T'entendras rien du tout ! Elle sonne que minuit justement, la pendule. Le prince, c'est un raffiné. C'est fait exprès : quand tu l'entendras, il sera trop tard. Si c'est pour aujourd'hui.

LE PRISONNIER. M'en fous ! J'aime mieux la surprise. (*Il se remet à jouer.*)

LE GARDIEN, *après un temps, suppliant.* Dis ?

LE PRISONNIER. Quoi ?

LE GARDIEN. Juste une carte. Tu me la laisses jouer ? J'entre pas ! Celle que tu tiens, là. Elle est à moi. (*S'emportant.*) J'suis ton chef, non ! Je t'ordonne de la jouer, cette carte.

LE PRISONNIER. Celle-là ?

LE GARDIEN. Oui.

LE PRISONNIER. Tu la joues ?

LE GARDIEN. Oui.

LE PRISONNIER. T'as perdu.

LE GARDIEN. C'est pas vrai !

(*On entend du bruit et des voix au fond du couloir. Des pas qui se rapprochent, des portes qui s'ouvrent, des ordres.*)

LE PRISONNIER. Occupe-toi plutôt de ce qui se passe dehors. Il y a quelqu'un qui vient. Il faut décidément que je fasse tout ici. T'entends ! Eh ! concierge !

LE GARDIEN, *regardant vers le couloir.* C'est une visite.

LE PRISONNIER. Il est minuit ?

LE GARDIEN. Non.

LE PRISONNIER. Il a l'air de quoi ?

LE GARDIEN. De rien.

(*Il s'incline devant le visiteur et lui ouvre la porte. Le visiteur pénètre dans la cellule. C'est un homme jeune encore, très élégant de mise et de manière, un sourire très affable sur les lèvres.*)

LE VISITEUR, *entrant, très mondain.* Je vous en prie. Ne vous dérangez pas pour moi. Continuez.

LE PRISONNIER, *méfiant.* Qui êtes-vous ?

LE VISITEUR. Un ami.

LE PRISONNIER. D'où vous venez ? Qu'est-ce que vous me voulez ?

LE VISITEUR. Est-ce qu'on demande à un ami d'où il vient ? L'important, c'est qu'il soit là quand on a besoin de lui.

LE PRISONNIER, *grognant.* Besoin de rien.

LE VISITEUR. Vous êtes charmant ! On me l'avait bien dit d'ailleurs. Charmant. Vous permettez ? (*Il cherche à s'asseoir.*)

LE PRISONNIER. Allez-y. Non pas là. Faut m'excuser. On n'a pas eu le temps de faire le ménage. (*Il va pour débarrasser le lit.*)

LE VISITEUR. Je vous en prie, ne vous donnez pas cette peine. Le gardien peut très bien faire ça. (*Appelant.*) Garde ! (*Le gardien ne bouge pas.*) Il ne bouge pas. Il est sourd ?

LE PRISONNIER. Il attend ma permission.

LE VISITEUR, *amusé.* C'est un timide ?

LE PRISONNIER. Non, mais je l'ai dressé. Ces gens-là, si on ne leur donne pas le pli tout de suite, ils se croiraient tout permis.

LE VISITEUR. Je vous comprends.

LE PRISONNIER. Vous savez : Il y a beaucoup à dire sur les prisons !

LE VISITEUR. Je vous crois.

LE PRISONNIER. C'est pas du tout ce qu'on imagine ! la cuisine, par exemple, sincèrement, je ne vous la recommande pas !

LE VISITEUR. C'est inconcevable !

LE PRISONNIER. C'est comme ça !

LE VISITEUR. Mais il faut changer ça !

LE PRISONNIER. A qui le dites-vous ?

LE VISITEUR. Changer ça tout de suite ! Vous permettez ? (*Vers le garde.*) Monsieur ! (*Le gardien ne répond pas. Au prisonnier.*) Comment s'appelle-t-il ?

LE PRISONNIER, *pouffant.* Giuseppe !

LE VISITEUR, *riant aussi.* Giuseppe ?

LE PRISONNIER, *même jeu.* C'est ridicule !

LE VISITEUR, *au gardien.* Giuseppe, mon ami...

LE GARDIEN. Monsieur !

LE VISITEUR. Voulez-vous nous apporter la table servie que vous trouverez au fond du corridor. Je vous prie. N'oubliez pas le vin, il est à côté, à rafraîchir. (*Au prisonnier.*) J'ai pensé que vous aviez soif. Je voudrais tellement vous faire plaisir.

(*Le gardien revient avec une table servie, une bouteille et un verre.*)

Et vos chaînes. Ça ne vous empêche pas de manger ?

LE PRISONNIER. Ben...

LE VISITEUR, *au gardien.* Otez-les-lui, voulez-vous ?

LE PRISONNIER, *au gardien.* T'entends ?

(*Le gardien lui enlève les chaînes qui tombent. Il se met à table et commence à manger et à boire avec appétit.*)

C'est pour moi, tout ça ? Et pourquoi ?

LE VISITEUR. Parce que je suis un ami.

LE PRISONNIER, *buvant.* Eh bien, vive l'amitié ! (*Il boit abondamment. Peu à peu sa gaieté augmente à mesure.*) Vous ne mangez pas ?

LE VISITEUR. J'ai déjà dîné, merci.

LE PRISONNIER. A votre aise. (*Il boit. Vers le gardien qui a repris sa faction.*) Hé, Giuseppe ! A ta santé !

(*Le gardien répond par un grognement. Au visiteur, en confidence.*) Il est vexé !

LE VISITEUR, *amusé.* Ah ! vraiment ?

LE PRISONNIER. Oh ! c'est rien : on a eu des piques ensemble.

LE VISITEUR. Des piques !...

LE PRISONNIER. Vous savez, la cohabitation, c'est jamais bon.

LE VISITEUR. Je suis bien de votre avis.

LE PRISONNIER. Quand on arrive, des bâtiments comme ça, ça a l'air grand ! Mais, quand on y vit un peu, c'est fou ce que c'est tout petit !

LE VISITEUR. Je vous crois.

LE PRISONNIER. Au début, je me suis dit : Bah ! c'est un bon gars ; je m'y ferai !

LE VISITEUR. Bien sûr.

LE PRISONNIER. Après tout, s'il est là, hein ? Il n'a pas demandé à y être !

LE VISITEUR. C'est bien vrai !

LE PRISONNIER. Il serait même plutôt à plaindre ! Franchement.

LE VISITEUR. Franchement oui.

LE PRISONNIER. Mais quand même, on se lasse. Que voulez-vous, ces gens-là, les flics, il faut bien dire, ça n'a pas vécu !

LE VISITEUR. Voyons !

LE PRISONNIER. On est toujours trop bon ! On ouvre sa porte à tout le monde...

LE VISITEUR. Et puis un jour, on se retrouve assassiné ! (*Il éclate de rire en le regardant dans les yeux.*)

LE PRISONNIER, *pas très sûr de comprendre.* Hein ? (*Il hésite, puis éclate bruyamment de rire.*) C'est pour moi que vous dites ça ?

LE VISITEUR, *riant.* Bien sûr que c'est pour vous !

LE PRISONNIER, *riant de plus belle.* Vous êtes un malin, vous ! (*Vers le gardien.*) C'est un malin, tu sais ! (*Au visiteur en confidence.*) Il est fâché, parce que je veux pas le laisser entrer. Vous comprenez : on n'a plus d'intimité !

LE VISITEUR. Vous avez parfaitement raison. Vous êtes chez vous !

LE PRISONNIER, *radieux.* Ah ! T'entends, Giuseppe ! Je suis chez moi ! (*Giuseppe grogne. Au visiteur.*) Vous me plaisez, vous.

LE VISITEUR. J'en suis touché.

LE PRISONNIER, *dans ses rêves.* Un que je plains, tenez, c'est le prince.

LE VISITEUR. Parce que ?...

LE PRISONNIER. Parce que, des flics, il ne doit voir que ça toute la journée. Il ne doit pas s'amuser, vous ne croyez pas ?

LE VISITEUR. Je crois qu'il pense comme vous.

LE PRISONNIER. Vous le connaissez, le prince ?

LE VISITEUR, *souriant.* J'ai cet honneur.

LE PRISONNIER. Comment il est ?

LE VISITEUR, *souriant toujours.* Il vous aimerait.

LE PRISONNIER. A la santé du prince ! Il n'y a qu'un verre, je m'excuse.

LE VISITEUR. Profitez-en. Nous avons tout le temps.

LE PRISONNIER, *le dévisageant.* On a le temps ! (*Il rit très fort.*) Vrai ?

LE VISITEUR, *hochant la tête.* Vrai.

LE PRISONNIER. Vous êtes un ami, vous.

LE VISITEUR. Je vous l'avais dit.

LE PRISONNIER. Je vous dirai tout.

LE VISITEUR, *visiblement très intéressé.* Vraiment ?

LE PRISONNIER, *buvant toujours.* Il faut revenir me voir, quand vous passerez par là. Vous promettez ? Vous savez, je suis toujours là. Vous êtes sûr de me trouver.

LE VISITEUR. Vous êtes gentil. (*Il regarde les cartes.*) Vous aimez les cartes ?

LE PRISONNIER. On joue ?

LE VISITEUR. Si vous voulez.

LE PRISONNIER, *battant les cartes.* D'accord. Un dernier coup. (*Il boit.*) Tu n'as pas bu.

LE VISITEUR. Aucune importance. Jouons.

LE PRISONNIER. Jouons. (*Ils commencent à jouer.*) Et l'enjeu ?

LE VISITEUR. Une discrétion.

LE PRISONNIER. Une... quoi ?

LE VISITEUR. Une discrétion. Ça veut dire que celui qui gagne peut demander à l'autre ce qu'il veut.

LE PRISONNIER. Tout ce qu'il veut ?

LE VISITEUR. Du moins, tout ce qui est au pouvoir de l'autre de lui donner.

LE PRISONNIER. Ça peut aller loin, votre jeu.

LE VISITEUR, *énigmatique.* Oui et non.

LE PRISONNIER. Bien sûr, si c'est vous qui gagnez, vous ne ferez pas une bien bonne affaire !

LE VISITEUR, *même jeu.* On ne sait jamais...

LE PRISONNIER. Tandis que moi... Mais c'est du bluff, votre histoire !

LE VISITEUR. Il n'y a pas de bluff, je vous jure.

LE PRISONNIER. Quand vous promettez, vous, c'est sérieux !

LE VISITEUR. Je tiens toujours mes promesses. Vous l'avez déjà constaté. Toutes mes promesses.

LE PRISONNIER, *malin.* Et si... Si je gagne et si je vous demande ma grâce ?

LE VISITEUR, *souriant.* Si c'est en mon pouvoir...

LE PRISONNIER. Si c'est... (*Brusquement.*) Ça va. On joue. Pique.

LE VISITEUR, *ramassant les cartes.* C'est pour moi.

LE PRISONNIER. Un peu de patience. A moi. Vous allez voir !

LE VISITEUR. Je vous fais confiance. (*En riant, pendant*

qu'ils jouent.) Je reviens à votre histoire d'assassinat...

LE PRISONNIER, *absorbé par son jeu et pouffant comme une plaisanterie.* Ça t'amuse, hein ?

LE VISITEUR, *riant.* On disait même que vous seriez peut-être innocent ?

LE PRISONNIER, *pouffant.* On le disait ! (*Jouant.*) Cœur !

LE VISITEUR. A moi. (*Enchaînant.*) Et alors, c'était vrai ?

LE PRISONNIER. Alors ? T'occupe pas. Joue. Trèfle.

LE VISITEUR. A moi.

LE PRISONNIER, *soudain.* Tu triches !

LE VISITEUR. Je vous demande pardon.

LE PRISONNIER. Tu triches, je t'ai vu.

LE VISITEUR. Je vous parlais de votre innocence...

LE PRISONNIER. M'en fous de mon innocence ! N'embrouille pas ! Je te dis que tu triches ! Tu penses que je m'y connais, moi : je triche toute la journée.

LE VISITEUR. Vous devez vous tromper, je vous assure !

LE PRISONNIER, *appelant.* Giuseppe !

LE GARDIEN. Quoi ?

LE PRISONNIER. Amène-toi. C'est pour les cartes.

LE GARDIEN. J'arrive. (*Il entre dans la cellule.*)

LE PRISONNIER. Il triche, Giuseppe.

LE GARDIEN. T'as raison. Je regardais à travers les barreaux, Monsieur a fait filer la carte.

LE VISITEUR. Je vous assure... !

LE PRISONNIER, *au gardien.* Reste derrière lui. Fouille ses manches. Retournez vos poches, Monsieur, et enlevez vos gants. L'autre aussi.

(*Le visiteur obéit. Il se dégante et va continuer à jouer avec la main gauche sous la table. Le regard du prisonnier visiblement surprend le manège.*)

LE VISITEUR. Je suis désolé. C'est un enfantillage. Je n'ai jamais rien compris aux cartes. (*Se levant.*) Si vous permettez... ?

LE PRISONNIER, *le rasseyant.* Continuez. On a commencé. On finit la partie.

LE VISITEUR. A vos ordres.

LE PRISONNIER. Tu ouvres l'œil, Giuseppe ?

LE GARDIEN. C'est paré, patron.

LE PRISONNIER. A vous, Monsieur !

(*Ils recommencent à jouer.*)

LE VISITEUR. Pique.

LE PRISONNIER. J'ai la dame.

LE VISITEUR. Cœur.

LE PRISONNIER. L'as. A moi. J'ai gagné.

LE VISITEUR. C'est exact.

LE PRISONNIER. Rien à signaler, Giuseppe ?

LE GARDIEN. Rien à signaler, patron.

LE PRISONNIER. Tu peux disposer.

(*Le gardien retourne dans le couloir. Le visiteur se lève, un peu honteux.*)

LE VISITEUR. Mes félicitations. Vous n'avez pas l'air content ?

LE PRISONNIER. J'aime pas gagner. Ça porte malheur.

LE VISITEUR. Vous me pardonnez ?

LE PRISONNIER. Donnez-moi la main.

LE VISITEUR. Voilà.

LE PRISONNIER, *soudain.* L'autre.

LE VISITEUR. Pourquoi ?

LE PRISONNIER. Celle que vous cachez sous la table. (*Il lui saisit avec violence la main gauche, l'autre résiste.*) Celle-là. Voulez-vous me la donner. (*Il lui prend la main de force et regarde fixement cette main. Elle porte une bague énorme avec un rubis.*) La bague ! (*Silence. Bas.*) Vous êtes l'homme à la bague ?

LE VISITEUR. Oui.

LE PRISONNIER. Celui que je cherche depuis deux ans ?

LE VISITEUR. Oui.

LE PRISONNIER. Celui qui devrait être à ma place.

(*Un long temps.*)

LE VISITEUR. Je pense que nous n'avons plus rien à nous dire. (*Allant vers la grille.*) Giuseppe, voulez-vous m'ouvrir s'il vous plaît ?

LE PRISONNIER, *bondissant soudain.* Une minute. C'est moi qui décide quand on ouvre ou quand on ferme ! Vous oubliez qu'il n'obéit qu'à moi. Giuseppe !

LE GARDIEN. Quoi donc ?

LE PRISONNIER. Ferme la porte, Giuseppe. A double tour. C'est un ordre.

LE GARDIEN. Bien, patron. (*Il ferme les verrous.*)

LE PRISONNIER. Giuseppe !

LE GARDIEN. Oui ?

LE PRISONNIER. Ce soir, je t'invite pour une partie de cartes. Si tu es libre.

LE GARDIEN. D'accord, patron. Toujours libre pour vous.

LE PRISONNIER. Je te ferai signe dès que j'en aurai fini avec Monsieur.

LE GARDIEN. J'amènerai les copains, patron. On se tassera.

LE PRISONNIER. T'en fais pas pour la place, Giuseppe. J'ai comme une idée que c'est pas ici qu'on la fera, notre partie.

LE GARDIEN. Où vous voudrez, patron. Pourvu qu'on rigole.

LE PRISONNIER. Rompez !

(*Le gardien reprend sa faction dans le couloir de sorte qu'il n'entend rien de ce qui suit. Le prisonnier se retourne vers le visiteur. Celui-ci n'a pas bougé. Soudain le visiteur éclate de rire, très bas.*)

Ça vous fait rire ?

LE VISITEUR, *riant.* Vous êtes charmant !

LE PRISONNIER. Vous fatiguez pas !

LE VISITEUR, *de plus en plus souriant.* Si, si ! Vous êtes charmant ! Cette méfiance ! Merveilleuse méfiance des âmes simples ! Enfin, mon cher, je ne vous comprends pas : je vous dis que je suis un ami. Je le prouve : vous avez soif, je vous donne à boire ; je vous délivre de vos chaînes ; je vous vois persécuté par un gardien stupide, je donne des ordres, je vous soigne, je vous entoure. Je vous parle même de votre innocence ! Je fais mieux : je marche dans tous vos pièges : j'enlève mon gant, j'obéis, j'avoue tout ! Et regardez comme vous me traitez ! Si, bien sûr, j'ai commis une faute. J'ai triché aux cartes. Péché véniel. Et encore, si maladroitement, si ouvertement que c'était comme pour assurer plus complètement votre victoire. Vous dressez contre moi des grilles, des gendarmes. Vous me traîtez comme un lâche, pourquoi ? Ai-je cherché à nier ? Ai-je fait mine de m'enfuir ?

LE PRISONNIER. Tout ça c'est des mots. Je t'entortille, et puis, adieu !

LE VISITEUR, *offensé*. Vous me faites injure. Vous oubliez ma promesse.

LE PRISONNIER. Promesse ?

LE VISITEUR. J'ai perdu. Je vous dois une discrétion. Parlez. Je ne partirai pas avant. Que voulez-vous ?

LE PRISONNIER, *il réfléchit, puis soudain, très bas*. La bague.

LE VISITEUR, *grand seigneur*. Tenez.

(*Le prisonnier se jette dessus, la contemple. Le visiteur rit à nouveau.*)

LE PRISONNIER. Ça vous fait rire encore ?

LE VISITEUR. Vous êtes un enfant ! Qu'est-ce que vous allez faire de cette bague ? La montrer à des gens, crier, ameuter les foules ? Personne ne l'a vue, vous le savez très bien. Personne ne sait. Que vous et moi. Qui vous croira ?

LE PRISONNIER. Je n'ai pas d'autre moyen.

LE VISITEUR. Demandez-moi autre chose.

LE PRISONNIER. Quoi ?

LE VISITEUR. Ah ! mon cher, faites un effort ! Il faut vraiment tout vous souffler ! Demandez-moi d'avouer publiquement ce que vous venez de découvrir.

LE PRISONNIER, *hébété*. Vous le feriez ?

LE VISITEUR, *souriant*. J'ai promis.

LE PRISONNIER. Bien sûr que vous avez promis. Mais...

LE VISITEUR. Vous avez décidément l'âme bien basse ! Je vous ai promis ce qui est en mon pouvoir...

LE PRISONNIER. Et bien sûr, votre langue n'est pas en votre pouvoir !

LE VISITEUR. Je n'ai pas dit ça.

LE PRISONNIER. Eh bien ?

LE VISITEUR. Envoyez donc chercher qui vous voulez.

LE PRISONNIER. Qui ?

LE VISITEUR. Je ne sais pas, moi. Le juge, le procureur, le bourreau ! Est-ce que je dois choisir pour vous ?

LE PRISONNIER. M'en fous. N'importe lequel.

LE VISITEUR. D'accord. Je ne vous demande que... (*Il regarde sa montre.*) Trois minutes.

LE PRISONNIER. Trois minutes ! (*Soudain il réalise et crie.*) Giuseppe !

LE GARDIEN. Monsieur ?

LE PRISONNIER. Tout ce que je possède, je te donne tout ce que je possède. Quelle heure est-il ?

LE GARDIEN. Minuit moins trois, Monsieur.

LE PRISONNIER. C'est donc ça ! Ah ! vous avez bien calculé votre coup ! Ils vont être là tous, dans trois minutes, pour l'exécution, et je me retrouverai mort avant que vous ayez eu le temps d'ouvrir la bouche !

LE VISITEUR. Que vous êtes naïf ! Mais si c'était vrai, réfléchissez : N'est-ce pas précisément le public que vous vouliez ? Tous ceux que vous me demandiez d'envoyer chercher ? A votre place, je le souhaiterais vivement, au contraire. (*Un temps.*) Mais rassurez-vous. Personne ne viendra.

LE PRISONNIER. Ce n'est pas pour ce soir ?

LE VISITEUR, *souriant*. Je n'ai pas dit cela.

LE PRISONNIER. Alors... C'est vous le bourreau ?

LE VISITEUR, *souriant toujours*. Bourreau, c'est un bien grand mot.

LE PRISONNIER, *reculant*. Ne me touchez pas !

LE VISITEUR. Je ne vous toucherai pas, je vous le jure.

LE PRISONNIER. Qu'est-ce que vous voulez ?

LE VISITEUR. Il est vrai qu'il serait temps que je vous dise qui je suis. Oh ! ne vous imaginez pas des choses extraordinaires. Je suis un ami, je ne vous ai pas menti tout à l'heure. Je ne mens jamais d'ailleurs. Un ami des condamnés à mort, chargé par la mansuétude du prince de leur faire passer le plus agréablement possible leurs derniers instants de vie.

LE PRISONNIER. Et... L'exécution, alors ?

LE VISITEUR. L'exécution ? Pardonnez-moi. (*Souriant.*) C'est déjà fait. (*Un temps.*) J'oubliais un détail : ma principale attribution d'ami consiste précisément à faire boire au condamné d'un certain vin fort doux qui, absorbé suffisamment à temps, doit l'envoyer là-bas à l'heure prescrite. Ecoutez.
(*On entend sonner minuit. Le condamné s'écroule.*)
Là... Vous voyez... Le prince adore l'exactitude.
(*Minuit finit de sonner dans le silence. Au dernier coup, le prisonnier expire.*)

LE PRISONNIER. Au secours ! (*Il meurt.*)

LE VISITEUR, *au gardien*. Giuseppe, mon ami. Puis-je vous demander de m'ouvrir la grille ? La comédie est finie.

RIDEAU

"Dommage qu'elle soit une P...", de John Ford (Théâtre de Paris)

Depuis un mois nous attendions l'événement. Une appendicite malencontreuse (pour Romy Schneider) avait fait remettre, une première fois, la générale. On craignait le pire pour cette pièce, à laquelle Luchino Visconti, Georges Beaume et cinquante acteurs travaillaient avec acharnement depuis tant de semaines. Je ne sais si le répit imposé par la maladie de la jeune vedette viennoise a été bénéfique — j'aime à le supposer —, en tout cas la présentation de *Dommage qu'elle soit une P...*, tragi-comédie de John Ford, était parfaitement au point. L'événement attendu a eu lieu.

L'œuvre élizabéthaine, dont le titre donne une assez juste idée de son style direct, était déjà connue. Dullin, avant la guerre, nous l'avait révélée, avec des moyens plus modestes, mais une conviction aussi grande, en son pittoresque Atelier. Sans être indifférente, elle n'est pas de celles qui justifient une admiration éternelle. John Ford n'est pas Shakespeare.

Mais, il y a la réalisation de Luchino Visconti, le plus prestigieux des metteurs en scène italiens, tant au théâtre qu'au cinéma. Visconti a vu, et recréé, ce drame où l'inceste, le crime et la fleur bleue se mêlent étrangement, avec les yeux d'un peintre de la Renaissance. Italienne, bien entendu. Auteur des décors, comme de la mise en scène, il a ordonné ses tableaux, comme autant de toiles de maîtres qui défilent sous nos yeux. L'effet est merveilleux. Raymond Rouleau, lui-même, auquel on ne peut s'empêcher de penser, n'aurait pas atteint meilleur résultat. Visconti fait revivre l'atmosphère cynique et sensuelle de Parme au temps des Farnèse, avec un art aussi raffiné que fastueux. Musiciens, danseurs, acrobates s'intègrent dans l'action. Les costumes sont d'une richesse admirable. Entre les colonnes du Palais de Florio surgit, de temps à autre, la ville princière avec son théâtre, sa cathédrale, son baptistère. Le spectacle, en soi, est une réussite totale.

La pièce et une partie de l'interprétation paraissent, pourtant, comme un peu écrasés par un tel déploiement de luxe et d'intelligence. Alain Delon, particulièrement, n'arrive pas à nous faire partager la passion qu'il vit dans l'amour de sa sœur Annabella. En dépit de costumes somptueux, il semble manquer... d'étoffe. Par contre, Romy Schneider, dont on craignait le premier contact avec la langue française, fait, à la scène, des débuts éclatants : ravissante, fine, déchirée, elle parvient à purifier les sentiments les plus troubles. Elle est, au reste, sérieusement épaulée par des comédiens qui dominent leur métier et leurs personnages : Daniel Sorano, impressionnant tueur au grand cœur, Valentine Tessier, nourrice vénale et savoureuse, Silvia Montfort, veuve incandescente et déchaînée, Jean-François Calvé, superbe mari trompé.

"Les Nuits Blanches", de Dostoievski (Théâtre de Lutèce)

Le court roman autobiographique de Dostoievski, dont le même Visconti tira, jadis, un film remarqué et remarquable, devient, dans l'adaptation scénique de Gil Sandier, pièce de théâtre, par les soins conjugués de Nicole Kessel, Jean Martin et le décorateur André Acquart. Le résultat est un tour de force de simplification : un décor nu symbolise, pour le spectateur imaginatif, les rives de la Neva, une promenade publique, une rue sans joie ; deux personnages seulement, un rêveur bavard, et une orpheline romantique, échangent des mots tendres qui n'ont pas le même sens pour l'un que pour l'autre. Pénible malentendu : le rêveur dit amour, l'orpheline entend amitié. Mais le rêveur est si rêveur qu'il ne pensera pas (ou n'osera pas) la contredire... Et, elle s'en ira, à la fin, rejoindre un autre amoureux moins transi par des nuits blanches si brumeuses...

Il est toujours risqué de transposer un roman au théâtre. Surtout de le réduire à un dialogue. L'effort est méritoire. Mais cela oblige l'adaptateur à allonger démesurément les tirades, pour demeurer fidèle au roman. Le premier acte pâtit, surtout, de cette confusion des genres. Les deux héros sont amenés à se raconter interminablement. Et comme ils sont russes ! La résistance des acteurs et du public est mise, ainsi, à rude épreuve. Après la pause — l'entracte, veux-je dire — l'action se développe et le rythme se soutient. Il soutient, aussi, l'attention.

Jean Martin, qui donne l'impression, au début, d'être mal à l'aise au milieu de ses rêves, finit par s'affirmer quand il devient la proie d'un sentiment plus terrestre, l'amour. Nicole Kessel, qui a réglé la mise en scène délicate de ces *Nuits Blanches*, incarne avec charme et sensibilité la délicieuse et inconsciente Nastenka.

"La Peau de Singe", de Christine Arnothy (Théâtre La Bruyère)

Christine Arnothy, romancière affirmée dès ses débuts grâce à son premier roman, *J'ai quinze ans et je ne veux pas mourir*, qui fit sensation voici plusieurs années, aborde aujourd'hui la scène avec une comédie à prétentions vaudevillesques, *La Peau de Singe*. Un jeune ingénieur qui a grandi dans l'ombre d'une mère abusive s'y trouve aux prises avec les trois femmes de sa vie. L'idée est divertissante, mais le développement assez laborieux.

Pourtant, Christine Arnothy est fort bien servie par Jacques Duby, condamné aux emplois de jeune premier lunaire, Jeanine Crispin, maîtresse femme au sourire persuasif, Geneviève Brunet, la radieuse oie blanche pas si immaculée que ça, Renée Cosima (fine comédienne que nous retrouvons avec plaisir), l'intellectuelle ensorcelante et Claude Laurence, la fille qui a vécu et ne regrette rien... Comment Jacques Duby pourrait-il s'en sortir avec ces quatre vampiresses ? Fort mal, en ce qui le concerne. Au mieux, pour l'auteur...

Jean-Claude HUENS et René HAINAUX

CHRONIQUE DU THÉATRE DANS LE MONDE

Londres

L'événement le plus marquant et le plus important de la présente saison londonienne aura incontestablement été la fondation d'une compagnie permanente de répertoire à l'Aldwych Theatre par Peter Hall. Peter Hall est le jeune directeur du Shakespeare Memorial Theatre de Stratford-upon-Avon. Considérant que la Grande-Bretagne manque fâcheusement d'un grand ensemble dramatique comparable au Berliner Ensemble, au Théâtre d'Art de Moscou ou à la Comédie-Française, il estima ne pouvoir remédier à cet état de choses en restant à Stratford avec un répertoire exclusivement shakespearien. Aussi entreprit-il la création d'une troupe parallèle qui pourrait présenter à Londres les principaux dramaturges de tous les pays.

Il mit au point, pour ce faire, un type de contrat tout à fait original. Les acteurs, parmi lesquels on compte les plus grands noms de la scène anglaise, sont engagés pour une période de trois ans, ce qui leur assure une stabilité d'emploi inconnue jusqu'ici dans le théâtre anglais. Leurs vacances sont payées et ils ne sont normalement distribués que dans trois productions sur quatre, « ce qui leur donne le loisir et la possibilité », suivant les propres paroles de Peter Hall, « d'aller dans les autres théâtres voir ce qui s'y passe ». En outre, les comédiens gardent le droit de travailler, s'ils le souhaitent, pour d'autres entreprises théâtrales. Le coût élevé de ce projet révolutionnaire a été en partie assumé par une subvention de la Fondation Gulbenkian qui a accordé un don de 5.000 livres sterling, renouvelable pendant trois ans.

Peter Hall a déjà présenté cette saison *La Nuit des Rois* de Shakespeare, *La Duchesse d'Amalfi* de Webster et *Ondine* de Giraudoux, pièce dans laquelle sa femme Leslie Caron joue le rôle titulaire. Il prépare actuellement *The Devils*, une adaptation par John Whiting du livre de Aldous Huxley. Il a également l'intention de mettre en scène une pièce de Brecht, de préférence *Le Cercle de Craie Caucasien*, mais il redoute la comparaison avec la réalisation du Berliner Ensemble, qu'il considère comme étant la plus belle production qu'il ait jamais vue au théâtre.

Stratford-sur-Avon

Quant à la prochaine saison à Stratford-upon-Avon, elle débutera le 4 avril et durera trente-cinq semaines. Le programme comprendra les titres suivants : *Beaucoup de bruit pour rien*, dans une mise en scène de Michaël Langham qui, depuis quelques années, dirige le Festival Shakespeare de Stratford au Canada ; *Hamlet*, avec Ian Bannen ; *Richard III*, avec Christopher Plummer dans le rôle de Richard et Edith Evans dans celui de Marguerite ; *Comme il vous plaira*, où Dorothy Tutin sera Rosalinde ; *Roméo et Juliette*, avec Dame Edith dans le rôle de la Nurse, Dorothy Tutin dans celui de Juliette, le rôle de Roméo n'étant pas encore distribué; et enfin, *Othello*, avec John Gielguld dans le rôle de Othello et Peggy Ashcroft dans celui d'Emilia, la mise en scène de cette dernière pièce étant assurée par Franco Zeffirelli qui vient d'obtenir un triomphe personnel pour sa mise en scène et ses décors de *Roméo et Juliette* à l'Old Vic.

Londres

Robert Bolt est considéré comme un des meilleurs dramaturges anglais de la nouvelle génération. Fait assez remarquable dans le contexte du théâtre britannique, ses trois pièces firent directement carrière dans des théâtres commerciaux, en plein West End ; Robert Bolt n'est donc pas un produit des scènes expérimentales.
Bien qu'il se défende d'écrire les rôles principaux de ses pièces pour des vedettes particulières, il a été, jusqu'à présent, un dramaturge fort heureux en ce qui concerne les distributions. En effet, ses trois pièces ont été défendues par les plus grands noms de la scène anglaise.
Après *The Flowering Cherry* (*Cerisier en fleur*) qui fut jouée par Ralph Richardson et qui tint l'affiche pendant plus d'un an, il vient de présenter coup sur coup deux pièces importantes : *A Man for All Seasons* (*Un homme de tous les temps*), pièce dans laquelle Paul Scofield incarne le personnage de Thomas More et *The Tiger and The Horse* (*Le Tigre et le Cheval*), qui est interprétée par Michaël Redgrave, sa fille Vanessa et Catherine Lacey.

Londres

Les trois auteurs britanniques d'avant-garde les plus en vue se sont réunis pour présenter, à l'Arts Theatre Club, un spectacle sortant résolument des sentiers battus. Ce spectacle, qui a pour titre générique *Three* (*Trois*), se compose de trois pièces en un acte. La première, *Lunch Hour* (*L'Heure du Lunch*) est de John Mortimer, l'auteur de *The Wrong Side of The Park* (*Le Mauvais Côté du Parc*) qui a remporté un gros succès la saison dernière dans une mise en scène de Peter Hall ; la seconde, *The Form* (*La Forme*) est de N. F. Simpson, un auteur qui se fit connaître par sa pièce *One Way Pendulum*, une « farce dans une nouvelle dimension » ; la troisième enfin, *A Slight Ache* (*Une petite Peine*) a pour auteur Harold Pinter, qui vient d'affronter le public parisien avec sa pièce *The Caretaker* (*Le Gardien*). La mise en scène de ce spectacle a été assurée par Donald McWhinnie et l'interprète principal en est Emlyn Williams.

Londres

L'English Stage Company vient de présenter la seconde pièce de Shelagh Delaney, la jeune auteur de *Un Goût de Miel*, au Royal Court Theatre. *The Lion in Love* (*Le Lion amoureux*), bousculant toutes les règles de la pièce « bien faite », fut accueilli fraîchement en tournée et, après quelques modifications, divisa le public londonien. Situant à nouveau l'action de sa pièce à Salford, Mlle Delaney a cependant réussi à créer quelques personnages irrésistibles.

Quoi qu'il en soit, elle a prouvé par ce nouvel ouvrage qu'elle entendait bien ne pas limiter sa carrière de dramaturge à un premier et unique succès.

Allemagne

Le Club scénique allemand a publié au mois de décembre dernier une statistique des représentations de la saison 1959-1960.

En tête de liste figurait *Douze Hommes en Colère*, de l'auteur américain Reginald Rose qui a été joué 813 fois sur 37 scènes d'expression allemande. Parmi les quinze œuvres les plus jouées de la saison

figurent sept drames de Friedrich Schiller, qui totalisent plus de 4.400 représentations. La pièce à deux acteurs de Karl Wittlinger *Connaissez-vous la Voie Lactée ?* qui fut l'œuvre la plus jouée en 1958-1959, a été représentée 513 fois au cours de la dernière saison par 30 théâtres différents. *L'Hurluberlu* d'Anouilh a connu également un succès réel (431 représentations sur 18 scènes), de même que *Rhinocéros* d'Ionesco. *The Elder Statesman* d'Eliot, *La Dernière Bande* de Beckett et *The Long and the Short and the Tall* (joué en français sous le titre *A vous Wellington*) de Hall dépassèrent chacun la centaine de représentations.

Italie

Marcello Moretti, le célèbre Arlequin du Piccolo Teatro de Milan, est mort au mois de janvier. Son dernier rôle aura été celui de Béranger dans *Rhinocéros* d'Ionesco, rôle qu'il venait de créer avec un succès triomphal au Teatro Stabile de la ville de Naples.

Italie

D'un auteur ayant atteint la pleine maturité, défini par une longue série d'œuvres antérieures, une nouvelle comédie ne devrait pas réserver de surprises quant au choix du sujet et à la manière de le traiter. Eduardo de Filippo, le plus populaire des dramaturges italiens contemporains, est pourtant parvenu, avec sa dernière pièce, *Il sindaco del rione Sanita*, à étonner ses admirateurs. Le syndic dont il est question dans le titre de la pièce est un personnage mystérieux, complexe, un homme investi par les habitants de son quartier du droit de régler des affaires louches qui sont normalement du ressort de la justice légale.

En créant cette figure de justicier populaire, Eduardo de Filippo a réussi à passer de l'atmosphère familiale qui caractérise la plupart de ses pièces à une authentique atmosphère sociale et le public du Teatro Quirino de Rome lui a réservé, le soir de la première, un succès chaleureux.

New York

Tennessee Williams a remporté, avec sa nouvelle pièce *Period of Adjustment* (*Période d'Adaptation*), un nouveau succès incontestable à New-York.

Reprenant des thèmes qui lui sont chers, l'auteur y dépeint les difficultés que rencontrent deux couples au cours de la période d'adaptation mutuelle. Grâce à son art de croquer les personnages sur le vif, Tennessee Williams donne à ses quatre héros un relief étonnant dans les efforts qu'ils font pour se comprendre.

New York

Rhinocéros d'Eugène Ionesco, qui poursuit une brillante carrière dans de nombreux pays, et notamment dans les principaux théâtres allemands, semble avoir pris un mauvais départ à New-York. En effet, la pièce a été jugée trop « spéciale » pour Broadway, la critique la considérant comme un exercice intellectuel sans contact avec le public et sans émotion véritable. Zéro Mostel, qui a obtenu le diplôme réservé au meilleur acteur pour son interprétation de *Ulysses in Nighttown* lors du Festival des Nations de 1959 à Paris, y joue le rôle de Jean, qui fut créé en France par William Sabatier.

New York

Becket de Jean Anouilh continue une brillante carrière à Broadway. Si la critique ne fut pas unanime à louer la pièce, elle le fut par contre pour applaudir les deux principaux interprètes, Sir Laurence Olivier et Anthony Quinn.

New York

Créée au Royal Court Theatre de Londres, la pièce de John Osborne et Anthony Creighton *Epitaph for George Dillon* (*Epitaphe pour George Dillon*) fut représentée ensuite à Broadway en 1958 et n'eut que 21 représentations. Une seconde réalisation en 1959 réussit à tenir pendant 48 soirées.

C'est off-Broadway, où l'audience pour l'auteur est probablement plus grande, que la pièce cherche cette fois son public, avec une mise en scène de George Morisson. Bien que George Dillon soit un personnage vivant, en qui l'on retrouve l'attitude caractéristique de Osborne devant la décadence et l'échec de la société anglaise, la presse américaine a reproché à la pièce son bavardage et son manque d'action.

Greenwich Village réussira-t-il, une fois de plus, à transformer un échec en succès durable ?

New York

Une expérience des plus intéressantes s'est poursuivie cet hiver dans les studios de l'IASTA. Cinq metteurs en scène d'importants théâtres d'Europe Occidentale et d'U.R.S.S. ont travaillé avec des acteurs américains sur des pièces de genres très différents, montées en laboratoire et présentées devant un public restreint.

Depuis janvier 1960, ce centre international d'études théâtrales a accueilli Willi Schmidt, du Schiller-Theater de Berlin, qui présenta *Intrigue et Amour*, Jacques Charron, de la Comédie-Française, qui monta *Le Misanthrope* et Yuri Zavadski, du Théâtre Mossoviet de Moscou, qui présenta deux actes de *La Cerisaie*. Cette saison débuta par la remarquable représentation d'une pièce Kabuki, *Narukami*, mise en scène par Onoe Baiko VII, un des principaux comédiens du Kabuki-Za de Tokyo, et se poursuit avec *The Way of the World* dans une mise en scène de George Devine.

Sous sa forme intime et intensive, le programme de l'IASTA est une sorte de Théâtre des Nations en pratique, où les divers styles d'interprétation et méthodes de mise en scène sont étudiés en profondeur.

Belgique

Le Dixième Homme, la pièce de Paddy Chayefsky qui tient l'affiche à Broadway depuis près de deux ans sans vedettes, a été créée en langue allemande au Théâtre de Bâle le 26 janvier dernier ; les répétitions de la version anglaise ont commencé à Londres le 13 février. Quant à l'adaptation française de José-André Lacour, elle a été créée le 6 mars par le Théâtre National de Belgique. Cette pièce étrange et fascinante reprend le thème du *Dibbouk* et se passe tout entière dans une modeste synagogue new-yorkaise.

Argentine

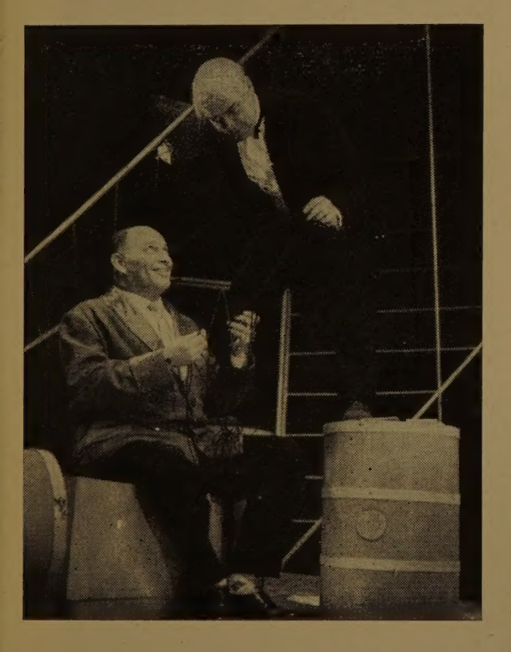
La conception d'ensemble du Théâtre Municipal, que fait construire la ville de Buenos-Aires, ne manque pas d'ambition. Le Teatro Municipal General San Martin, dont on achève les derniers aménagements, sera en effet le véritable centre culturel de la capitale. Il comprendra notamment : un théâtre de comédie, de 1.128 places, pour les représentations de style traditionnel ; un théâtre de chambre de 618 places pour les spectacles intimes ou expérimentaux ; une salle de conférence pour 250 personnes ; un hall d'exposition d'une superficie de 260 m2 ; un musée d'art moderne comportant trois salles de 400 m2 ; une école d'art dramatique ; et bien sûr, de nombreuses dépendances, des bureaux administratifs, des salles de réunions, des ateliers et un restaurant.

Pologne

Le Théâtre Populaire de Nowa Huta, qui représenta la Pologne au Festival des Nations et au Festival de Venise, fête cette année le Ve anniversaire de son activité. Cette compagnie, qui est dirigée par Krystyna Skuszanka et qui travaille dans une petite ville exclusivement ouvrière près de Cracovie, a présenté 30 pièces en cinq ans, dont onze créations mondiales d'auteurs polonais et étrangers. 400.000 spectateurs ont suivi les 1.200 représentations de ces cinq saisons successives.

Le Directeur de la publication : Jacques CHARRIERE — IMPRIMERIE COMMERCIALE, 6, rue Gambetta, Le Mans. — Printed in France





Nowa Huta (Pologne)

« LE RÊVE ARGENTÉ DE SALOMÉ »
par la Troupe
du Théâtre Populaire
qui fête son Ve Anniversaire
(30 pièces - 400.000 spectateurs)

←

Budapest.
Au Théâtre National

« BIEDERMANN ET LES INCENDIAIRES »
de Max Frisch, qui a été
joué avec succès à Paris
au Théâtre de Lutèce en 1960

→

Tokyo
Au Théâtre Geijutzuka

« GASHINTARÉ » OU « LE JOBARD »
de Kazuo Kikuta
Pièce autobiographique

New-York (à Broadway)
au Théâtre Helen Hayes

« PERIOD OF ADJUSTEMENT »
la dernière pièce
de Tennessee Williams





Festival d'Edimbourg
« Le Rêve de Peter Mann »
de Bernard Kops
auteur apprécié de la jeune génération

Londres
Théâtre Workshop
« Progress to the park »
de Alan Owen

SPECTACLES

DE PARIS



LES SIX COMÉDIES DE SALON, « LES PARADES », ÉCRITES AU XVIIIe SIÈCLE, EN FRANÇAIS, PAR UN ARISTOCRATE POLONAIS, JEAN POTOCKI, NOUS SONT RESTITUÉES AVEC ESPRIT AU THÉATRE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE PAR LA COMPAGNIE MICHEL CLAIR. CATHERINE ROUVEL, JEUNE VEDETTE DE L'ÉCRAN, Y JOUE FORT BIEN AU JEU DE L'AMOUR ET DE L'HUMOUR AVEC MICHEL BARCET

SOLIDEMENT ENCADRÉE PAR LUCIEN BAROUX ET DANIEL SORANO, ROMY SCHNEIDER DÉBUTE AU THÉATRE DE PARIS DANS LA TRAGI-COMÉDIE ELIZABETHAINE DE JOHN FORD, « DOMMAGE QU'ELLE SOIT UNE P... ». SA GRACE CONQUIERT ALAIN DELON ET LE PUBLIC PARISIEN QUI LUI FAIT, CHAQUE SOIR, UNE OVATION AUSSI MÉRITÉE QU'ENCOURAGEANTE

(*Photos Bernand.*)



Ci-contre :

CLAIRE MOTTE EST UNE MERVEILLEUSE « MAITRESSE D'ÉQUIPAGE » DANS « MARINES », LE NOUVEAU BALLET DE L'OPÉRA-COMIQUE RÉGLÉ PAR GEORGES SKIBINE SUR UNE MUSIQUE D'ANDRÉ JOLIVET

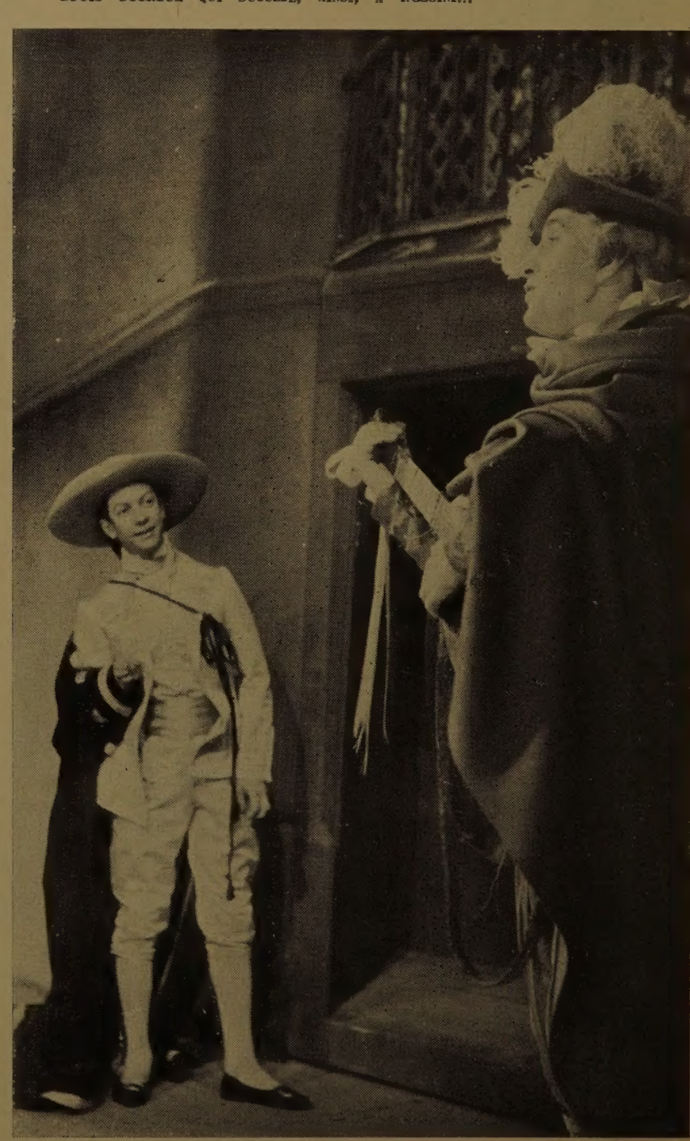
Ci-dessous :

LE « THÉATRE FORAIN », DE JEAN COCTEAU, A PLANTÉ SES TRÉTEAUX CHEZ LES CHANSONNIERS DE LA TOMATE. HUMEUR, LÉGÈRETÉ, POÉSIE SE RETROUVENT DANS CES COURTES PIÈCES DE JEUNESSE INTERPRÉTÉES PAR LA RAVISSANTE THIEN HUONG ET ALAIN DUMOULIN



Ci-dessous :

SPECTACLE CLASSIQUE ENCORE, A L'ATELIER OU ANDRÉ BARSACQ RAJEUNIT « LE BARBIER DE SÉVILLE », DE BEAUMARCHAIS, DONT LA VIE ET LA VERDEUR DEMEURENT ÉTERNELLES. CLAUDE NICOT — FIGARO — Y SERT, AVEC ESPRIT, LES INTRIGUES SENTIMENTALES D'ALMAVIVA — DANIEL CECCALDI — SUR UNE MUSIQUE DE LOUIS DUCREUX QUI SUCCÈDE, AINSI, A ROSSINI...



(*Photos Bernand.*)

Ci-dessous :

« LE JEU DE ROBIN ET DE MARION », LA PASTORALE D'ADAM DE LA HALLE, EST L'ANCÊTRE DE NOS OPÉRAS COMIQUES, CETTE JOYEUSE FRESQUE DU MOYEN AGE, OU SE SUCCÈDENT JEUX, DANSES ET DIVERTISSEMENTS, EST ANIMÉE PAR LA COMPAGNIE SOPHIE LAURENCE, CHAQUE MARDI, A L'ALLIANCE FRANÇAISE



Ci-contre :

LA COMÉDIE MUSICALE AMÉRICAINE DE JÉROME ROBBINS, « WEST SIDE STORY », QUI FIT COURIR TOUT NEW YORK A BROADWAY PENDANT QUATRE ANS, EST A L'ALHAMBRA MAURICE-CHEVALIER. DON GRILLEY ET JEAN CANADA Y INCARNENT UN ROMÉO ET UNE JULIETTE MODERNES AUX AMOURS CONTRARIÉES PAR LA HAINE QUI OPPOSE LES BLOUSONS NOIRS DE NEW YORK A CEUX DE PORTO-RICO